This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 184 953

ERNEST MYRAND

UNE

FÊTE DE NOËL

SOUS

JACQUES CARTIER

" These are but shadows of the things that have been," said the Ghost.
DICKENS, *A Christmas Carol.*

DEUXIÈME ÉDITION

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE
30, RUE DE LA FABRIQUE, 30

1890

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-huit, par ERNEST MYRAND, au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

E133
C3M9
1890

PRÉFACE

Il y a quelques années, le bibliothécaire de l'Institut Canadien de Québec, donnant son rapport à l'assemblée générale des membres de cette société littéraire, faisait cette déclaration remarquable :

" Vous me permettrez, messieurs, d'exprimer un regret ; les dix-
" neuf vingtièmes au moins des 7,000 volumes qui ont circulé parmi
" nos membres durant l'année qui vient de finir (1879-80), sont des
" ouvrages de littérature légère. C'est un véritable événement lorsque
" quelqu'un demande un livre sérieux. Nous comptons pourtant sur
" nos rayons un beau choix d'ouvrages sur les sciences exactes, l'his-
" toire, la philosophie, la morale, mais presque personne ne vient
" secouer la poussière qui s'y accumule. La lecture des meilleurs
" ouvrages de fantaisie ne sert qu'à délasser l'esprit, elle ne saurait ni
" nourrir l'intelligence, ni former le cœur ; c'est une simple récréation
" dont il ne faut pas abuser."

Quatre ans plus tard, le bibliothécaire en exercice de la même institution confirmait le diagnostic du mal signalé par son prédécesseur.

" Dans le cours de la présente année, disait-il, (1883-1884), la cir-
" culation de nos livres s'est élevée à plus de 8,130 volumes.
" Parmi ces nouveaux livres se trouvent un certain nombre d'ou-
" vrages sur les sciences, et, si l'on en juge par la vogue qu'ils
" ont obtenue, on ne saurait trop engager le bureau de direction
" à augmenter la partie scientifique de notre bibliothèque qui
" a été fort négligée jusqu'aujourd'hui. Malheureusement, la circu-
" lation de nos livres fait voir que le goût des romans n'est que
" trop prononcé et le meilleur moyen de combattre la propagation de
" ces lectures, pour le moins frivoles, serait d'offrir à nos membres
" des ouvrages scientifiques qui les instruisent et les intéressent.
" N'est-ce pas là la mission de notre Institut, mêler " l'utile à
" l'agréable ? "

De cet état de choses, alarmant pour certains esprits pessimistes plutôt que sérieux, un fait consolant se dégage. La statistique prouve, avec éclat, que la jeunesse de notre ville aime passionnément à lire, et que chez elle ce délassement intellectuel prime de très haut dans le choix restreint de ses amusements et de ses plaisirs.

Seulement, comme les gourmands, et les gourmets, la jeunesse préfère le dessert aux entrées du repas, la friandise et le bonbon à la soupe et au bifteck. Je connais plusieurs vieux de cet avis-là. Le moyen de faire goûter à la soupe et manger le rôti ne serait pas, à mon sens, de retrancher absolument le dessert, mais plutôt de servir une soupe excellente, un rôti parfait.

Ce procédé d'art culinaire a été merveilleusement appliqué aux tables de lecture par les vulgarisateurs modernes de la science dans des œuvres essentiellement littéraires. Ainsi, pour n'en nommer qu'un célèbre, Jules Verne s'est bien gardé de proscrire ou d'anathématiser le roman. Loin de là ; c'est à la faveur, au prestige, à l'influence bien exploitée de ce tout puissant qu'il doit la meilleure part de ses succès. Ç'a été la suprême habileté de ce bon courtisan de flatter de la sorte le maître souverain de notre littérature contemporaine et, avec lui, l'innombrable légion de ses fidèles adorateurs. Car, de quelque nom que les passions contraires le signalent, qu'on l'idolâtre comme un fétiche, ou qu'on l'exècre et le fuie comme un épouvantail, il n'y a que les maladroits qui osent rencontrer de front la popularité irrésistible de l'ennemi, popularité qui saisit, écrase, emporte et jette à l'abîme l'imprudent contradicteur. On ne détrône pas impunément un

tel monarque, et mieux vaut entrer en éclaireur qu'en guérilla dans son royaume.

Jules Verne n'aurait pas réussi à faire accepter ses ouvrages par une telle universalité de lecteurs si ses cours scientifiques, déguisés en romans, n'eussent revêtu l'éclatante livrée, parlé le langage charmeur, confessé le dogme infaillible de l'imagination, cette vérité éternelle de l'éternel roman.

J'en appelle au plus froid critique, l'*Histoire de trois Russes et de trois Anglais, Un hivernage dans les glaces, Cinq semaines en ballon* eussent-ils jamais valu à leur auteur fortune et renommée si Verne les eût intitulés simplement *Leçons de géographie ?* De même, son fameux roman-trilogie, *Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les Mers, L'Ile mystérieuse,* aurait-il jamais eu chez les liseurs cet inouï succès de vogue, si l'éditeur eût sévèrement publié une *Histoire Naturelle* en trois volumes ? Et le *Voyage au centre de la Terre,* est-il autre chose qu'un admirable et merveilleux *Cours de Physique et de Géologie ?*

Paganel, Cyrus Smith, Barbicane, Robur, le capitaine Nemo sont de véritables professeurs de géographie, d'histoire naturelle, de physique, déguisés, grimés convenablement en héros de romans. L'intrigue même du récit n'est, le plus souvent, qu'une thèse scientifique, exposée, développée, soutenue, établie au cours d'une aventure imaginaire autant qu'originale et racontée en un très beau style, qui fleurit, comme un jardin de rhétorique, les plaines arides du chiffre et les solitudes austères où les savants de toutes les langues parlent le mot exact du théorème et de l'équation.

Ce procédé, qui donne à l'histoire le coloris de la légende et l'intrigue du roman, n'est pas neuf : le *Cinq Mars* d'Alfred de Vigny en est un frappant exemple. Son autre célèbre ouvrage, *Stello*, n'est que la trilogie biographique des poètes Gilbert, Chatterton et André Chénier. Mais, dans cette littérature apparemment légère par le titre et le mécanisme des moyens, quel butin de connaissances et de souvenirs historiques !

*
* *

Ce que Jules Verne a fait pour l'enseignement populaire, la vulgarisation des sciences positives et des arts, je crois devoir aujourd'hui le tenter en faveur des archives de notre histoire du Canada.

A part ce que nous avons appris *de force* au collège, que savons-nous de l'histoire du Canada ? Combien d'entre nous ont eu la bravoure de compléter les notions rudimentaires des *Abrégés* suivis en classe par la lecture entière de Ferland ou de Garneau ? Quels rares étudiants, les érudits de l'avenir, sont allés vérifier après coup, dans les archives nationales, les données mêmes de l'histoire ?

Et cependant, ce ne sont pas les archives précieuses, uniques, originales, qui manquent à Québec. L'inestimable bibliothèque de l'université Laval vaut, elle seule, en trésors archéologiques, toutes les collections particulières ou publiques du pays.

Le travail archéologique se réduit maintenant à la peine de lire.

En effet, les chercheurs bibliophiles de notre histoire du Canada, Faribault, Laverdière, Jacques Viger, Holmes, Papineau, Sir Lafontaine, parmi les morts, les abbés Tanguay, Bois, Verrault, Sasseville, Raymond Casgrain, messieurs Joseph Charles Taché, Douglas Brymner, Benjamin Sulte, parmi les vivants, ont taillé toute la besogne, parachevé la tâche avant même que nous, jeunes gens, fussions sortis du collège.

Le vénérable doyen de notre littérature canadienne française, l'honorable M. Chauveau, a publié, dans son *Introduction aux Jugements et Délibérations du Conseil Souverain de la Nouvelle-France*, une nomenclature aussi complète qu'intéressante des principales archives relevées au pays depuis quarante ans, et, en particulier, dans la province de Québec.

Hélas ! les archives de notre histoire, nos belles et glorieuses archives, imprimées sur papier de luxe avec du caractère antique, continuent aujourd'hui, sur les rayons de nos bibliothèques publiques, le sommeil de mort qu'elles dormaient autrefois dans la poussière des greniers ou l'humidité des caves, alors qu'elles étaient seulement de vieux manuscrits, des parchemins raccornis, des bouquins noirs et luisants, livrés à la merci des ménagères qui les utilisaient à allumer le feu. [1]

1. Je me rappelle que ce fut dans le fond d'une boîte à bois que l'on découvrit un des volumes du *Journal des Jésuites*, le seul qui ait échappé au même usage. Quant aux autres ils avaient eu l'honneur de griller les poulets ou de mêler leurs cendres vénérables aux tisons moins historiques d'une bûche d'érable ou d'un rondin de merisier !

Pour atténuer, sinon excuser, notre criminelle incurie, il convient d'ajouter qu'en France aussi bien qu'au Canada, les archéologues se plaignent amèrement de ces désastreuses négligences. Ecoutez ce qu'en dit un archiviste célèbre :

" Que de précieux documents ont allumé la pipe d'un goujat ! Que

Et cependant quel labeur colossal, quels argents, quelles études n'ont-elles pas coûté aux bibliophiles, aux chroniqueurs, aux archéologues, aux historiens qui ont eu l'héroïque courage, la patriotique vaillance de publier, en éditions d'honneur, les manuscrits originaux, les annales primitives de la colonie ! Par contre, combien apparaissent mesquins, désespérants, ironiques, misérablement petits, les résultats obtenus comparés à l'effort gigantesque apporté au parachèvement d'une aussi monumentale entreprise !

Nos archives nationales ! Elles ont cependant porté bonheur aux littérateurs de la génération précédente. Elles ont porté bonheur au regretté Louis P. Turcotte, le vaillant auteur du *Canada sous l'Union* (1841–1867), au romancier Joseph Marmette, qui leur doit *François de Bienville*, son meilleur ouvrage ; elles ont porté bonheur à notre érudit compatriote canadien anglais William Kirby, l'auteur du roman fameux *Le Chien d'Or*, merveilleuse légende canadienne française que les écrivains de la Province de Québec ont laissé échapper de leur répertoire.....faute d'études archéologiques.

Quant à l'histoire du Canada, elle en a retiré un étonnant profit de vulgarisation. Les compositions de

" de nobles parchemins, au bas desquels était la signature d'un roi, " ont couvert les pots de conserves de femmes de préfets, bonnes " ménagères qui les faisaient prendre dans les greniers de la pré- " fecture....Je n'en dis pas davantage et je ne nomme personne ; il " n'est pas besoin d'autres exemples que ceux auxquels je fais allusion, " et que je connais, pour montrer que les parchemins qui ont servi à " faire des gargousses, et par cela même, à faire de l'histoire nouvelle, " n'ont pas eu la destinée la plus triste "

Pierre Margry, *Découvertes Françaises*, pages 40 et 41.

Marmette, de DeGaspé, de Bourassa, de Kirby, de Leprohon, de John Lespérance, lui ont valu un peu de cette popularité que l'on envie, à juste titre, aux œuvres de Jules Verne, Arthur Mangin et autres lettrés, partisans déguisés des sciences exactes auprès de la jeunesse frivole qui passe en badinant à travers un cours d'études.

Pour combien d'intelligentes et spirituelles lectrices la grande et martiale figure de Louis de Buade, comte de Frontenac, fût demeurée aussi inconnue qu'étrangère sans la lecture de *Bienville?* C'est un portrait colorié, si l'on veut, mais un portrait vivant, un portrait historique, saisissant de vérité photographique, lumineux de gloire comme l'époque à laquelle il appartient.

Combien encore, sans le roman-feuilleton du même auteur—l'*Intendant Bigot,*—combien, dis-je, des 14,000 abonnés de feu *L'Opinion Publique* n'auraient jamais lu le savant, exact et patriotique récit de la première bataille des plaines d'Abraham ?

Et cette autre description magistrale, merveilleusement empoignante de la revanche du 13 septembre 1759, la victoire du 28 avril 1760, gagnée dans les champs de la vieille paroisse de Notre-Dame de Foye, sous le rempart même de Québec, avec son point stratégique légendaire, l'immortel moulin Dumont, où l'avons-nous lue, nous les jeunes ?—Chez Garneau, Ferland, Laverdière ?—Non pas ; mais dans *Les Anciens Canadiens* de 1860. Notre premier cours d'histoire du Canada s'est donc fait dans un roman très canadien

français, et, disons-le à la gloire de son incontestable mérite, très historique, absolument historique.

*
* *

Il était d'ailleurs rigoureusement logique, pour qui voulait populariser les archives canadiennes françaises, de commencer ce travail de vulgarisation suivant l'ordre des dates. Or, la *Relation du Second Voyage de Jacques Cartier* est sans contredit notre premier document historique puisque l'on y raconte la découverte du Canada. Il était difficile d'étudier un document authentique à la fois plus précieux et plus vénérable d'antiquité.

Mon ouvrage ne sera donc, à proprement parler, que la paraphrase littéraire du *Second Voyage de Jacques Cartier.*

Œuvre d'imagination, dira-t-on, bagatelle ! Œuvre d'imagination si l'on veut, composition fantaisiste où cependant la *folle du logis* n'est qu'une esclave de la vérité historique. A ce point qu'elle accepte les noms de personnes, les mots anciens de la géographie, et consent à suivre dans leur ordre les événements, les faits, les circonstances. Elle ne les combine pas, elle les regarde ; elle se promène au milieu d'eux, les interroge, les critique, les admire, à la manière d'un voyageur intelligent, d'un connaisseur artiste étudiant les curiosités d'un musée ou les monuments d'une ville étrangère. Le travail d'*Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* se compose d'une série de tableaux historiques peints sur nature, de vues exactes prises sur le terrain,

photographiées à la faveur de la lumière que peuvent concentrer à cette distance, sept demi-siècles, les meilleurs instruments des archivistes et des archéologues.

Aussi le public instruit qui jugera *l'épreuve* sera-t-il d'autant plus sévère pour l'ouvrier qu'il se trouvera toujours en mesure de comparer la copie à l'original. Car, la raison essentielle de ce travail étant de faire CONNAITRE ET LIRE NOS ARCHIVES, j'annote le *récit littéraire* du texte de la relation primitive, [1] non pas tant pour démontrer, par la vérité des événements, la vraisemblance de la fantaisie, que pour multiplier les occasions de lire ce *brief récit et succincte narration de la navigation faite en* 1535-36 *par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres* [2]. Occasion rare et précieuse s'il en fut jamais, exceptionnelle bonne fortune de pouvoir déguster, comme un fruit d'exquise saveur, ce beau français du seizième siècle, un français vieux, ou plutôt jeune comme l'âge de Rabelais et de Montaigne, exhalant en parfum la fraîcheur éternelle de l'esprit.

Forcément, l'attention des plus légers liseurs s'arrêtera sur ces passages empruntés à l'original unique, extraits bizarres, étranges comme un grimoire, où l'orthographe primitive des mots, le suranné des expressions, le latinisme des tournures de phrases conspirent

1. Je me suis servi pour mon travail de la " Réimpression figurée de l'édition originale rarissime de 1545 avec les variantes des manuscrits de la bibliothèque impériale." — Paris — Librairie Tross — 1863. — J'ai aussi consulté l'édition canadienne des *Voyages de Jacques Cartier* publiée en 1843 sous les auspices de la *Société Littéraire et Historique* de Québec.

2. D'Avezac, *Introduction historique* à la *Relation du Second Voyage de Jacques Cartier*, page xvj.

à piquer au vif la curiosité de l'intelligence et des yeux.

Et de même que la lecture des romans de Jules Verne a développé le goût des études scientifiques, de même la *paraphrase littéraire d'un document archéologique* éveillera peut-être, chez plusieurs jeunes gens instruits, l'idée de consulter nos archives, de les lire, et de se prendre, eux aussi, à leur séduisante étude. Ce sera du même coup développer chez les lettrés le goût de l'histoire par excellence, celle de notre pays.

Tout le travail archéologique proprement dit est terminé maintenant, les manuscrits déchiffrés, copiés, collationnés, imprimés se rangent aujourd'hui en beaux volumes sur les rayons de toutes nos bibliothèques. Il n'y a plus qu'à ouvrir le livre... et à lire ! Et on ne lirait pas ? Je ne puis croire à cet excès d'indifférence ou de paresse !

*
* *

PRENDRE PAR L'IMAGINATION CEUX-LÀ QUI NE VEULENT PAS DE BON GRÉ SE LIVRER A L'ÉTUDE, tel est l'objet entier de ce livre.

Encore, l'imagination de celui qui invente à conditions pareilles aux miennes se trouve-t-elle, avec un semblable canevas, terriblement réduite, affreusement bridée, dans le champ même de ses évolutions, le terrain par excellence de ses manœuvres, la description. Son action restreinte demeure étroitement liée à des causeries d'équipages que défraient un petit nombre de circonstances inconnues mais vraisemblables, aussi rares

et aussi vulgaires cependant que les événements quotidiens traversant la monotonie d'un long et triste hivernage. Qui plus est, ces causeries de matelots se rattachent à très peu de sujets ; sujets difficiles que l'imagination ne trouve qu'en évoquant la vérité de sentiments intenses, vivaces, je le veux bien admettre, mais aussi, communs à tous les hommes : regrets amers, angoisses lancinantes, illusions éblouies, croisées presque aussitôt de désespoirs extrêmes, tous sentiments personnels à ces Français, acteurs d'une héroïque aventure, encore plus rongés de nostalgie que de scorbut.

Aussi, ai-je cru devoir introduire, dès le départ de l'action, un interprète qui l'accompagne, à travers l'intrigue, jusqu'à la fin du récit. Cet interprète n'est pas mis là uniquement pour traduire les pensées ou les sentiments des principaux rôles, la seule clarté du langage devant suffire à cela, mais pour compléter la connaissance historique de ces mêmes personnages, de l'époque et du pays où ils ont vécu, de leurs travaux, de leurs œuvres.

Pour créer le type de ce Mentor je n'ai eu qu'à me souvenir. Car j'ai connu, intimement connu dans ma vie d'écolier au Séminaire de Québec, monsieur l'abbé Charles Honoré Laverdière, l'érudit archéologue, l'éminent prêtre historien ; et nul autre que lui ne m'a semblé plus apte à remplir vaillamment ce premier rôle.

J'ai dit *interprète*, j'aurais mieux fait d'écrire *coryphée ;* car mon cicerone fantaisiste lui correspond et lui ressemble étonnamment. Avec cette différence toutefois

que le coryphée des tragédies grecques donne la réplique aux acteurs en scène, cause, discute, approuve, censure, pleure, se lamente, s'inquiète, se réjouit, se glorifie, s'exalte avec eux ; tandis que, dans le cas actuel, notre Mentor donne la réplique à l'auditoire, c'est-à-dire, aux lecteurs du livre. Il cause avec eux, discute, approuve, condamne les idées, les sentiments, les espérances, les désespoirs, les ambitions, les étonnements, les rêves des compagnons de Jacques Cartier. Il profite conséquemment de l'occasion continuellement présente de donner à ses auditeurs un cours quasi complet d'histoire du Canada. Un nom d'homme ou de ville, une parole, une action, une place, un monument, cités aux dialogues ou mentionnés dans la partie descriptive de l'ouvrage, sont pour lui autant de raisons de prendre la parole.

Ajoutez encore, comme prétextes de causerie, les analogies d'événements ou de circonstances, les coïncidences heureuses ou bizarres, les antithèses surprenantes d'une vie toute semée d'aventures singulières, les parallèles glorieux ou les fâcheux contrastes providentiellement établis entre les hommes et leurs vocations, et vous aurez autant d'à-propos, autant d'excuses, pour ce coryphée historique, de reprendre la parole, de la garder plus longtemps même que les personnages en scène, sa qualité de cicerone officiel lui permettant d'être prolixe, voire même bavard, sans trop d'inconvénient pour l'auteur du livre qui cause à sa place.

Et de même que, dans les chœurs de la tragédie antique, le coryphée parlait quelquefois au nom de la foule, de même Laverdière parlera, de sa voix claire et forte, au nom de l'histoire du Canada. Cet homme

autorisé en sera l'interprète accompli ; sa parole sera si vraie, si juste, que chacun, en l'écoutant, croira entendre un écho de ses propres pensées.

Et si le lecteur constate une divergence, ou plus, une contradiction entre Laverdière prononçant le jugement de la postérité et l'opinion publique actuellement reçue, quelques heures de sage réflexion ne tarderont pas à lui faire reconnaître et accepter la sentence du prêtre historien. Car Laverdière ne tergiverse jamais et jamais n'hésite entre l'opinion que l'on a et celle que l'on devrait entretenir sur tel homme, telle époque ou tel événement historique.

*
* *

C'est donc au milieu d'un groupe de matelots que Laverdière se présente. Les hardis Malouins, les audacieux Bretons, compagnons de la fortune et de la gloire de Jacques Cartier apparaissent ; au lieu d'une troupe de comédiens, c'est l'équipage d'une marine française qui donne à bord de trois vaisseaux, je ne dirai pas le premier acte, mais la première scène de cet immortel drame historique joué au Canada par la France catholique royale pendant trois siècles consécutifs et sans chute de rideau. Laverdière n'est que le coryphée du spectacle, conséquemment il lui appartient ; comme toutes les opinions que je lui prête, la critique qu'il en peut faire est reversible, et les lecteurs de ce livre ont le droit de l'applaudir ou de le siffler.

Un rôle d'équipage pour canevas ! J'avoue la désespérante aridité de mon sujet ; mais la logique de mon

raisonnement autant que le but de mon travail m'empêchent de choisir. D'autre part, le mot *Noël*, pour qui le médite profondément, nous ouvre tout un horizon sur l'histoire canadienne française. Ce vieux cri de joie gauloise portera-t-il bonheur à cet essai littéraire ? Mes espérances veulent répondre oui ; mais je me souviens à temps que l'Avenir seul a la parole. D'ailleurs, étant donné l'ingratitude et le fardeau d'une pareille étude, je n'en estimerai mon succès que meilleur, si toutefois le succès arrive.

A tout événement, l'on me tiendra peut-être compte de n'avoir pas apporté à l'appui de ma thèse un exemple facile ou de labeur ou d'imagination.

ERNEST MYRAND.

Québec, 31 janvier 1890.

ARGUMENT ANALYTIQUE.

PROLOGUE

UN CAUSEUR D'AUTREFOIS.

Le 24 décembre 1885, à Québec, l'auteur d'*Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* rencontre, sur la *Grande Allée*, le personnage de Laverdière.—La conversation s'engage et l'archéologue en profite pour donner libre essor aux souvenirs historiques de sa puissante mémoire. —Ce que lui rappelaient en particulier le chiffre *trois*, le nombre *treize* et la journée du *vendredi*.—Quelle ville regardait Laverdière.— Carillons de Noël.—Une cloche absente.—Pourquoi la foule accourait à Notre-Dame.

CHAPITRE I

LA NEF-GÉNÉRALE, GRANDE HERMINE.

Laverdière propose à son compagnon de route d'entrer à l'église... et le transporte, à 350 ans de distance, au minuit du 25 décembre 1535.—La forêt de Donnacona.—Ancienne topographie historique.— Ce qu'on peut voir dans un profil de rivière.—Les trois vaisseaux de Jacques Cartier.—Une chambre de batterie dans la *Grande Hermine* —Office divin : *Dom* Guillaume Le Breton, le premier des aumôniers de Jacques Cartier pontifie en présence du capitaine découvreur, des officiers de la flottille et de tout le personnel valide des trois équipages —Etude sur les noms inscrits au rôle d'équipage.—Le décor de la nef-générale.—Les trois voilures des navires identifiées par Laverdière.—Notre-Dame de Roc-Amadour.—*Adeste, fideles*.—A quoi pensaient les compagnons de Jacques Cartier.—Foi ardente du découvreur.

CHAPITRE II

LA CARAVELLE, PETITE HERMINE.

Un vaisseau-hôpital. — Les scorbutiques de la flottille.— *Dom* Anthoine.—Le récit d'Yvon LeGal.—Les prières de la Nativité —Ce que chante la liturgie catholique dans la Province de Québec.— Hymnes d'église ; leurs paraphrases historiques.—Les sonneries de la *Petite Hermine*.

CHAPITRE III

LA GALIOTE, EMÉRILLON.

Les deux promeneurs quittent le vaisseau-hôpital, jettent un coup d'œil sur le *Fort Jacques-Cartier*, et se rendent à l'embouchure du ruisseau Saint-Michel. — Ils découvrent l'*Emérillon* enlizé dans la neige. — Le cadavre du premier scorbutique, Philippe Rougemont, a été déposé à bord de la galiote. Eustache Grossin, compagnon marinier, Guillaume Séquart et Jehan Duvert, charpentiers de navire, font auprès du cercueil de leur camarade la veillée des morts. — Causeries des matelots. — Que deviendra Stadaconé ? La bourgade sera-t-elle grande ville ? Et la montagne, comme le rocher de Saint-Malo, aura-t-elle une ceinture de remparts crénelés, des murailles, des tours, une citadelle pour diadème ? — La mémoire de Jacques Cartier sera-t-elle immortelle ? — Adieux à Rougemont. — Les dernières prières.

CHAPITRE IV

UN NOEL BRETON.

Réflexions de Laverdière sur les Noëls de la Nouvelle-France. — Ce que les gars de Saint-Malo pensaient des aurores boréales. — Qui les aurait bien expliquées. — La bûche de Noël — Feu de joie. — Invocations de Jacques Cartier.

EPILOGUE.

Comment s'en alla Laverdière. — Et ce qu'il advint des trois vaisseaux de Jacques Cartier.

UNE

FÊTE DE NOËL

SOUS

JACQUES CARTIER

PROLOGUE

—

UN CAUSEUR D'AUTREFOIS

Un de vos amis, me disait Laverdière, quelque littérateur à imagination brillante, écrira sans doute merveilles sur " *Québec, en l'an* 2,000." Que prouvera son succès ? Pour l'avoir traité avec un éclatant mérite, ce sujet en demeurera-t-il moins léger, capricieux, fantaisiste ? Il me rappelle, par sa facilité d'exécution, ces dentelles amusantes, ces broderies au crochet, que l'on peut, à loisir, commencer, continuer, abandonner, reprendre ou terminer sans compter les mailles ou les points, ni même regarder aux dessins du patron.

— C'est le genre préféré des talents faciles et paresseux. Pas d'études pour ceux-là, pas de recherches ardues, pas de contraintes historiques ou d'obstacles d'archéologie ; il leur suffit de s'abandonner à la dérive,

à la grâce du style et de l'imagination, au fil de la plume... le fil de l'eau, l'aval de la rivière. Et le tour est fait.

— Mais, pour les vaillants du travail intellectuel, archivistes, chroniqueurs, historiens, qui remontent les rapides *à la perche*, refoulent les courants à coups d'aviron, font les portages longs et pénibles, reprennent enfin les explorations d'avant-garde hardiment risquées par les pionniers de la civilisation chrétienne sur une route encore lumineuse, après trois cents ans, du passage de la gloire catholique française, pour ceux-là, dis-je, ce n'est pas le Québec chimérique et fantaisiste du vingtième siècle qui importe ; mais cet autre Québec des âges héroïques, celui du 31 décembre 1775, ou celui du 13 septembre 1759 ; le Québec provoquant et fier du 16 octobre 1690, ou le Québec affolé des nuits d'octobre 1660 ; le Québec puritain du 20 juillet 1629, avec le drapeau anglais flottant aux tourelles du Château St-Louis, ou le *Kébec* fondé du 3 juillet 1608, le *Kébecq* de Samuel de Champlain, ou bien encore, ou bien enfin le *Stadaconé* de Donnacona, sauvage et primitive capitale d'un royaume barbare, amas de cabanes indiennes blotties comme des poussins sous une aile d'oiseau [1], le *Canada* [2] que Jacques Cartier, l'immortel découvreur de notre beau pays, aperçut, au matin du 14 septembre 1535, à sept demi-siècles de notre époque.

— Ces retours au passé historique du Canada ne

1. " Suivant M. Richer Laflèche, ancien missionnaire, (l'évêque " actuel du diocèse des Trois-Rivières) *Stadaconé* dans la langue des " Sauteurs signifie *aile*. La pointe de Québec ressemble par sa forme " à une aile d'oiseau."

Ferland, *Histoire du Canada*, tome Ier, page 90.

2. " Ils (les sauvages) appellent une ville : *Canada*."— *Voyage de Jacques Cartier* 1535-36, verso du feuillet 48.

sont pas seulement un plaisir de l'esprit, un exercice de la mémoire, une satisfaction d'orgueil national, ils demeurent encore la préoccupation continue des âmes grandes qui se font une religion sévère de leur souvenir.

C'était le maître-ès-arts, Charles Honoré Laverdière qui me parlait ainsi, à Québec, la nuit du vingt-quatre décembre, mil-huit-cent-quatre-vingt-cinq. Il pouvait être onze heures et demie du soir ; conséquemment, pour parler le langage moderne, le style rapide du chemin de fer, nous n'étions plus qu'à trente minutes de Noël ; — trente minutes, un temps égal à la distance qui nous séparait tous deux de la ville où nous allions rentrer.

Aussi, fallait-il marcher très vite pour arriver à Notre-Dame au coup de la messe de minuit. Car nous étions encore loin, très loin même sur la route, la *Grande Allée*, la rue fashionable par excellence du quartier à la mode de notre actuelle cité, l'antique *chemin du Cap Rouge*, trois fois centenaire comme la mémoire de Jacques Cartier. L'incomparable beauté de la nuit, le besoin d'être seul, de penser librement, longuement l'idée et la raison d'un livre m'avaient engagé à refaire une fois de plus, et certes sans regrets, la séduisante promenade du Belvédère.

Or, Laverdière était mort le 11 mars 1873. Rien n'était plus facile à relever dans les régistres de l'état civil que la date précise de son décès et le quantième de son enterrement. Je dis bien aux régistres de l'état civil, car, dans la chapelle [1] du Séminaire des Missions

1. La chapelle fut incendiée le matin du 1er Janvier 1888, un dimanche. Il s'y perdit l'une des plus belles galeries de peintures de l'Amérique du Nord.

Etrangères [1] où le saint prêtre dormait enterré depuis douze ans, il n'y avait point de mausolée, de marbre funéraire, pas même une épitaphe gravée à son nom qui rappelât à la mémoire distraite des vivants ce mort enseveli sous le parvis du sanctuaire. En cela, il n'était pas plus maltraité par l'ingratitude des hommes que son frère d'études et de sacerdoce, Jean-Baptiste-Antoine Ferland, couché, aussi lui, quelque part sous le chœur de Notre-Dame de Québec ; il était même moins oublié que messieurs de Frontenac, de Callières, de Vaudreuil, de la Jonquière [2], quatre des plus fameux gouverneurs du Canada français, obscurément enfouis à la Basilique, sous je ne sais plus quelle chapelle latérale [3].

En vérité j'aurais dû me rappeler que Laverdière était mort, et mort depuis douze ans, quand son

1. Nous avons pris habitude d'appeler Séminaire de Québec, le Séminaire des Missions Etrangères à Québec.

2 Ce fut en septembre 1796, que les cendres du comte de Frontenac, du chevalier de Callières, du marquis de Vaudreuil et du marquis de la Jonquière, furent transportées de l'eglise incendiée des Récollets à la cathédrale de Québec.

" On agita l'idée d'élever dans la cathédrale un modeste marbre " funéraire à chacun de ces grands noms et de ces grands chefs de " notre race. La chose fut mise à l'étude, et ce, bel et si bien, que " quatre-vingt-trois ans après la translation de ces ossements tout " est encore à faire ! Frontenac, Callières, Vaudreuil, la Jonquière " dorment dans la ville qui a été le siège de leur gouvernement sans " avoir même une épitaphe pour rappeler aux vivants où ils sont, et " ce qu'ils étaient ! Il est vrai que Champlain, le fondateur de notre " ville, n'a pas encore de monument et que le chevalier de Mésy, " autre gouverneur de la Nouvelle-France, git ignoré dans le cime- " tière des pauvres de l'Hôtel-Dieu de Québec ! "

Faucher de Saint-Maurice, *Relation des fouilles faites au Collège des Jésuites*, page 11.

3. L'*Histoire du Canada* de Smith, publiée à Québec en 1815, nous a conservé les inscriptions gravées sur les cercueils de ces quatre gouverneurs de la Nouvelle-France. Les voici :

I. M DE FRONTENAC. — " Cy gyt le Haut et Puissant Seigneur

fantôme m'adressa la parole, la nuit de Noël, 1885. Quels motifs occultes, quelles raisons majeures, quelles urgences surnaturelles amenaient donc sur ma route ce revenant d'outre-tombe ? Pourquoi, comment, et depuis quand Laverdière était-il là ? Encore aujourd'hui ma mémoire ne donne à ces questions rétrospectives que de flottantes et tardives réponses. Par contre, ce dont je me souviens parfaitement, est qu'il m'apparut si brusquement et me reconnut si vite, que, dans la joie première de notre mutuelle surprise, cette pensée de lui demander d'où il venait me manqua absolument.

Ce mot *joie* en étonnera plusieurs. Et cependant, je le dis sans vantardise, l'idée même d'avoir peur ne me vint pas, non par excès de courage, mais pour cette autre raison non moins singulière et rare que

Louis de Buade, Comte de Frontenac, Gouverneur Général de la Nouvelle-France, mort à Québec, le 28 novembre 1698."

II. M. DE CALLIÈRES. — Cy gyst Haut et Puissant Seigneur Hector de Callières, Chevalier de Saint-Louis, Gouverneur et Lieutenant Général de la Nouvelle-France, décédé le 26 mai 1703."

III. M. DE VAUDREUIL. — " Cy gist haut et puissant Seigneur Messire Philippe Rigaud, Marquis de Vaudreuil, Grand Croix de l'ordre militaire de Saint Louis, Gouverneur et Lieutenant Général de toute la Nouvelle-France, décédé le dixième octobre 1725. "

IV. M. DE LA JONQUIÈRE. — " Cy repose le corps de Messire Jacques Pierre de Taffanell, Marquis de la Jonquière, Baron de Castelnau, Seigneur de Hardarsmagnas et autres lieux, Commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, Chef d'Escadre des armées navales, Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roy en toute la Nouvelle-France, terres et passes de la Louisiane. Décédé à Québec le 17 may 1752, à six heures et demie du soir, âgé de 67 ans."

Sous la date du 11 septembre 1796 on lit ce qui suit au *Livre de Prônes* de Mgr Plessis, alors curé de Québec :

" Dans la masure des RR. PP. Récollets, on a trouvé les ossements " réunis d'un certain nombre d'anciens religieux et même quelques " cendres des anciens gouverneurs du pays, qui y avaient été enterrés. " On a mis tous ces précieux restes dans un cerceuil pour être trans- " portés et inhumés dans la cathédrale. Cette translation se fera

j'oubliai de me rappeler que Laverdière était mort ! Je n'ai pas encore eu de pire distraction.

La présence quotidienne de sa photographie, la lecture de ses œuvres, l'habitude constante de les étudier, une discussion historique très récente, où l'on avait longtemps et bien parlé de lui, m'avaient sans doute, et à mon insu, préparé doucement à cette rencontre, terrifiante à tous égards, mais qui, dans l'état actuel de mon esprit, me parut alors aussi naturelle que fortuite. Comme les organes corporels, les facultés de l'âme ont leurs torpeurs ; torpeurs partielles et temporaires, si l'on veut, mais suffisantes cependant pour expliquer autant que pour produire ce bizarre phénomène cérébral.

" immédiatement après la grand' messe de ce jour, et vous êtes priés " d'y assister." — (17ième dimanche après la Pentecôte, 1796).

Le monastère des Récollets avait été incendié le 6 septembre 1796 et le 14 du même mois, les religieux furent sécularisés. — *Registre E des Archives de l'Evêché de Québec.*

A ce sujet, la tradition rapportait, d'après le frère Louis, récollet, qu'à la mort de M. de Frontenac, son cœur, enfermé dans une boîte de plomb, fut envoyé à la comtesse sa femme qui refusa de l'accepter. Elle le renvoya en Canada disant qu'elle ne voulait point d'un cœur mort, qui, de son vivant, ne lui avait point appartenu ! !

Il paraît, d'après M. le major Lafleur et M. de Gaspé, l'auteur des *Anciens Canadiens,* lequel fut témoin oculaire de l'incendie de l'église des Récollets, que les cercueils de plomb, qui se trouvaient sous les voûtes de l'église placés sur des tablettes en fer, étaient en partie fondus. La petite boîte de plomb, contenant le cœur de M. de Frontenac, se trouvait sur son cercueil.

M. Thompson, ami de M. de Gaspé, avait vu inhumer les ossements des anciens gouverneurs dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, près de la muraille, côté de l'Evangile. Du temps de Mgr Signay, curé de Québec, Raphaël Martin, bedeau de la cathédrale, eut ordre de faire lever tous les ossements qui se trouvaient dans cette chapelle ; ils furent placés dans une boîte, et transportés sous les voûtes de la chapelle Sainte-Anne, côté de l'Evangile, près de la muraille, dans le sanctuaire.

Notes extraites du *Dictionnaire Généalogique* de M. l'abbé Tanguay, pages 243 et 244.

Rien de fantastique d'ailleurs ne trahissait la présence du revenant chez le prêtre archéologue : ni le vêtement flottant sur la charpente du squelette, ni la démarche solennelle de silence glacial ou de sinistre gravité, ni l'accent sépulcral de la voix creuse, ni la pâleur jaunâtre du visage. Le vent ne faisait pas osciller son fantôme et les lumières oranges du gaz ou les rayons bleu-acier des lampes électriques n'en traversaient pas le spectre à la manière du jour pénétrant une vitre, mais projetaient, au contraire, sur la blancheur immaculée de la neige, l'ombre intense de son corps palpable.

—Devinez d'où je viens ? me dit-il.

Je lui avouai que je ne devinais pas du tout.

Je suis allé à Sillery, voir le monument que les citoyens de cette localité ont élevé à la mémoire du fondateur de leur paroisse [1] et au premier missionnaire [2] de la Nouvelle-France. [3]

Puis Laverdière me raconta le détail attachant de cette découverte historique dont il avait partagé l'honneur avec son frère d'études et de sacerdoce, l'abbé Raymond Casgrain.

De celle-ci il passa à une autre, puis à une autre, et de cette autre à une quatrième, toujours en remontant à travers les dates,—de Brûlart de Sillery, com-

1. Noël Brûlart de Sillery, fondateur de la résidence de Saint Joseph. Il a donné son nom à la paroisse actuelle de Sillery.

2. Ennemond Massé, premier missionnaire jésuite au Canada.

3. Ce fut à son voyage de 1524, que Jean Verazzano, florentin au service de François Ier, prit possession du Canada au nom du Roi et lui donna, le premier, le nom de *Nouvelle France*. — *Relation abrégée de quelques missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle France* par Bressani — annotée par le Père Martin. — Appendice, page 295.

mandeur de l'Ordre de Malte, au chevalier de St-Jean-de-Jérusalem Charles Huault de Montmagny ;— de Montmagny, à Brasdefer de Chasteaufort [1] ;—de Chasteaufort, à Samuel de Champlain ; de Champlain, à M. De Monts ; — de M. De Monts, à M. De Chates ;—de M. De Chates, à Chauvin ;—de Chauvin, au marquis de la Roche ;—du marquis de la Roche, à Roberval ; — de Roberval, à Jacques Cartier ; — de Jacques Cartier, au florentin Jean Verazzano.

Aux clartés rayonnantes de cette intelligence d'élite, ces grands personnages de l'histoire canadienne primitive apparaissaient comme des acteurs rentrés tout à coup en scène et jouant, sur le théâtre même de leurs fameux exploits, les premiers rôles comme les premiers actes de ce drame héroïque. Seulement, ils avaient tous la voix, l'harmonieuse voix de Laverdière ; ce qui, selon moi, ne gâtait en rien l'expression de leurs sentiments les plus nobles et de leurs plus fières pensées.

Contraste étonnant ! Plus l'événement était vieux, plus il s'en allait à la dérive, au recul de cet irrésistible entraînement que nous appelons le passé — l'irrévocable passé — mieux la vaillante mémoire de l'archéologue historien l'arrêtait dans sa fuite lointaine, le fixait éclatant de sa propre lumière, le rajeunissait d'actualité, le sculptait enfin en reliefs inoubliables sur l'épaisseur de ses propres ténèbres.

Laverdière s'arrêtait longuement, avec une complaisance d'artiste, à regarder ainsi passer devant lui les plus humbles figurants de notre belle patrie. Il les

1. Marc Antoine Brasdefer de Chasteaufort, *administrateur* jusqu'au 11 juin 1636.

faisait à plaisir défiler sous mon regard en une procession interminable.

— Ce ne sont que des figurants, me disait-il, mais mon cher, quels figurants ! Que serait devenue sans eux l'action même des premiers rôles ? Qui l'aurait appuyée dans l'histoire, non pas cinq actes durant, comme au théâtre, mais pendant toute une vie d'homme ? Qui l'aurait maintenue cent cinquante ans, solennelle et dramatique, au prix de silencieux et pénibles travaux, d'obéissances obscures, fidèles, passives ?

— Vous méprisez les figurants ! De toute évidence vous avez le préjugé des auditoires modernes et vous croyez que les applaudissements frénétiques, les ovations délirantes valent mieux, pour le succès d'une pièce, que le travail caché des machinistes ou la voix discrète du souffleur. Rappelez-vous, ami, qu'ici, au Canada, nous avons donné une tragédie devant une salle vide, sans auditoire, c'est-à-dire sans témoins. Nous avons joué pour l'art, comme nous nous sommes battus pour la gloire, *à la française*. Une bonne manière, croyez-m'en ! N'en cherchez pas de meilleure. Donc, pour l'Histoire qui n'assistait pas à cette représentation dramatique, il faut nommer tous les personnages en scène, figurants comme premiers rôles.

Aussi, ne me parlait-il pas de Jacques Cartier, mais des compagnons de Jacques Cartier ; et, sans une seule hésitation des lèvres ou de la mémoire, il me récitait, avec la volubilité du petit écolier qui apprend par cœur seulement, les soixante-quatorze noms de marins inscrits à Saint-Malo sur le rôle d'équipage du trente-unième jour de mars 1535.

Il ne me disait rien de Samuel de Champlain, mais causait avec un attachant intérêt d'Etienne Brûlé, de

Champigny, de Nicolas Marsolet de Rouen, *le petit roi de Tadoussac*, de Jean Nicollet, de François Marguerie, de Jean Godefroy, de Normanville, de Jacques Hertel, de Fécamp, de Jean Amyot, de Guillaume Cousture, tous interprètes du fondateur de Québec, [1] et qui lui avaient rendu l'inestimable service d'apprendre pour lui la lettre et l'esprit des langues sauvages.

—A quoi bon, disait-il, vous parler de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain ? Vous en savez suffisamment pour garder à leur mémoire un culte d'éternelle reconnaissance. Mais leurs obscurs compagnons d'armes et de vaisseaux, leurs frères de courages surhumains et d'héroïques misères ne méritent-ils pas, eux, l'aumône d'un souvenir ?

— Croiriez-vous, par exemple, que les missionnaires jésuites aient seuls en ce pays donné des martyrs au Christ ? Ignorance coupable qui ne rend pas justice à tous les témoins du Divin Maître ! Ce n'est pas amoindrir la gloire immortelle de Brébeuf, de Lalemant, de Jogues, que d'en faire une part à Hébert, à Antoine de la Meslée, à Louys Guimont, à Pierre Rencontre, à Mathurin Franchetot, [2] cinq paysans, cinq confesseurs de la Foi, cinq apôtres qui lui donnèrent le témoignage du sang. Cette terre vaillante du Canada favorise ceux qui l'aiment, et partage, entre les missionnaires qui l'évangélisent et les laboureurs qui l'ensemencent, l'honneur éternel du sacerdoce et le triomphe suprême du martyre !

1. Ferland, *Histoire du Canada*, tome 1er, page 275. — Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens français*, tome 1er, page 149.
2. *Relations des Jésuites* — année 1661 — pages 35 et 36.

— Dites-moi, ami, croiriez-vous échapper à une accusation d'ingratitude en vous rappelant seulement que Dollard des Ormeaux, le héros de Montréal, sauva la Nouvelle-France en 1660 ?

— Dollard ne mourut pas seul : ils étaient dix-sept à la tâche glorieuse ; nous sommes aujourd'hui un million de Canadiens français pour nous en souvenir. Dix-sept ! un chiffre jeune, tous des noms de jeunes gens, faciles à retenir pour des mémoires jeunes aussi, vivaces et sympathiques. Avec un peu de cœur cela devient aisé comme un jeu d'esprit. Voyez plutôt :

— Adam Dollard, sieur des Ormeaux, le chef de l'expédition, Jacques Brassier, l'armurier Jean Tavernier dit La Hochetière, le serrurier Nicolas Tillemont, Laurent Hébert *dit* LaRivière, le chaufournier Alonié de Lestres, Nicolas Josselin, Robert Jurée, Jacques Boisseau *dit* Cognac, Louis Martin, Christophe Augier, Etienne Robin, Jean Valets, Réné Doussin, Jean Lecompte, Simon Grenet, François Crusson *dit* Pilote [1]. Dites, m'avez-vous suivi ? Avez-vous compté ? J'ai bien mes dix-sept ?

J'oubliai de lui répondre tant j'étais absorbé par la pensée accablante de ce qu'il avait fallu de temps, de travail ferme et de patient courage pour amener la mémoire, cette grande rebelle de l'intelligence, à un aussi merveilleux degré de souplesse et de docilité. Et devant ce miracle d'inflexible énergie, il me venait aux yeux, en regardant Laverdière, cette comparaison formidable du belluaire qui, s'enfermant avec le tigre

1. Leurs noms, recueillis par M. Souart, curé de Ville-Marie, furent insérés, avant la fin de l'année 1660, au régistre mortuaire de la paroisse, le seul monument qui nous les ait conservés.

qu'il va dompter, barre la porte de la cage pour mieux enlever toute issue aux défaillances de la chair, rendre humainement impossibles la fuite ou le secours extérieur, complète sciemment l'immense péril pour contraindre son cœur à ramasser tout son courage, préoccupe l'âme à ce point que la pensée même de la peur ne lui vient pas au suprême élan du combat.

Laverdière continua : — En justice pour tous les héros de cette expédition fameuse, il convient d'ajouter à l'immortel *Palmare* de notre histoire le nom de l'algonquin Metiwemeg et celui du huron Anahotaha. Car le courage est une vertu humaine universelle qui ne se reconnaît pas seulement à la couleur d'un sang ou à la nationalité d'un drapeau !

Laverdière dit encore : — Je devrais ajouter, pour être complet, les noms de Nicolas du Val, Mathurin Soulard et Blaise Juillet, trois autres frères d'armes de Dollard qui périrent au début de l'expédition.

— L'étrange mémoire que la mienne ! remarqua le maître-ès-arts en se frappant le front. Ce n'est pas l'orthographe bizarre des mots ou leurs consonnances singulières qui la frappent, mais l'agencement, le nombre des chiffres. Ainsi, dans le cas présent, ce n'est point l'originalité de ce nom de famille Blaise *Juillet* qui l'émeut, l'impressionne, l'éveille, mais l'hiéroglyphe même, le profil serpenté du chiffre *trois*, 3, un chiffre vivant pour moi, qui se tord et se dénoue, qui remue, ondoie, frisonne, quand on le regarde fixement, comme les anneaux d'un reptile.

— Vous ne sauriez imaginer quel essaim de souvenirs agréables cette pensée du chiffre *trois* fait lever dans mon intelligence. D'où provient ce phénomène ?

Je n'en sais rien. La raison, comme le secret, s'en rattache peut-être à une très lointaine habitude de ma jeunesse. J'avais extrême plaisir à chanter des *chansons de marche.* Vous savez les belles chansons de St. Joachim et vous vous rappelez sans doute avec quels élans de voix et de gaieté les disaient eux-mêmes, à l'âge d'or des vacances, Ernest Audette et Patrice Doherty [1].

— Quand c'était mon tour je chantais tout le temps, et au couplet et au refrain. Or, vous avez dû remarquer, et cela comme malgré vous, combien de fois le chiffre *trois* entre en scène (si je puis m'exprimer ainsi) dans l'action ou le décor de nos *chansons de marche.* Ainsi par exemple :

" M'en revenant de la Vendée,
" Dans mon chemin j'ai rencontré
" *Trois* cavaliers fort bien montés."

— Voilà pour le couplet.

" J'ai vu *le loup, le renard, le lièvre,*
" J'ai vu le loup, le renard passer."

— Voilà pour le refrain.

Trois personnages encore !

— Autre exemple :

" Mon père a fait bâtir maison,
" L'a fait bâtir à *trois* pignons,
" Sont *trois* charpentiers qui la font.

1. Prêtres du Séminaire de Québec. Le dernier, Patrice Doherty, spirituel au superlatif, toujours gai et d'une amabilité inaltérable, était le bout-en-train de toutes les fêtes, l'âme de tous les plaisirs, la meilleure application du vers-devise : *Eia age, nunc salta, non ita musa diu !*

L'abbé Doherty a certes bien fait d'écouter le poète, il est mort à 34 ans !

— C'est le premier couplet du fameux. " *Va, va, va, p'tit bonnet-te, grand bonnet-te !*

— Le cinquième couplet demande :

" *Que portes-tu dans ton jupon ?*

— Et le sixième couplet, son premier serre-file, lui répond tout de suite :

" C'est un pâté de *trois* pigeons !

— *Trois !* toujours *trois*, le chiffre fatidique !

— Et que me direz-vous des : *Trois p'tits tambours revenant de la guerre ?* Une célèbre celle-là !

— Et l'immortelle :

En roulant ma boule, roulant ?

Derrière chez nous est un étang
En roulant ma boule,
Trois beaux canards s'en vont baignant !
Toutes leurs plumes s'en vont au vent !
Trois dames s'en vont les ramassant !

— Ailleurs, c'est la petite Jeanneton allant à la fontaine pour remplir son cruchon :

" Par ici-t-il y passe *trois* cavaliers barons !

— Ailleurs encore, à Saint Malo, beau port de mer :

" *Trois* beaux navires sont arrivés
" Chargés d'avoine, chargés de blé.
" *Trois* dames s'en vont les marchander.
" Marchand, marchand, combien ton blé ?
" *Trois* francs l'avoine, six francs le blé !

— Enfin, pour en finir avec le délicieux *noël* canadien français " *D'où viens-tu bergère,*" je vous rappelle son dernier couplet :

" Y a *trois* petits anges
" Descendus du ciel,
" Chantant les louanges
" Du Père éternel !

—Ces chansons-là ont bercé le sommeil de ma première enfance, ma bonne, mon heureuse et sainte enfance de petit paysan, réjoui la jeunesse de ma vie d'écolier. Et l'on s'étonne après cela que la figure arabe du chiffre trois me soit restée présente aux yeux du corps et de l'esprit comme un visage aimé de camarade, que les dates historiques où sa combinaison se rencontre demeurent ineffaçablement gravées dans ma mémoire, ou que ce nombre m'aide à grouper les personnages aussi bien que les événements d'une époque !

—A preuve : ce fut le 3 août 1492 que Christophe Colomb partit de Palos, en Espagne, et s'en alla découvrir le Nouveau Monde. Ce fut aussi le 3 juillet 1534 que Jacques Cartier aperçut, pour la première fois, la terre du Canada, et que ses vaisseaux entrèrent dans la baie de Gaspé.[1] Et de même que *trois* caravelles, la *Santa-Maria*, la *Pinta*, la *Nina* avaient découvert le Nouveau Monde, de même *trois* navires, la *Grande Hermine*, le *Courlieu*, l'*Emérillon* du hardi capitaine Jacques Cartier découvrirent le Canada. Et lorsque Jacques Cartier, eut reconnu cet immense continent, notre pays lui-même était divisé en *trois* royaumes sauvages, le *Saguenay*, le *Canada*, l'*Hochelaga*. Les premiers missionnaires du Canada étaient au nombre de *trois*, les prêtres récollets Jean Dolbeau, Denis Jamay, Joseph LeCaron qui mourut du chagrin de ne pouvoir reprendre ses travaux apostoliques au Canada redevenu français. Ce fut le *trois* juillet 1608 que Samuel de Champlain fonda Québec, et ce

1. *Gaspé*, nom français du nom sauvage *Honguedo* qui signifiait *le bout de la terre*.

fut le 23 mars 1633 qu'il partit de Dieppe pour recouvrer la colonie rendue à la couronne de Louis XIII par le traité de Saint-Germain-en-Laye.[1] Ce furent encore *trois* vaisseaux, le *Saint-Pierre*, le *Saint-Jean*, le *Don de Dieu*[2], qui ramenèrent Champlain et reconquirent à la France Québec, aujourd'hui irrémissiblement perdu pour elle! Et ce fut le 23 mai 1633 que la flottille mouilla devant la ville.

— Que voulez-vous, me dit en riant Laverdière, reprenant haleine, que voulez-vous, j'ai la passion du nombre *trois*! et je parierais sur lui tout l'argent que l'on perd, soit aux tables de jeu soit à la roulette. D'autres ont le culte du chiffre *sept*. Leur religion vaut la mienne, et vous savez comme moi que les goûts, les modes ou les ridicules ne se discutent pas! On les choisit seulement. J'ai les miens. Aussi, je vous avouerai sans fausse honte que, de mon vivant, j'avais la superstition du nombre 13 excessivement développée dans l'imaginative.

— Cela m'étonne!

— En vérité? Vous vous étonneriez davantage si je vous en donnais la raison historique!

— Historique?

— Ecoutez, j'en appelle à vos souvenir d'études. Ce fut le 26 (deux fois treize), ce fut le 26 juillet 1758 que Louisbourg capitula. Ce fut le 13 juillet 1759, vers les deux heures du matin, que commença le bombardement de Québec. Ce fut le 13 septembre 1759 que se livra la première bataille des Plaines d'Abra-

1. Le traité de Saint-Germain-en-Laye, qui rendit le Canada à la France, fut signé le 29 mars 1632

2. Ferland, *Histoire du Canada*, Tome Ier, page 258.

ham. Qui l'a perdue ? Le 13 septembre 1759 fut mortellement blessé le vaillant marquis de Montcalm. Avec qui et pour qui tombait Montcalm ? Ce fut par le *treizième* article du Traité de Paris, signé le 10 février 1763, que le roi Louis XV, de déshonorante mémoire, céda honteusement le Canada français et son immense territoire à Georges III d'Angleterre. Rappelez-vous que la Révolution de 1837 fit monter treize Canadiens français à l'échafaud [1].

— Je pourrais, continua Laverdière, multiplier les exemples : je ne vous donne que les plus cruels et les plus frappants, afin qu'ils restent mieux en mémoire. Remarquez, s'il vous plaît, que cette fatalité du chiffre treize est universelle, qu'elle ne suit pas telle et telle race, ou ne s'attache pas à tel et tel peuple en particulier. Ainsi, comme nous au Canada, les Anglais ont eu leurs dates historiques néfastes, frappées au même chiffre. Ce fut le 13 juillet 1755 que l'héroïque vaincu de la Monongahéla, le brave général Braddock, mourut de ses blessures [2]. Ce fut le 13 septembre 1759 que leur plus grand héros, James Wolfe, expira dans les bras de la Victoire. Ce fut le 13 juillet 1632 que Thomas Kertk remit l'*Abitation de Kébecq* et le Château St-Louis entre les mains d'Emery de Caën et du sieur DuPlessis Bochart, les lieutenants de Samuel

1. Colborne fit juger les prisonniers rebelles par une cour martiale ; 39 furent condamnés à mort, 47 à la déportation, et tous leurs biens furent confisqués. *Treize* condamnés, le chevalier de Lorimier à leur tête, périrent sur l'échafaud. Ces mesures sévères furent fortement blâmées en Angleterre, même par des personnages puissants, entre autres par le duc de Wellington.

Laverdière, *Histoire du Canada*, page 221.

2. Braddock avait eu cinq chevaux tués sous lui pendant l'action.

de Champlain ; le même jour, la garnison anglaise reprenait la mer et le chemin de la Grande Bretagne. Croyez-moi, le *treize* est une mauvaise carte ; nous autres, Canadiens français, l'avons eue à la dernière main, et voilà pourquoi nous avons perdu la partie, la terrible partie jouée sur le tapis vert du champ de bataille.

Je lui dis en riant : — Vous avez la haine du chiffre 13, j'en conclus logiquement que vous avez *la peur du vendredi.* Ces deux superstitions se complètent ; leurs croyances ne forment qu'un dogme, comme leurs mutuelles et mauvaises influences se confondent et se fortifient. Le cas historique de M. de Montcalm en offre un saisissant exemple : il est blessé à mort un *treize*, il expire un *vendredi* et on l'enterre un *vendredi.* Connaissez-vous rien de plus lamentable en matière de fatalité ?

—Que me chantez-vous là, interrompit Laverdière ? Auriez-vous peur du vendredi par hasard ? Vous m'étonnez !

Je lui renvoyai mot à mot sa réponse de tout à l'heure : En vérité ! Vous vous étonneriez davantage si je vous en donnais les raisons historiques.

— Historiques ? Allons donc ! Je vous écoute tout de même.

—Frontenac, le plus illustre de nos gouverneurs, mourut un vendredi, le 28 novembre 1698. Montcalm, le plus brave de nos généraux expira un vendredi, le 14 septembre 1759 ; le premier jour du bombardement de Québec était un vendredi, le 13 juillet 1759, vous m'avez donné cette date-là vous-même, il n'y a qu'un instant ; les Acadiens furent enlevés à Grand Pré le 5 septembre 1755, un

vendredi ; toujours un vendredi, le 5 août 1689, eut lieu l'épouvantable *massacre de Lachine*, une hécatombe humaine, une boucherie si horrible, que l'anéantissement successif des bourgades huronnes, et nos batailles perdues les plus sanglantes ne sont que de pâles échauffourées comparés à ce féroce coup de main de la barbarie indienne. L'histoire de la Nouvelle-France est encore rouge de ces tueries abominables de nos ancêtres par les sauvages ; 1646, 1647, 1648, 1649, 1650, 1651, 1652, 1653, 1654, 1656, 1660, [1] sont autant de millésimes ensanglantés qui se suivent comme les échos rapides, désespérés, de ces voix lamentables criant " au meurtre ! " par toute la Nouvelle-France, tombée sous le couteau des Iroquois. Et, cependant, 1689 seule demeure l'année terrible, l'année sinistre par excellence. *L'année du massacre*, c'est le nom qu'elle portera dans l'histoire. Et c'est un vendredi qui lui a valu tout cela ! Enfin, pour terminer à votre manière, par un épisode du règne

1. 1646. Assassinats du Père Jogues et de Lalande.
1647. Meurtres commis par les Iroquois chez la tribu des Neutres.
1648. Sept cents personnes massacrées à la Mission St. Joseph.
1649. Destruction des bourgades huronnes de St. Ignace et de St. Louis.—Martyres de Brébeuf et de Lalemant.
1650. Première bourgade de la tribu des Neutres enlevée par les Iroquois.
1651. Seconde bourgade de la tribu des Neutres enlevée par les Iroquois.
1652. Assassinats du gouverneur DuPlessis Bochart et de 15 français.
1653. Attaques iroquoises contre Québec, Trois-Rivières et Montréal.
1654. Destruction de la nation des *Eriés* ou *Chats*.
1656. Massacre des Hurons par les Iroquois, à l'île d'Orléans. —Assassinat du Père Garreau.
1660. Mort héroïque de Dollard des Ormeaux et de ses 17 compagnons martyrs.

de la Terreur, ce fut un vendredi, le 15 février 1839, que François Marie Thomas, chevalier de Lorimier, monta sur l'échafaud! Je crois donc fermement que ces *raisons historiques* justifient, et amplement, mes préjugés à l'égard du vendredi.

—Etes-vous sérieux, me répondit gravement Laverdière, et croyez-vous réellement qu'il y ait des jours heureux ou néfastes, des chiffres talismans, des quantièmes fatals ou des vendredis porte-malheur ? Entre ces deux superstitions j'aimerais encore mieux choisir la fatalité du nombre 13 que la male-main du vendredi. Vous n'avez donc pas lu Daniel de Foë ; ou la philosophie de son rire vous aurait-elle échappé ? Le spirituel railleur inspire à *Robinson Crusoé* l'heureuse et neuve idée de nommer *Vendredi* le féroce cannibale qu'il vient de découvrir dans son île-prison de San Juan Fernandez. — Et pourquoi ? En souvenir du jour où Selkirk rencontra ce moricaud la première fois ? Apparemment, oui ; mais en réalité, nullement. Il poursuivait le persifflage de ces superstitieux incurables, de ces malades imaginaires qui veulent que rien de bon n'arrive un vendredi, et rapportent fatalement à l'influence hostile du vendredi toutes les mauvaises rencontres, tous les désastreux hasards et toutes les catastrophes lamentables de la vie. Ce sauvage *Vendredi* est gai comme un Mardi-Gras de carnaval italien, heureux comme Polycrate. Eh ! vraiment ! j'ignore pourquoi il ne le serait pas ! Rappelez-vous que Molière, le plus grand des comiques modernes (et futurs probablement), avait l'âme triste, que les fossoyeurs chantent toujours, et qu'il n'y a rien comme une farce de croque-mort pour faire rire !

La peur du vendredi ! mais il n'y a que les mauvais historiens et les mauvais prêtres qui aient cette épouvante-là.

— Quant à la mort du Christ, vous savez ce qu'il en faut penser : vous êtes catholique, moi je suis prêtre. Job blasphéma-t-il lorsqu'il regretta sur son fumier le jour de sa naissance ? Et l'esclave qui maudirait sa délivrance mériterait-il la liberté ? N'en disons pas davantage sur ce propos.

— Ce fut un vendredi, le 3 août 1492, que les caravelles du Génois quittèrent Palos et la terre d'Espagne, et ce fut un vendredi, le 12 octobre 1492, que le Nouveau-Monde apparut aux vigies de *la Pinta !* Cette découverte fut le plus grand événement de l'âge moderne. Les siècles à venir n'en produiront jamais un plus fameux !

Ce fut un vendredi, le 5 mars 1496, que le roi d'Angleterre, Henri VIII, donna à Jean Cabot sa commission de capitaine découvreur. En ma qualité d'archéologue je vous signale cette archive : c'est le premier document officiel anglais qui se rapporte à l'Amérique [1].

1. Au retour, Christophe Colomb fit voile pour l'Espagne *un vendredi*, le 4 janvier 1493, et arriva à Palos, *un vendredi*, le 15 mars 1493. Ce fut un *vendredi*, le 22 novembre 1493, que Colomb aborda à Hispaniola, lors de son second voyage, et ce fut encore un *vendredi* 13 juin 1494, qu'il toucha le continent, sans le savoir toutefois. Ce fut un *vendredi*, le 7 septembre 1565, que Melendez fonda Saint-Augustin, la plus ancienne ville des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Ce fut un vendredi, 10 novembre 1620, que le *Mayflower* entra dans le hâvre de Princetown, et le même jour, un vendredi, le 22 décembre 1620, les *Pilgrim Fathers* abordèrent au rocher de Plymouth, etc., etc., etc.

Consulter à ce propos une intéressante étude publiée dans le *Century*, l'un des plus remarquables *Magazines* des Etats-Unis, sous le titre de *Astrology, divination, and coincidences*, — livraison de février 1888, page 639.

— Ce fut un vendredi, le 23 juillet 1606, que la charrue de Louis Hébert laboura pour la première fois le sol fécond de notre bien-aimée patrie [1]. Après trois siècles de récoltes débordantes et d'exubérantes moissons, la prodigieuse terre du Canada n'est pas encore épuisée que je sache. Dites-moi la date où elle deviendra stérile ? Prenez garde, jeune homme, que ce ne soit un vendredi !

— Ce fut un vendredi, le 24 avril 1615, que le *Saint-Etienne* partit de Honfleur avec Denis Jamay, Jean Dolbeau et Joseph Le Caron, les trois premiers missionnaires du Canada.

— Ce fut un vendredi, le 26 juin 1615, que la première messe fut dite à Québec ; [2] un vendredi, le 6 juin 1659, que François de Montmorency Laval, notre

1. Le vendredi, lendemain de notre arrivée (27 juillet 1606), le " Sieur de Poutrincourt affectionné à cette entreprise (*l'établissement* " *de Port Royal en Acadie*) comme pour s i-même, mit une partie de " ses gens en besogne, au labourage et culture de la terre, tandis que " les autres s'occupaient à nettoyer les chambres et chacun appareiller " ce qui était de son métier. Ce coup de charrue est le vrai commen- " cement de la colonie française en Acadie."— Lescarbot.

" Louis Hébert, apothicaire de Paris, avait accompagné Poutrin- " court dès 1604, et c'est probablement lui qui dirigea les travaux " d'agriculture dont parle Lescarbot.... Nous retrouvons Hébert en " Acadie et plus tard à Québec, car il fut le premier laboureur de ces " deux contrées, et les Acadiens comme les Canadiens voient en lui " le colon fondateur de leurs races."

Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens français*, tome Ier, chapitre III, page 63.

Louis Hébert paraît être né à Paris où il avait épousé Marie Rollet. En 1606, il passa à l'Acadie et Lescarbot en parle dans les termes suivants : (liv. IV) " Poutrincourt fit cultiver un parc de terre pour y semer du blé à l'aide de notre apothicaire, Louis Hébert, homme qui, outre l'expérience qu'il a en son art, prend grand plaisir au labourage de la terre."

Ferland. *Notes sur les Régistres de Notre-Dame de Québec*, page 9.

2. Il faut excepter les messes dites, pendant l'hivernage des vaisseaux de Jacques Cartier, en 1535-36, par les aumôniers de la flotte, Dom Anthoine et Dom Guillaume Le Breton.

premier évêque, arriva à Québec ; un vendredi, le 20 octobre 1690, que Frontenac chassa des battures de la Canardière les miliciens de la Nouvelle-Angleterre, et les força de se rembarquer, dans le désordre d'une folle panique, sur les vaisseaux de l'amiral Phips ; un vendredi, le 13 septembre 1697, que le héros de la Baie d'Hudson, Iberville, enleva le fort Nelson aux Anglais.

— J'en passe, et des meilleurs. Et pour cause. J'entasserais dates sur dates, j'accumulerais éphémérides sur éphémérides, je couvrirais trois fois d'événements heureux le nombre de vos jours néfastes et de vos quantièmes fatidiques, que je ne prouverais rien du tout, soit à l'encontre de votre utopie, soit à l'appui de la mienne. Etudiez l'histoire du pays et vous trouverez que les actions décisives, politiques ou militaires, les irrémédiables désastres, les catastrophes finales, échappent absolument à la prétendue funeste influence du jour qui nous occupe. La première bataille des Plaines d'Abraham [1] fut livrée un *jeudi*. Que n'auriez-vous pas dit, superstitieux que vous êtes, si le combat avait eu lieu le lendemain ? Québec capitula un *mardi*, le 18 septembre 1759 ; Montréal, un *dimanche*, le 7 septembre 1760 ; le *Traité de Paris*, qui livrait sans retour le Canada à l'Angleterre fut signé un *jeudi*, le 10 février 1763 ; ce fut encore un *dimanche* que Montgomery fut tué en risquant l'auda-

1. « Le nom biblique que porte cet endroit à jamais célèbre n'a « qu'un rapport très éloigné avec le père des Hébreux ; il lui vient « d'un certain Abraham Martin qui possédait autrefois une partie de « cette étendue de terre. — Abraham Martin, dit l'*Ecossais*, pilote, « acquit par donation du 10 octobre 1648 et du 1er février 1652, « vingt arpents de terre d'Adrien Duchesne, et par concession de la « Compagnie de la Nouvelle-France, douze autres arpents »
LeMoine, *Album du Touriste*. — Note E de l'Appendice.

cieux assaut de Québec, le matin du 31 décembre 1775. *Et reliqua.*

— Croyez-moi, les jours heureux ressemblent aux pierres blanches qui les marquaient chez les anciens, *albo notanda lapillo dies.* Apparemment la Providence laisse tomber les premiers d'une main avare et distraite sur tous les chemins de la vie, comme la Nature sème les autres avec prodigalité dans le sable de tous les rivages. On en trouve partout, et chacun peut en ramasser quelques-uns. Dieu les abandonne aux recherches avides et à l'espérance éternelle de l'homme.

Laverdière eut tout à coup un accès de gaieté, un rire subit, qui sonna clair comme l'écho d'une joie enfantine.

— Quels grands bébés nous sommes! s'écria-t-il. Voilà que nous discutons des quantièmes et des vendredis comme deux vieilles filles qui se disputent sur le plein de la lune ou le saint du calendrier! Après tout, c'est encore une manière (je ne dirai pas la meilleure) d'étudier notre histoire du Canada et de rafraîchir notre mémoire à la glorieuse lumière de ses éphémérides!

— Nos éphémérides canadiennes françaises, savez-vous bien qu'il y avait là matière à très bel almanach? C'est un travail que j'avais commencé. Ça, n'en parlez jamais, je vous le dis en confidence, l'aventure a raté, magistralement raté..... faute de temps.

— Que voulez-vous, ajouta le maître-ès-arts, avec un regret dans la voix, je suis parti si vite, l'on est venu me chercher si brusquement [1].

1. M. l'abbé Laverdière mourut après 48 heures de maladie.

— Qui donc ? lui demandai-je, sans défiance ; et Laverdière me répondit :

— La Mort !

Il souriait doucement comme sa belle voix harmonieuse laissait tomber ce mot terrible, qe'il prononçait avec la tendresse d'un nom ami.

La mort ! Etrange phénomène, ce mot formidable, qui eût arraché un léthargique à son sommeil fatal, ne réveilla pas ma mémoire. Et je continuai de marcher sans épouvante à la droite de ce fantôme, croyant toujours à la présence d'un homme vivant.

Causant de la sorte, nous arrivâmes à la hauteur de la rue *Grande Allée*. Il existe, à cet endroit précis, un renflement considérable du sol qui ressemble, à s'y méprendre, au profil d'un flot de ressac énorme prêt à déferler, avec un bruit de tonnerre, sur les terrains vagues de la banlieue et à entraîner, dans son irrésistible élan, toutes les villas des environs.

Une tour Martello [1] basse, grise, ronde comme un phare, monte la garde sur cette élévation de rocher. On dirait une sentinelle que le gouvernement impérial a oublié de relever, quand il rappela ses troupes au lendemain de la confédération canadienne. Bien qu'elle appartienne à la stratégie, et soit une fortification essentiellement militaire, elle en a peu la physionomie menaçante, et conserve, en dépit de son métier et de sa vocation, une douce expression de bonhommie, l'air paisible et bourgeois de l'honnête artisan qu'elle abrite.

1. Ce fut en 1808 que furent construites, sous la direction du général Brock, les quatre tours Martello, qui complètent les fortifications sud de Québec.

Pas de soldats sous sa toiture plate et circulaire comme un parasol chinois, point de canons allongeant le cou dans l'embrâsure de ses meurtrières soigneusement fermées de volets comme la fenêtre d'une maison de campagne. On dirait un vétéran, un invalide, assis là, autant pour reposer sa fatigue que pour distraire sa nostalgie des anciennes batailles, un balafré des âges héroïques s'oubliant à regarder, là-bas dans la plaine, Wolfe, Montcalm, Lévis, Murray, Arnold ou Montgomery passer la revue de leurs historiques régiments.

La vue que l'on obtient au sommet du plateau est superbe : soit que l'on regarde la ville neuve attifée de sa plus fraîche toilette et de l'élégante richesse de son plus fier quartier [1], soit que l'on s'attache à contempler, à l'horizon de Sainte-Foye, le panorama fascinateur de la campagne, la falaise de St-Romuald, les hauteurs de St-David de l'Aube-Rivière [2], le bois de Spencer Wood, la route de Sillery, les villas de Mont-Plaisant cachées, comme des nids, dans la feuillée des bosquets ou la verdure des champs, enfin, la délicieuse vallée de la rivière St-Charles.

— Comme la ville est changée ! remarqua Laverdière.

— Vous ne dites pas embellie ? Eh ! monsieur l'abbé, vous n'êtes pas flatteur !

L'historien esquissa un sourire. — Je ne vois pas, dit-il, la même ville que vous regardez. Ainsi, pour ne vous en donner qu'un exemple, j'aperçois la maison du chirurgien Arnoux dans la façade de votre Hôtel-

1. Le quartier Montcalm.
2. Ainsi nommé en mémoire du cinquième évêque de Québec, Mgr. François-Louis de Pourroy de l'Aube-Rivière.

de-Ville; [1] la résidence de l'aide-major Jean Hugues Péan [2] au lieu et place de la demeure actuelle du paie-maître Forest; les quartiers-généraux du marquis Louis Joseph Montcalm de Saint-Véran dans le salon du barbier Williams; [3] les jardins de l'abbé Vignal, aux Ursulines. [4] Je les vois tous, aussi distinctement que vous-même pouvez regarder encore aujourd'hui la boutique du tonnelier François Gobert, au numéro 72 de la rue St. Louis. [5]

— Vous me trouvez bizarre et fantasque de retracer ainsi, dans les rangées parallèles de vos maisons

1. " A quelques mètres de la maison de Gobert (ou Gaubert) " s'élève l'Hôtel-de-Ville de Québec, sur le site même où était en 1759 " la résidence du chirurgien Arnoux. "

LeMoine, *Album du Touriste*, page 6.

Depuis la publication de l'*Album du Touriste*, M. LeMoine aurait, paraît-il, repris son opinion à ce propos. Il croit maintenant que la résidence du chirurgien Arnoux devait être la maison actuelle du charretier Campbell, c'est-à-dire, les numéros 45 et 47 de la rue St. Louis. Laquelle est la meilleure des deux suppositions? La parole est aux archéologues.

2. Le mari de la fameuse maîtresse de l'Intendant Bigot. Le juge Emsly occupait en 1815 la maison que ce soldat de.... fortune habitait en 1758; plus tard, le gouvernement l'acheta pour en faire une caserne d'officiers.

LeMoine, *Histoire des Fortifications et des Rues de Québec*, page 18.

3 La maison du charretier Campbell, Nos 45 et 47, sur la rue St. Louis, celle des barbiers-coiffeurs Williams, No. 36 sur la même rue (*Montcalm's Head Quarters*), et la boulangerie Johnson, sur la rue St Jean (en dedans des murs), sont actuellement les trois plus vieilles maisons françaises (antérieures à la conquête) encore debout. Elles offrent un triple exemple de ce genre bizarre de toitures pointues, très hautes, percées de lucarnes ouvrant au ras des gouttières, comme des yeux à fleur de tête, et dessinant sur le ciel un profil excessivement aigu.

4. L'abbé Vignal, avant d'être sulpicien, logeait à l'encoignure des rues *Parloir* et *Stadacona*. Il cultivait un terrain qu'il avait défriché et en donnait le produit au soutien du monastère des Ursulines. Plus tard, il quitta l'office de chapelain du cloître pour s'affilier au Séminaire de St Sulpice. Il fut tué, rôti et mangé par les sauvages à Laprairie de la Magdeleine, vis-à-vis de Montréal, le 27 octobre 1661.

LeMoine, *Histoire des Fortifications et des Rues de Québec*, page 18.

5. On y déposa, le matin du 31 décembre 1775, le cadavre de l'audacieux général Richard Montgomery.

neuves, les bicoques disparues de la vieille capitale française. Les gens de mon espèce sont rares, je l'avoue ; mais confessez, à votre tour, qu'il s'en retrouve toujours quelques-uns à tous âges et en tous pays. Horace, le classique Horatius Flaccus, les connaissait bien ceux-là, qu'il appelait, dans l' " Art Poétique ", *laudatores temporis acti.* Il en est un célèbre qui a passé par votre ville, il n'y a pas dix ans. Auriez-vous, par hasard, oublié lord Dufferin ? Et comprenez-vous pourquoi ce gouverneur fit reconstruire aux frais de l'Etat les portes militaires du vieux Québec, que la bêtise ignorante de son Conseil municipal avait rasées ? Ce remarquable diplomate était un véritable *laudator temporis acti,* dans toute la noble et large acception du mot. Je l'admire autant que je l'en félicite. Toutefois, n'ayant pas la richesse et la fortune du vice-roi des Indes, j'en suis réduit à rebâtir, de mémoire et d'imagination, les monuments classiques de votre capitale. Comprenez-vous maintenant aussi pourquoi je regarde, à travers la pierre de vos demeures modernes, les vieilles maisons françaises qu'elles ont remplacées ? Pourquoi les terrains vagues de la cité sont pour moi remplis de chapelles monastiques, de casernes ou de colléges ? Pourquoi, trempé de pluie ou poudré de neige, je reste là, à quelque coin de vos rues historiques, m'extasiant à voir passer les personnages fameux de notre épopée canadienne ? Comme les vieillards je m'amuse, ou plutôt je me console avec mes souvenirs. La mémoire ! c'est le regard qui voit lorsque les yeux de la chair s'aveuglent ; la mémoire ! c'est l'oreille qui écoute lorsque la tête devient sourde et pesante ; la mémoire ! c'est la voix

intérieure, l'incomparable amie, qui parle, qui cause, qui raconte, à mesure que les bruits de ce monde s'éteignent et meurent; et que le silence, avant-coureur du grand sommeil, envahit l'âme comme une vague irrésistible.

Tout en causant de la sorte, mon étrange interlocuteur s'était mis à marcher et moi à le suivre machinalement. Nous avions quitté la rue St-Louis, et nous allions droit devant nous, traversant alors la place du Vieux Marché de la haute ville. Ce terrain vague, servant aujourd'hui de poste aux cochers de place et aux camionneurs, est un vaste carré borné, au nord, par les maisons de la rue La Fabrique, à l'est, par la basilique mineure de Notre-Dame de Québec, au sud, par les maisons de la rue Buade [1], à l'ouest, par l'emplacement désert du *Collège de Québec* [2] servant alors de quartier-général aux tailleurs de pierre du nouveau Palais de Justice. C'est un endroit ouvert à tous les vents, sillonné par une multitude de petits chemins de traverse courant dans toutes les directions, d'un secours inestimable aux affairés de toutes les besognes.

En ce moment, les quatre grandes églises paroissiales de la ville, Notre-Dame, St. Jean-Baptiste, St-Roch et Saint-Sauveur [3] carillonnèrent l'appel de la

1. Ainsi nommée en mémoire de Louis de Buade, comte de Frontenac

2. Le *Collège de Québec*, fondé par le marquis de Gamache, fut bâti en 1637.

3. Ainsi nommée en mémoire de M. le Sueur de Saint-Sauveur, ancien curé de Saint-Sauveur de Thury (aujourd'hui Thury-Harcourt ou simplement Harcourt), en Normandie, prêtre séculier, qui demeurait à Québec, en 1635.

Ferland, *Histoire du Canada*, tome Ier, page 277.

messe de minuit. Il pouvait être onze heures et trois quarts. Presque aussitôt le sonneur de la cathédrale anglicane se mit à monter et à redescendre sans relâche son éternelle gamme en *do* naturel. Puis soudain, après cinq ou six accords plaqués de toutes ses cloches, et un silence de plusieurs secondes, il commença lentement à jouer *Auld Lang Syne*, l'*Old Long Since*, le *Vieil Autrefois* de la vieille Ecosse, une mélodie immortalisée par l'immortelle poésie de Burns.

Puis, sans transition musicale, le clocher chanta la grande hymne des nations chrétiennes, *Adeste, fideles, læti, triumphantes.* Cette religieuse harmonie, soutenue par la base vibrante de tous les carillons de l'ancienne capitale mis en branle, pénétrait comme un subtil parfum la froide et silencieuse atmosphère de la nuit. Soit fantaisie de l'odorat, soit caprice de l'imagination, échos flottants de la mémoire, l'on y croyait respirer la bonne odeur de l'encens brûlé dans les temples, ou bien encore, la senteur résineuse, vivifiante et forte du sapin et du cèdre, composant de leurs branches entrelacées la verdure et la feuillée symboliques de nos *crèches de Noël.* L'âme se sentait envahir par le sentiment intense d'une paix profonde, suave, exquise, comparable, par spectacle, à la sérénité lumineuse d'un ciel étoilé, et, par analogie de sensation, au bien-être indicible que les sens éprouvent à la première influence du narcotique qui les endort.

Et cependant, je le dois avouer, j'écoutais mal cette magistrale symphonie chantée, là-haut dans le ciel, par tous les clochers de la grande ville. Mon esprit troublé par l'étrange et bizarre rencontre de tout à l'heure, ne

suivait plus qu'à travers un bruit de pensées distraites l'extasiante mélodie des carillons ; ce qui gâtait affreusement l'effet charmeur des sonneries. Cela ressemblait, comme irritante impression, à de la musique de maître écoutée dans les tapageuses causeries d'un auditoire de sots.

—Il manque une cloche au carillon, remarqua Laverdière.

Et comme je lui demandais laquelle était absente, le maître-ès-arts leva la main sur le terrain vague où naguère s'élevait le vieux *Collège de Québec.*

—C'est grand dommage, dit-il, qu'ils l'aient démoli. Le *Collège de Québec,* voyez-vous, était la maison paternelle des missionnaires, le *chez-nous* délicieux de ces apôtres incomparables qui, *pour l'amour du bon Dieu,* avaient déserté leurs familles et laissé leurs places vacantes au foyer domestique. Le *Collège de Québec* ; c'était la seule étape, l'unique relai de ces conquérants évangéliques, lesquels, à l'exemple des expéditions militaires de la stratégie moderne, s'avançaient à marches forcées au cœur des pays infidèles, préférant emporter d'assaut les citadelles du paganisme plutôt que les assiéger. Ces haltes étaient singulièrement courtes : le temps précis de panser les plaies, fermer les blessures, laisser pâlir les cicatrices, le stricte repos absolument commandé par le corps n'en pouvant plus de douleurs et de tortures. Encore ce délassement n'était-il que fictif et dérisoire, car le corps entrait de moitié dans les fatigues prolongées de l'étude et les veilles interminables de la prière.

— Le *Collège de Québec,* comme on aurait dû l'aimer !

Et vous en avez fait une caserne ! [1] Après tout, cette métamorphose n'était pas pour le séminaire un incomparable outrage ; de plus beaux édifices et de plus sacrés ont éprouvé pires destins. L'histoire de la Révolution française est là pour rappeler le souvenir de cathédrales profanées, transformées en écuries ! Le *Collège de Québec* aurait pu devenir une grange ; et vous savez qu'il s'en est fallu de bien peu qu'il ne servît d'étable !

— Va donc pour la caserne ! On y logea plus de soldats qu'autrefois de séminaristes. S'y trouva-t-il, pour cela, plus de discipline et plus de courage ? Dites-moi, quels hommes dépasseront jamais en bravoure ces stoïques martyrs de la colonie, ces illustres violentés de la mort, Brébeuf et Jogues, Lalande et Gabriel Lalemant, Garreau, Buteux, Daniel, Chabanel, Charles Garnier ? Après quatre-vingts ans de caserne il n'est pas sorti de là un régiment anglais comparable à cette phalange de Macchabées.

— Oui, c'est grand dommage qu'ils aient ainsi abattu le *Collège de Québec*. Pourquoi l'avoir livré aux démolisseurs ? C'était une œuvre de trahison et vous n'en trouverez pas l'excuse. De cette maison qui avait reçu du marquis de Gamache, son fondateur, 16,000 écus d'or, comme obole du premier bienfait, il ne reste plus rien sur la terre ! La dynamite est allée chercher dans le rocher de ses assises ce que les pics et les pioches avaient été impuissants à atteindre. Les

1. Le Père Jean Joseph Casot, né le 4 Octobre 1728, mourut la première année de notre siècle, le 16 mars 18 0 C'était le dernier jésuite de la Nouvelle-France. Ce jour-là le gouvernement prit officiellement possession des biens de la Société de Jésus.

pierres bénites de fondation, la pierre angulaire du collège, ont été traitées comme un détritus dangereux, comme une vidange malsaine avec laquelle on a comblé les fossés de nos fortifications militaires, les quais de notre Commission du Hâvre, ou les terrassements du fameux chemin de fer de la rive nord. [1] On n'a pas même songé à sauver de la catastrophe finale son clocher règlementaire et à le replacer sur quelque chapelle de mission, bâtie là-bas, aux frontières avancées de la colonisation canadienne française, dans la vallée du Lac Saint-Jean par exemple, où les âmes réjouies du Père DeQuen, son découvreur, et du Père Labrosse, son apôtre, l'eussent encore entendu sonner ! C'est mon avis qu'il eût porté bonheur à la future paroisse. N'est-ce pas le vôtre ?

Phénomène bizarre, à mesure que Laverdière parlait, l'allégresse des carillons, tout à l'heure étourdissante comme leurs volées, semblait maintenant s'éteindre, s'évanouir, se confondre par transitions rapides avec le glas sévère de quelques grandes funérailles. Les cloches partageaient-elles la mélancolie du maître-ès-arts ? ou subissais-je moi-même, et à mon insu, sa magnétique influence ? Je ne sais trop. J'éprouvais une angoisse comparable en intensité à cette tristesse qui déchire l'âme quand, à votre place et à leur tour, des voix étrangères chantent les romances de vos vingt ans, alors que pour vous la jeunesse est morte, le rêve éteint, les illusions perdues, les espérances en cendres, toute la vie

1. D'après M. Faucher de Saint-Maurice la cache d'armes du marché Montcalm aurait été jetée tout d'une pièce dans le quai du chemin de fer du nord, au Palais.

Relation des fouilles exécutées par ordre du gouvernement dans les Fondations du Collège des Jésuites à Québec, page 9.

brisée comme un verre, tout l'avenir gâché sans retour par quelque irréparable catastrophe.

Mais cet accès de spleen dura peu. L'humeur morose d'un hypocondriaque se fût évanouie comme un songe, fondue comme une buée dans une flamblée de soleil, à cette chaude et contagieuse allégresse dont la plus haute clameur n'était cependant qu'un écho affaibli de cette autre joie intérieure exubérante qui possédait les âmes chrétiennes en ce saint jour. C'était vraiment un gai spectacle que le défilé interminable des braves gens marchant à l'église par toutes les rues de la ville. Et rien ne rafraîchissait le sang comme ce beau et grand tapage de toute une population en liesse.

Trois raisons motivaient ce concours exceptionnel de la foule. D'abord, la solennité même de Noël, la plus universellement célébrée de nos fêtes religieuses. Venait ensuite, immédiatement après, cette autre séduction puissante des québecquois, la musique; car on avait préparé, à cette occasion, un programme exquis, une véritable agape artistique, un menu superfin qui promettaient aux invités du banquet des surprises ravissantes et des merveilles inouïes de vocalises. Il aurait suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, d'écouter sur la rue les dilettantes, y compris ceux qui prétendent l'être, discuter *fortissimo* les mérites et démérites de tel virtuose ou de telle partition. Ces messieurs parlaient beaux-arts avec cette chaleur émoustillée qui rappelle assez naturellement l'habitude du champagne.... et ses conséquences.

Aussi, spécialement séduite par les promesses de ce *Christmas Festival* et le spectacle éclatant de notre faste liturgique, l'élite protestante de la cité accourait

elle de par tous ses quartiers élégants et même de la banlieue. La banlieue de Québec n'est pas précisément aux confins de la terre, mais s'aperçoit à une honnête distance, en deçà des lignes d'horizon. Aussi, les belles dames des équipages, toutes emmitouflées de fourrures au fond de leurs traîneaux, comme les modestes piétons marchant allègrement le chemin qu'elles suivaient en voiture, de Mont-Plaisant, de l'Avenue des Erables, de Sillery, de Bergerville, voire même de Ste-Foye, auraient consenti volontiers à ce que la ville se fût trouvée, en cette circonstance, une fois encore plus lointaine, pour mieux contempler la féerique beauté d'une nuit d'hiver canadien. C'était, en effet, goûter un délice de nageur que prolonger ce bain de lumière sidérale pénétrant à la fois le corps et l'âme, une lumière divinement pure, divinement rayonnante, vibrant aux yeux avec une telle puissance d'émission que le spectateur ébloui ne savait plus vraiment d'où elle partait : du disque argenté de la lune, ou de la neige immaculée.

Les toitures, les mansardes, les têtes originales des cheminées estompaient leurs silhouettes bizarres sur la blancheur des rues avec une telle netteté de lignes et de profils, que je croyais regarder, dans la contemplation de ce paysage lunaire, une gravure de Gustave Doré agrandie au cadre de la nature. Les ombres du tableau en étaient si intensivement noires, si brusquement découpées, tranchées dans la neige, qu'elles me semblaient creuses comme des gaufrures aussi capricieuses que gigantesques.

Dans le firmament bleu — un azur de ciel d'été — les fumées molles des innombrables cheminées de la

ville montaient verticales. Parfois, de légers coups de vent, des brises égarées, cherchant leur chemin d'une aile inquiète, couchaient comme des flammes de bougies ces fumées paisibles, quasi immobiles pour l'œil qui les suivait dans l'atmosphère. Alors ces vapeurs chaudes de bois ou de charbons fondus en braises, flottantes comme des buées sur l'air pur et lumineux de la nuit, devenaient panachées, élastiques comme de la vapeur échappée des soupapes d'une locomotive. Et les fumerolles, comme autant de piliers qui se cassent et qui croulent, se brisaient en une infinité de petits nuages floconneux courant à la vitesse du vent, avec des allures d'oiseaux sauvages passant, l'automne, dans les hauteurs du ciel.

L'atmosphère était à ce point diaphane qu'un spectateur, placé, à cette heure de minuit, au premier kiosque de la terrasse Frontenac aurait embrassé comme en plein jour, le féerique panorama qu'elle commande, et saisi, jusqu'aux lignes les plus lointaines de l'horizon, le majestueux profil des Laurentides encore nettement accentuées à sept lieues de distance.

Aussi *toute la ville était dans la rue*, suivant le mot d'une femme célèbre, y compris le *tout-Québec obligé* de tels et tels journalistes encore plus grecs par le métier que par le style. Il aurait d'ailleurs suffi, pour s'en convaincre, de regarder, sur la rue La Fabrique, le spectacle de cette multitude accourue des faubourgs, foule compacte, serrée comme les arbres d'une forêt de sapins, solide, impénétrable comme un carré d'infanterie anglaise, et qui marchait sur l'église avec l'allure provocante de régiments qui vont se battre.

— Quelle foule ! remarqua Laverdière avec étonnement, quelle foule ! Et son regard, large ouvert, se promenait avec stupeur sur cette mer humaine envahissant le terrain vague du Vieux Marché, naguère encore désert, silencieux, endormi comme un cimetière.

Et aussi moi je me demandais comment logerait, dans l'étroite enceinte de l'église, la prodigieuse multitude qui s'engouffrait maintenant sous le portique, avec l'impatiente colère d'une eau courante, longtemps retardée par un barrage, et qui rentre tout à coup dans le creux naturel de son lit. Des portes béantes s'échappait, en bouffées de blanche vapeur, la chaude atmosphère intérieure de l'église. Et de la place du Vieux Marché [1] où nous étions jusque là demeurés, Laverdière et moi, on entendait parfaitement jouer l'orgue. Cet écho nous arrivait sans doute par l'entrebaillement continu des portes, ou peut-être aussi, de la seule vibration des grandes fenêtres du portail. L'orgue chantait avec joie, avec élan, avec l'enthousiasme contagieux d'un allégro militaire :

Nouvelle agréable !
Un Sauveur Enfant nous est né !
C'est dans une étable
Qu'il nous est donné !

— Si nous entrions à l'église ? proposa le maître-ès-arts d'une voix insinuante.

— A vos ordres, lui dis-je.

Et avec lui (je le croyais du moins), j'entrai à Notre-Dame.

1. Consulter les gravures de Québec en 1832.

CHAPITRE PREMIER

—

LA GRANDE HERMINE

—

Je renonce à vous peindre ou à comparer l'étonnement qui me saisit au fermer de la porte. Ce fut une surprise telle qu'elle me pénétra, comme la peur, d'un froid intense. J'eusse été, certes, excusable de m'épouvanter devant l'inattendu d'un spectacle étrange comme la fantaisie d'un conte macabre. En face de moi, derrière moi, à ma droite, sur ma gauche, se tenait debout une immense forêt de grands chênes, superbes de taille et de ramure.

Si flegmatique que soit le caractère, cela produit une bizarre et singulière impression de tomber de la sorte, sans transition appréciable de temps et de lieu, au franc milieu d'un bois inconnu, alors que vous croyez bonnement marcher, comme tout honnête citoyen payant ses taxes, sur le trottoir municipal de votre rue, ouverte au centre précis d'une ville bâtie de douze mille maisons habitées par soixante mille âmes (corps inclus). Ce changement à vue, supérieur, et de beaucoup, aux meilleures inventions de la

machinerie théâtrale moderne, vous reporte naturellement aux temps légendaires de ces voyageurs arabes qui sautaient, à volonté, de Trébizonde à Bagdad, ou de La Mecque à l'Alhambra, sur un tapis volant..... probablement volé.

Rien ne troublait le silence farouche et l'éternelle immobilité de cette sauvage nature. Les troncs gigantesques de ces beaux arbres [1], serrés les uns contre les autres comme les soldats d'un régiment marchant à l'assaut sous une pluie de mitraille, semblaient à l'avance rangés en bataille contre les armées à venir du défricheur et du bûcheron.

Sentinelles attentives à signaler l'ennemi, ils nous cernaient de toutes parts, et si étroitement, que leurs cercles compacts semblaient se refermer, se rétrécir, à mesure que nous les regardions.

Nous occupions alors, Laverdière et moi, le centre d'une petite clairière taillée dans l'épaisseur du bois par un feu de tonnerre ou les cendres mal éteintes d'un campement abandonné. Dans tous les cas, quelles que fussent les origines d'incendie, la pluie avait eu prompte raison de cet embrasement, car la superficie du plateau découvert ne mesurait guère plus d'un arpent.

1. Auprès d'iceluy lieu *(l'embouchure de la rivière St-Charles)* y a ung peuple dont est seigneur le dict Donnacona et y est sa demeurance qui se nomme Stadaconé qui est aussi bonne terre qu'il soit possible de veoir et bien fructiferente, pleine de fort beaulx arbres de la nature et sorte de France comme chesnes, ormes, frésnes, noyers, yfs (*ifs*), cèdres, vignes, aubespines qui portent le fruit aussi gros que prunes de Damas et aultres arbres, soubs lesquelz croist de aussi beau chanvre que celui de France qui vient sans semence ny labour.
Relation du Second voyage de Jacques Cartier, 1535-36, f.14, édition 1545.

Sans la blancheur de la neige réverbérant la lumière raréfiée, l'obscurité de la forêt eût été complète. Et cependant, toute cette haute futaie, absolument nue de feuillage, se trouvait dans une excellente condition de lumière. Aussi, je m'étonnai fort que la lune, alors resplendissante de toute la largeur de son disque, ne vint pas à l'inonder de ses molles et pensives clartés.

Instinctivement, je relevai la tête pour l'apercevoir ; concevez, si possible, ma stupéfaction ; la lune avait, comme par magie, disparu du firmament. Le soleil s'était-il éteint, notre satellite s'était-il éclipsé ? ou bien encore un poète incompris l'avait-il escamoté au profit de sa muse ? Je ne sais. Seulement, je reconnus au-dessus de ma tête le ciel astronomique des mois de décembre, les constellations étincelantes de nos superbes nuits d'hiver. Au zénith, le *gamma* d'Andromède ; à l'est, le *Grand Chien*, les *Gémeaux*, le *Cocher* ; au sud, le géant *Orion*, le *Taureau*, sa *Pleïade* d'étoiles sur l'épaule (cette même constellation que les Iroquois du Canada appelaient autrefois les *Danseuses* [1]), puis

1. Les principaux groupes d'étoiles avaient été observés par les sauvages et avaient même reçu des noms. Chez les Iroquois les *Pleïades* étaient les *Danseurs* et les *Danseuses*, la voie lactée portait le nom de *chemin des âmes*, la *Grande Ourse* était désignée par un mot sauvage qui avait la même signification. « Ils nous raillent, dit le Père Lafitau, de ce que nous donnons une grande queue à la figure d'un animal qui n'en a presque pas, et ils disent que les trois étoiles qui composent la queue de la *Grande Ourse* sont trois chasseurs qui la poursuivent. La seconde de ces étoiles en a une fort petite, laquelle est près d'elle, celle-là est la chaudière du second de ces chasseurs qui porte le bagage et la provision des autres. L'étoile polaire était désignée comme *l'étoile qui ne marche pas*

Ferland, *Histoire du Canada*, tome 1er, pages 139 et 140.

Voici, suivant la légende iroquoise, l'origine des *Pleïad s*.

Sept petits Indiens d'autrefois avaient coutume d'apporter le soir le maïs qu'ils avaient récolté pour en former un monceau, autour duquel ils dansaient aux chansons d'un des leurs placé sur le sommet.

le *Bélier*, l'*Eridan*, *Pégase*, le *Dauphin*, le *Verseau* ; à l'ouest, le *Cygne*, la *Lyre*, l'*Aigle* ; au nord, *Céphée*, *Cassiopée*, les deux *Ourses*, *Hercule* et le *Dragon*. Ce spectacle éternellement beau, éternellement jeune, éternellement grand de l'Infini rayonnant par les mondes stellaires, me frappa d'un tel ravissement, que j'en oubliai d'admiration et ma terreur et ma surprise. Un ciel étoilé ! Ce merveilleux décor, après six mille ans de mise en scène, fascine encore jusqu'à l'extase l'œil humain insatiable de sa féerique splendeur !

Et devant cette muraille d'horizon, incrustée d'étoiles étincelantes comme le feu des pierres précieuses dans les ors d'un bijou, je me rappelai que Jean de Brébeuf, le martyr, avait autrefois contemplé la splendeur du même spectacle, telle nuit d'hiver de l'année 1640 où, dans le ciel, aux mêmes clartés rayonnantes, une croix miraculeuse lui était apparue, levée tout à coup sur le pays des Nations Iroquoises. [1] Elle était si grande, si grande, qu'il y avait assez de place pour y clouer non

Un jour, ils résolurent de faire une meilleure bouillie que d'ordinaire, mais leurs parents refusèrent de leur donner tout ce qu'il fallait pour cela ; alors ils se mirent à danser sans avoir soupé. Un d'eux chantait. Devenus de plus en plus légers à mesure qu'ils bondissaient, ils commencèrent à s'élever de terre ; les parents s'alarmèrent, mais il était trop tard. La ronde tournoyant de plus en plus haut autour du chanteur, on ne vit bientôt plus que six étoiles brillantes, la septième, celle du chanteur, ayant perdu de l'éclat par suite du désir qu'il avait éprouvé de retourner vers la terre.

1. " L'année 1640 qu'il (*Jean de Brébeuf*) passa, tout l'hiver, en " mission dans la Nation Neutre une grande croix luy apparut, qui " venoit du costé des Nations Iroquoises. Il le dit au Père qui " l'accompagnait ; lequel luy demandant quelques particularitez plus " grandes de cette apparition, il ne luy répondit autre chose sinon " que cette croix étoit si grande, qu'il y en avoit assez (*de place*) pour " attacher non seulement une personne mais tous tant que nous " estions en ce pays."

Relation des Jésuites, année 649, ch. V, page 17.

seulement un homme, mais encore l'entière population de la Nouvelle-France. Et d'imagination, ou plutôt de mémoire historique, je m'amusais à reconstruire ce prophétique *labarum*, cherchant à deviner quels groupes d'étoiles, constellations ou nébuleuses, ses bras immenses avaient traversés.

Comment cette réminiscence, particulière à Jean de Brébeuf, me vint à l'esprit, je ne saurais trop en rendre compte. Elle ne fut, selon moi, que la suite naturelle de la pensée première des Iroquois, laquelle m'était venue au souvenir gracieux de cette fable astronomique expliquant, avec un rare bonheur de poésie, l'origine des *Pleïades*. Or, rien comme le nom du bourreau ne rappelle celui de la victime, alors surtout que le supplicié fut illustre. Cherchez partout, dans l'histoire universelle, au martyrologe de l'Eglise, et nommez m'en un plus fameux que ce premier apôtre des Hurons, le plus stoïque confesseur de l'Evangile au Canada, comme le plus fier témoin du courage humain sur la terre. [1]

Je m'arrêtai longtemps à contempler toutes ces étoiles éclatantes : Sirius, Rigel, Procyon, Bételgeuse, Aldebaran, Castor, Pollux, Bellatrix, Altaïr, le *delta*, *l'épsilon* et le *dzèta* d'*Orion*, ces *Trois Rois Mages* que le Christianisme a cru reconnaître dans cette page incomparable du firmament, la plus belle, sans conteste,

1. " La constance des deux missionnaires (Jean de Brébeuf et " Gabriel Lalemant) surtout celle de Brébeuf, fut prodigieuse. Il ne " donna pas le moindre signe de douleur, et ne fit pas entendre la " plus légère plainte ; aussi les Sauvages, aussitôt après sa mort, " ouvrirent son cadavre et burent le sang qui coula de son cœur. Ils " le partagèrent entre les jeunes gens, dans l'idée, qu'en le mangeant, " ils auraient une partie de ce grand courage."
Bressani, *Mort du Père Jean de Brébeuf*, ch. V. page 256.

de l'uranographie. Cette pensée de l'Epiphanie me ramena, par analogie de circonstance et de synchronisme, à ces nuits de Noël d'autrefois si radieuses, où je m'amusais, écolier, à reconnaître, par ces mêmes astres, les constellations dont ils étaient les sentinelles respectives.

Sans la forêt profonde qui m'enveloppait de toutes parts, je me serais cru revenu à mon ancien poste d'observation, au promontoire de Québec, sur le plateau même de la cité proprement dite, tant les étoiles me paraissaient occuper une position identique. Bref, je me retrouvais, à moins d'être la victime d'une mystification inouïe, sur le terrain précis du Vieux Marché. Je n'avais donc pas même changé de place; conséquemment, il n'y avait que mon voisinage d'ensorcelé. Réflexion faite, je trouvai ma situation consolante.

— Sommes-nous à Québec ? demandai-je à Laverdière.

— Vous l'avez dit.

— Quelle heure est-il ?

— Minuit sonne.

— Quel jour ?

— Le vingt-cinq décembre.

— Cette année ? Allons donc ! Vous plaisantez !

— Non pas, c'est aujourd'hui la fête de Noël, l'an du Seigneur 1535. Nous sommes à 350 ans d'hier !

1535 ! Il paraît que je criai cette date-là un peu haut, car mon interlocuteur eut un froncement de sourcils et dit en me frappant du coude : — " Plus bas, s'il vous plaît, nous sommes en pays hostile. " Il ajouta presque aussitôt :

C'est la forêt primitive, la forêt païenne du Canada

sauvage, le royaume de Donnacona ! [1] Cassez une branche, et cela suffira pour vous trahir et vous livrer du même coup à un ennemi aussi féroce qu'invisible. [2] Sentinelle, prenez garde à vous ! C'est un bon cri d'alarme, et je prie Dieu qu'il vous le conserve vibrant à l'oreille. Sachez, pour ne l'oublier jamais, que chacun de ces arbres cache un anthropophage, ou peut lui-même devenir un poteau de torture. [3] Le sol indien prête étonnamment à ce genre de métamorphoses horribles.

Je vous l'avouerai avec candeur, j'aurais mieux aimé que Laverdière m'eût signalé la présence d'un tigre aux environs. Cela m'eût paru moins terrible ; car je ne connais pas, dans toute l'histoire naturelle, un fauve plus redoutable que l'homme retourné à la barbarie. Mes yeux sortaient littéralement de leurs orbites, tant je scrutais avec effort les moindres sinuo-

1. Le lendemain (de la première exploration de l'île d'Orléans par Jacques Cartier), le Seigneur de Canada, nommé *Donnacona* en nom, et l'appellent pour seigneur Agouhanna, vint avecques douze barques accompaigné de plusieurs gens devant nos navires.

Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, f. 13, édition 1545.

2. Aux amis qui lui représentaient les dangers d'un établissement à Montréal, avec un trop petit nombre de soldats, sur cette île occupée par une tribu considérable d'Indiens, M. de Maisonneuve répondait : " Je ne suis pas venu pour délibérer, mais pour agir. Y eût-il, à " Hochelaga, autant d'Iroquois que d'arbres sur ce plateau (le pro- " montoire de Québec), il est de mon devoir et de mon honneur d'y " établir une colonie." Ces fières paroles méritent d'être conservées vivaces dans la mémoire. Elles rajeunissent le sang et le courage.

3. Les Algonquins de l'époque de Jacques Cartier n'étaient pas précisément des agneaux et ne valaient pas mieux que les Iroquois du temps de Frontenac qu'ils égalaient en barbarie et en férocité. A preuve cet épisode de la *Relation* de 1535 : " Nous fut par le dict Don- " nacona monstré les peaulx de cinq testes d'hommes, estandues sur du " boys, comme peaulx de parchemin. Lequel Donnacona nous dit que " c'étoient des Trudamans (probablement les ancêtres des Iroquois) " devers le Su qui leur menaient continuellement la guerre." f 29, édition 1545.

sités de la route, sondant du regard la noirceur des buissons, épiant les arbres, m'effrayant au bruit de mon propre marcher, éprouvant enfin un sentiment analogue aux émotions de ces voleurs novices qui grelottent d'épouvante en regardant dormir les malheureux qu'ils pillent.

A ma droite, à ma gauche, devant et derrière moi, l'immense forêt multipliait ses chênes. A qui m'eût demandé ce que je voyais dans ce bois infini, j'aurais pu répondre naïvement : *des arbres, des arbres, des arbres,* à la tragique manière de ce Danois célèbre qui lisait, lui, *des mots, des mots, des mots.* Seulement, ma réponse eût été de beaucoup plus inquiète que sarcastique.

—Marchons vite, me dit le maître-ès-arts, il est tard, la fête est peut-être commencée.

Et sur ce, Laverdière partit au pas gymnastique, suivant à travers le bois un chemin demeuré pour moi invisible. La neige, durcie au froid, offrait au pied une résistance élastique, ce qui me permettait de suivre aisément mon infatigable guide.

—Où allons-nous ? demandai-je.

—Au Fort Jacques-Cartier, répondit-il, sans tourner la tête.

Puis il ajouta, après trois ou quatre enjambées gigantesques par-dessus des troncs morts :—entendre la messe à la *Grande Hermine.*

Cette nouvelle me combla de joie. Et je marchai en conséquence, c'est-à-dire, *prestissimo.*

C'était merveilleux de remarquer comme le magique sentier s'identifiait, par ses méandres, avec les angles droits et les arcs de cercle du tracé cadastral actuel de

nos rues dans la cité. Sans la présence des arbres, qui nous enserraient de toutes parts, j'aurais parié que je descendais la rue La Fabrique; puis, tournant à gauche, au premier coude du chemin, je crus m'engager dans la vieille rue St-Jean, car la route décrivait alors une courbe très accentuée. La ligne se redressait ensuite pour se casser encore à angle droit, tournant, cette fois, à droite. Evidemment je quittais la rue St-Jean pour la rue des Pauvres, [1] (la rue du Palais, de son titre moderne). Il y avait, à cet endroit du chemin, un affaissement de terrain très rapide; puis toujours descendant, le sentier décrivait, de droite à gauche et de gauche à droite, un grand arc de cercle lequel, tracé sur la neige, eût donné la figure typographique d'un *S* majuscule parfait.

A cet endroit Laverdière s'arrêta court, prêta l'oreille, et frappant du pied avec impatience, il me dit :—" Nous n'arriverons jamais à temps, prenons la rivière. " Puis il marcha droit devant lui.

Effectivement, nous arrivâmes sur les bords d'une large rivière. L'hiver, notre terrible hiver du Canada, l'avait gelée sur toute l'étendue de sa surface; et sa glace vive, bleuâtre et transparente, d'où le vent colère du nord-est chassait la neige, étincelait dans les ténèbres de la nuit comme un armure d'acier.

Je demandai au maître-ès-arts le nom de cette rivière.

Il me regarda étonné.—Comment, s'écria-t-il, déjà égaré ? — Les Algonquins de Jacques Cartier nom-

1. " La rue qui conduisait de la rue Saint-Jean au palais de l'Inten-" dant, sur les rives du Saint-Charles, s'appela plus tard la *rue des* " *Pauvres*, parce qu'elle traversait le terrain ou domaine dont le " revenu était affecté aux pauvres de l'Hôtel-Dieu." LeMoine, *Histoire des Fortifications et des Rues de Québec*, page 28.

maient cette rivière *Cabir-Coubat*, à cause de ses nombreux méandres. Ce mot, dans leur langue, est l'adjectif qui rend cette idée. Le découvreur du Canada la baptisa *Sainte-Croix*, en mémoire de l'*Exaltation de la Sainte-Croix* dont on célébrait la fête le jour qu'il entra dans ses eaux, le 14 septembre 1535. Quatre-vingt-quatre ans plus tard, [1] les Pères Récollets l'appelèrent *Saint-Charles*, en souvenir de messire Charles des Boues, ecclésiastique d'une haute piété, grand-vicaire de Pontoise et fondateur de leurs missions en la Nouvelle-France. Ce nom du bienfaiteur a prévalu dans l'histoire comme sur les cartes géographiques du pays. Rare et précieux exemple de la reconnaissance humaine !

—Voici l'embouchure de la rivière, me dit encore Laverdière, allongeant le bras dans la direction de l'est,— au fond, cette grande tache d'encre que vous voyez là-bas, c'est le fleuve qui passe.

Je fixai durant quelques secondes ce noir qui ressemblait au vide béant d'un gouffre gigantesque. La neige immaculée du rivage accentuait encore l'intensité de ces eaux ténébreuses, qui n'avaient pour correctif que les blancheurs livides de longs glaçons flottant à leur surface, comme des noyés revenus de l'abîme, et s'en allant à la dérive de toute la rapidité du courant quadruplée par l'impétueuse vitesse de la marée basse.

Ce fut dans le silence de cette muette contemplation, qu'à l'intervalle régulier d'un glas qui tinte, l'écho

1 En 1619. Les Récollets arrivèrent à Québec au mois de juin de cette année.

agonisant d'une cloche m'arriva, si faible, si dilué, si grêle, si flottant, qu'on eût dit le timbre d'une pendule sonnant dans le vide d'une machine pneumatique. De toute évidence, ce clocher, cette église, devait être prodigieusement éloigné de nous.

J'étais surpris, tout de même, qu'il y eût au seizième siècle une chapelle catholique dans les profondeurs de cette forêt. Je m'étonnais davantage que les vieilles *relations* des missionnaires jésuites l'eussent oubliée. J'allais m'en ouvrir à Laverdière quand deux hommes, surgis je ne sais d'où, passèrent entre lui et moi, silencieusement, comme des fantômes.

C'étaient deux sauvages d'une haute stature. Ils étaient chaussés de mocassins et vêtus de grosses peaux d'ours noirs. Au sommet de leurs têtes, rasées comme un crâne de chartreux, il y avait un panache en plumes d'oiseaux, peintes aux couleurs voyantes du jaune, du vert et du rouge. Leurs bras nus [1] étaient piqués de tatouages étranges : profils d'idoles, corps d'animaux, dragons, couleuvres, tortues, feuilles d'arbres, pinces de canots, le tout confondu en un gâchis incroyable.

Laverdière répondit à ma surprise par un mot qui la centupla :

—Les interprètes de Jacques Cartier : Taiguragny ! Domagaya ! !

1. " Et sont *(les sauvages)* tant hommes, femmes qu'enfants plus " durs que bêstes au froid. Car de la plus grande froidure que ayons " veu, laquelle estait merveilleuse et aspre, venaient par-dessus les " glaces et neiges tous les jours à nos navires, la pluspart d'eulx tous " nuds, qui est chose fort *(difficile)* à croire qui ne l'a veu."
Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, f. 31 *verso*, édition de 1545.

Bien que je fusse à leurs côtés, les deux Algonquins ne me jetèrent pas même un coup d'œil. On eût dit qu'ils ne voyaient personne. Ils traînaient après eux sur la neige une longue tabagane [1] chargée de la royale dépouille d'un caribou tué à coups de flèches.

Ils marchaient très vite, dans une direction qui faisait angle droit avec le cours naturel de la rivière.

— Où vont-ils ? demandai-je à mon guide.

— A Stadaconé, cela est évident.

Bien que cela parût évident à Laverdière, je me permis de lui dire : — Comment le savez-vous ?

— Je l'ai appris..... à étudier, me répondit l'archéologue, avec un sourire malin. — Suivez, dit-il. — Et ramassant sur la glace une écorce de bouleau que le vent taquinait outre mesure, il se mit à lire sur elle, ou plutôt à réciter, en la regardant : — Ferland, *Histoire du Canada*, tome 1er, page 27 :

" Les sauvages qui avaient été rencontrés par Jacques Cartier au Cap Tourmente revinrent en assez grand nombre à Stadaconé, résidence ordinaire de Donnacona et de ses sujets. C'était un village composé de cabanes d'écorce de bouleau, et bâti sur une pointe de terre qui a la forme d'une aile d'oiseau ; elle s'étend entre le grand fleuve et la rivière Sainte-Croix ; à cette circonstance est dû probablement le nom de *Stadaconé* qui signifie *aile* en langue algonquine.

" Il est probable que Stadaconé était situé dans

1. Traîneau plat bien connu dans le Canada sous le nom de traîne sauvage.

Ferland, *Histoire au Canada*, tome Ier, p. 113.

l'espace compris entre la rue La Fabrique et le Côteau Sainte-Geneviève, près de la côte d'Abraham. Il fallait de l'eau pour les besoins du village, et les sauvages n'aiment pas à aller la chercher loin ; ici ils en auraient eu en abondance, car un ruisseau passait au milieu de la rue La Fabrique ; il allait tomber dans la rivière Saint-Charles, près du lieu où se trouve actuellement l'Hôtel-Dieu. A l'extrémité du terrain un autre ruisseau descendait le long du Côteau Sainte-Geneviève. "

— Rappelez-vous encore le *succinct* et *brief* récit du second voyage de Jacques Cartier et sa description du site de la bourgade Stadaconé, le futur emplacement de Québec.

" Il y a, dit-il, une terre double, de bonne hauteur, " toute labourée, aussi bonne terre que jamais homme " veist et là est la ville et demeurance de Donnacona " et de nos deux hommes qui avaient été pris le pre- " mier voyage (Taiguragny et Domagaya, les inter- " prètes) laquelle demeurance se nomme Stadaconé. " [1]

Le maître-ès-arts ajouta, par manière de réflexion soulignée de reproche : — J'avoue qu'il importe peu de savoir le nom du locataire que l'on remplace dans une maison. M'est avis cependant, qu'il existe un intérêt de curiosité, ou même d'estime, à connaître

1. *Voyage de Jacques Cartier*, 1535-36, f. 32 *verso*, édition de 1545. " Le village sauvage de Stadaconé devait être situé sur la partie du Côteau Sainte-Geneviève où se trouve maintenant le faubourg St-Jean-Baptiste de Québec."
Mémoires de la *Société Littéraire et Historique de Québec.*

quelle était au Canada l'historique devancière du Québec historique. [1]

Ce disant, Laverdière déchirait avec la lenteur gourmande d'un connaisseur qui grignotte un bonbon fin, la petite feuille d'écorce qui, la pauvrette, n'en pouvait mais de ses morsures. Et regardant ce débris, que le vent allait reprendre et perdre sans retour, je pensais avec deuil à ces annales essentielles, à ces documents primordiaux, à ces archives inestimables de notre pays, aujourd'hui plus égarés et disparus que ce bouleau fragile ; non pas réduits, comme lui, à des lambeaux reconstructibles, mais tombés pour jamais, en allés pour toujours en une poussière fatalement morte, sur laquelle vainement prophétiserait l'Histoire, car leurs cendres n'avaient pas, comme les nôtres, les promesses d'un réveil, ni la certitude d'une résurrection.

— Oh ! j'oubliais, s'écria tout à coup Laverdière, en se frappant le front.—A propos de documents, j'ai quelque chose à vous montrer. Où donc ai-je mis cela ?

Puis il se mit à se fouiller avec frénésie.

C'était un spectacle comique que celui de monsieur Laverdière évoluant de droite à gauche et de babord à

1. On ne sait rien de précis sur le site de la capitale de Donnacona, si ce n'est qu'il était à une demi-lieue de la rivière Lairet et qu'il en était séparé par la rivière St-Charles.

Ferland, *Histoire du Canada*, tome Ier, page 27.

Au bout de l'Ile d'Orléans se trouvait un endroit convenable pour le mouillage des navires de Jacques Cartier : il s'y arrêta le 14 septembre 1535, jour de l'exaltation de la Sainte Croix dont ce lieu prit le nom ; c'est la rivière St-Charles d'aujourd'hui. Tout auprès était Stadaconé, résidence royale du chef du Canada, remplacée maintenant par la ville de Québec, dont le faubourg Saint-Jean est assis précisément à l'endroit où gisait l'ancienne capitale des sauvages.

D'Avezac—*Brève et succincte Introduction Historique* à la *Relation du second voyage de Jacques Cartier*, xij.

tribord dans les poches phénoménales de sa soutane où ses petits bras disparaissaient jusqu'aux épaules.

Finalement l'archéologue retrouva son papier..... dans sa veste.

Et tout aussitôt le Mentor me demanda avec une voix railleuse :

— Savez-vous lire ? Aussi bien lire que regarder ? En vérité vous me répondriez non que je n'en aurais aucune surprise ; il y a de par le monde, et ce jourd'hui, tant de gens qui lisent sans comprendre, et tant d'autres qui regardent sans voir. Ainsi, par exemple, voici le portrait de Jacques Cartier.

L'historien me présenta, ... devinez quoi ? Une gravure ? Nullement. C'était un petit plan qui n'était pas même quadrillé d'une longitude et d'une latitude, et sur lequel était tracé le cours entier d'un petit ruisseau, depuis les premières eaux de la source, figurées par un réseau de petites lignes microscopiques, courant en pattes d'insectes sur la blancheur immaculée du papier, jusques aux coups de crayon plus larges, plus noirs, plus pesants, simulant et les petites vagues moirées de clairs et d'obscurs, et la vitesse plus accentuée des courants vers l'embouchure, à laquelle le dessinateur avait prêté la largeur d'un brin d'herbe.

— Ça, le portrait de Jacques Cartier ! m'écriai-je avec un éclat de rire incrédule. Allons donc, mais c'est le profil géographique de la rivière Lairet !

— Qui vous soutient le contraire ? Je vous dis seulement que le profil géographique de la rivière Lairet est l'exact profil de la figure historique de Jacques Cartier. Ça, vous y êtes ?

Et comme je n'y étais pas du tout : — *Oculos habent et non vident*, s'écria le bon prêtre ; encore un qui regarde sans voir. Suivez-moi bien.

Et, pointant, l'un après l'autre, les capricieux méandres de la sinueuse petite rivière Lairet :

— Voici le béret, dit-il, et voici le front, voici le nez et voici la bouche, voici le menton et voici la barbe, tout le visage enfin !

Muet d'étonnement, pétrifié de surprise, je demeurais ébahi, cloué sur place, devant la stupéfiante vérité de cette découverte.

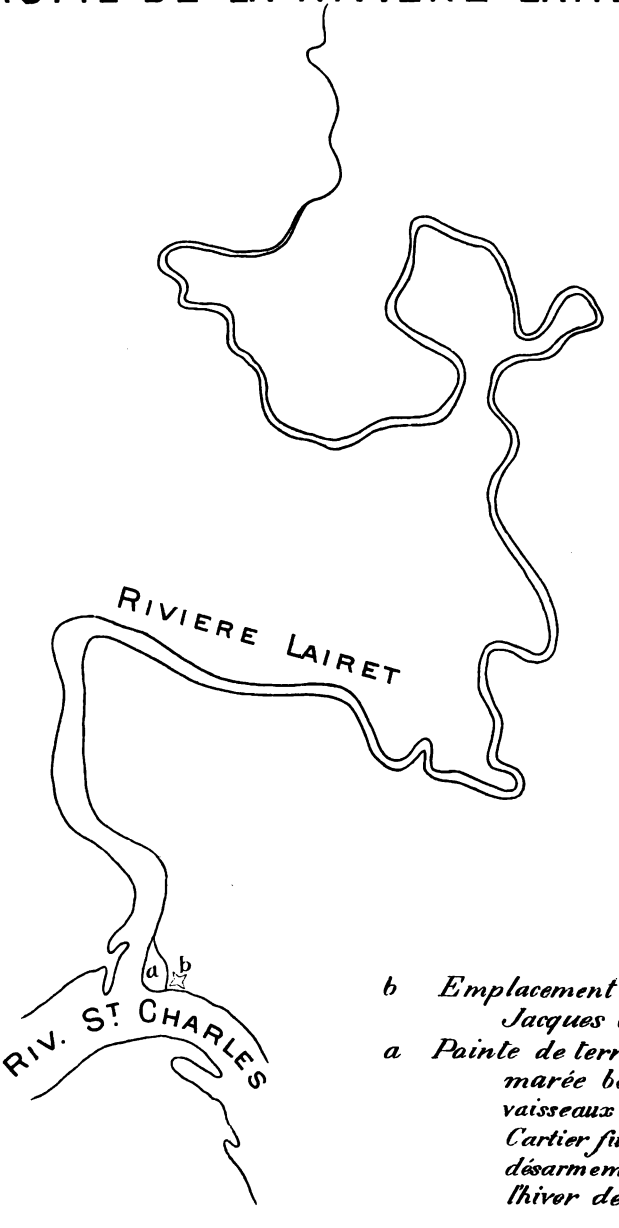
—Elle frapperait davantage, remarqua Laverdière, si l'on dessinait un œil au-dessous de la tempe droite, avec une moustache sur la bouche et quelques coups de crayon pour la barbe. Cet ensemble de sinuosités prête étonnamment bien à ce travail. Tenez, comme ceci.

Et Laverdière se mit à brosser fièvreusement là un œil, là une moustache, et là un buisson pour la barbe.

C'était bien la même petite carte géographique à travers laquelle courait le profil de la rivière Lairet, comme une veine bleue sous la finesse d'une peau transparente.

Et cependant, malgré le plus énergique effort de ma mémoire, ce profil géographique de la rivière m'échappait absolument. Il venait de s'effacer, de se fondre, de se perdre tout entier dans un profil humain où la sincérité des contours, la rectitude, la vérité des lignes, l'expression saisissante de la vie, particulière aux images photographiques, concouraient étonnamment à donner la netteté lumineuse et le relief hardi des camées.

PROFIL DE LA RIVIERE LAIRET



b Emplacement du Fo
Jacques Cartier.

a Pointe de terre, visib
marée basse, où
vaisseaux de Jacq
Cartier furent mi
désarmement po
l'hiver de 1535.

Profil de Jacques Cartier

— Eh bien ! eh bien ! disait Laverdière, avec un doux accent de voix moqueuse, *mon Cartier* vous paraît-il suffisamment réussi ? C'est un portrait d'après *Nature !* Un bon vieil auteur que je vous garantis classique !

Et mon spirituel causeur soulignait d'un sourire cette boutade narquoise comme la gaieté et fine comme l'esprit de notre belle langue française.

Il eût été souverainement malhonnête de contredire l'archéologue. Jamais, en effet, caprice plus rare, plus gracieux, plus intelligent de la Nature ne m'avait encore été signalé. Cela me plaisait d'ailleurs d'imaginer et de croire que la Nature, plus aveugle, mais aussi plus artiste qu'Homère, avait eu, comme les prophètes et les plus magnifiques génies, l'intuition éclatante, le miraculeux pressentiment de la vérité historique ; et qu'ainsi, à mille ans d'avenir, à cette lointaine et séculaire distance de la conquête du Canada par l'Europe, la Nature avait frappé cette terre à l'effigie de son découvreur. Le merveilleux camée ! La colossale estompe ! Pièce unique d'antiquité, inestimable monnaie, chiffrée d'un millésime centenaire comme les âges géologiques de notre planète. La numismatique retrouvera-t-elle jamais plus belle médaille commémorative ? [1]

1. Le profil géographique de la rivière Lairet a été relevé sur la carte officielle du comté de Québec, publiée sous la direction du département des Terres de la Couronne. C'est la page ou plutôt la planche No. 37, *Paroisse St-Roch Nord*, de l'atlas intitulé : " Atlas of the City and County of Quebec, from actual surveys, based upon the Cadastral Plans deposited in the office of the Department of Crown Lands by and under the supervision of H. W. Hopkins, civil engineer."

Provincial Surveying and Pub. Co.—Walter S. MacCormac, manager, 1879.

Cette référence au document original permettra aux incrédules de constater à la fois et la vérité de ce profil géographique et la fidélité de sa copie.

Cependant, nous marchions tout le temps qu'il causait ainsi. Tout à coup j'aperçus, à ma gauche, un grand espace libre, large d'au moins vingt toises. On eût dit une route, un chemin de colonisation ouvert par un groupe de hardis pionniers dans l'épaisseur de l'immense forêt. C'était un cours d'eau qui venait se jeter dans la rivière Saint-Charles.

Ce qui me frappa le plus particulièrement dans la physionomie de ce ruisseau fut l'élévation de sa rive gauche s'avançant sur la grève, et jusque dans la rivière, comme un gigantesque soc de charrue. Ses flancs rectangulaires étaient nus et verticaux comme des pans de muraille. Evidemment, la main de l'homme avait essarté le sol à cet endroit, abattu les sous-bois, brûlé les buissons d'épine et rasé les broussailles du rivage.[1] Au sommet de l'éminence, sur le plateau même de la berge, une large trouée avait été pratiquée dans les arbres de haute futaie. Le rayon d'abattis était à ce point régulier, qu'il dessinait à travers la forêt un demi-cercle parfait. Le compas européen avait dû prendre là des mesures. La coupe symétrique de ce déboisement attestait indéniablement la main d'œuvre, car les ouragans et les cyclones, malgré leurs vieilles et terribles habitudes de travail, n'ont pas encore acquis une telle précision géométrique. Bourgade indienne ou colonie de blancs, peu importait ce qu'elle fût, il y avait certainement à cet endroit une habitation d'hommes, car là-haut, sur le fond clair obscur du

1. On apercevait encore, en 1843, sur la rive *gauche* de la petite rivière *Lairet*, à l'endroit où elle tombe dans la rivière St-Charles, des traces visibles de larges fossés ou espèces de retranchements.

Consulter à ce sujet l'édition canadienne des *Voyages de Jacques Cartier*, 1843, page 109.

ciel étoilé se dessinait une palissade aiguë, faite de pieux taillés en dents de scie, un rempart véritable que les blancheurs de ces poutres équarries signalaient au loin, et qui couronnait l'enceinte de cette esplanade naturelle.

Avec quelques pièces d'artillerie, cette petite place forte eût facilement commandé les deux rivières, leurs alentours, et résisté victorieusement peut-être à toute la puissance du pays. J'eus la pensée que je me trouvais alors en présence du Fort Jacques-Cartier, et j'allais m'en ouvrir à Laverdière quand celui-ci m'imposa silence d'un geste. Nous avions doublé la pointe de terre qui dérobait à nos regards l'entrée de la rivière Lairet. [1] Le maître-ès-arts s'arrêta brusquement devant elle, lui tendit les bras avec un élan d'amour passionné, puis d'une voix claire, vibrante de joie comme l'éclat d'une fanfare militaire, il s'écria : — "*Les trois vaisseaux de Jacques Cartier !*"

1. Plus proche du dict Québecq y a une petite rivière *(la rivière St-Charles actuelle)* qui vient dedans les terres d'un lac distant de notre habitation *(celle de Québec)* de six à sept lieues. Je tiens que dans cette rivière qui est au Nord et un quart de Norouest de nostre habitation, ce fut le lieu où Jaques Quartier yverna, d'autant qu'il y a encore à une lieue dans la rivière des vestiges comme d'une cheminée dont on a trouvé le fondement et apparence d'y avoir eu des fossés autour de leur logement, qui estoit petit. Nous trouvâmes aussi de grandes pièces de bois escarrées (équarries) vermoulues et quelques trois ou quatre balles de canon. Toutes ces choses monstrent évidemment que ça été une habitation, laquelle a esté fondée par les Chrestiens et que ce qui me fait dire et croire que c'est Jaques Quartier c'est qu'il ne se trouve point qu'aucun aye yverné ny basty en ces lieux que le dit Jaques Quartier au temps de ses descouvertures et falloit à mon jugement que ce lieu s'appelast Sainte-Croix comme il l'avait nommé, etc., etc.

Œuvres de Samuel de Champlain, pages 156 et 157, chapitre IV, année 1608.

AUTRES RÉFÉRENCES :—Ferland, *Histoire du Canada*, tome Ier, page 26.—*Œuvres de Champlain*, année 1632, livre Ier, ch. II.—Le Père Martin, *Le Père Isaac Jogues*, ch. II, page 24.

Alors je regardai tout autour de moi avec stupeur. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre aux limites du cercle d'horizon, il n'y avait rien, absolument rien; sur le ciel étoilé pas une silhouette de mâture, au rivage blanc pas même un débris de carène enlizée dans la neige, avec ses varangues fixées à la quille, comme la gigantesque épine dorsale d'un monstre marin.

Je remarquai seulement sur la glace, à la gauche de la rivière, deux constructions de charpentier parallèles au rivage, attenantes l'une à l'autre comme deux vaisseaux voyageant de conserve. C'était, apparemment, deux hangars, à toits aigus, sans lucarnes. Sur la toiture de l'un d'eux, au centre, il y avait une cheminée. On apercevait aussi, à l'extrémité nord de cette même couverture, un clocheton de chantier, et dans ce clocheton une petite cloche, la même peut-être que nous avions entendue sonner.

Ces hangars étaient bâtis sur la grève étroitement adossés à cette muraille naturelle, à cet escarpement si remarquable de la berge, dont Jacques Cartier avait utilisé toute la valeur stratégique en la fortifiant d'un triple rang de palissades et l'isolant de la plaine par des fossés larges et profonds. [1] Immédiatement placés sous le canon du fort, ils n'avaient pas à redouter les

1. " Voyant la malice d'eux *(des sauvages)* doutant qu'ils ne songeassent aucune trahison, et venir avecque un amas de gens sur nous, le capitaine *(Jacques Cartier)* fist renforcer le Fort tout à l'entour de *gros fossés, larges et parfonds,* avecque porte à pont-lévis et renfort de rangs ou pans de bois au contraire des premiers. Et fut ordonné pour le guet de la nuit, pour le temps à venir, cinquante hommes à quatre quarts, et à chacun changement des dits quarts les trompettes sonnantes; ce qui fut fait selon la dite Ordonnance." *Voyages de Jacques Cartier,* édition canadienne, ch. XII, page 52.

assauts ou les surprises que les Sauvages pouvaient tenter contre les Français par les rivières. Car l'hiver, sur la glace du St-Charles ou du Lairet, le chemin était grand ouvert à l'ennemi.

Ces bâtiments, construits en planches grossièrement rabotées, avaient une physionomie rude et misérable et suintaient trop le travail crucifiant, ingrat, acharné, pour ne pas abriter sous leur toit un secret de grande et profonde épreuve. Il en est de certaines masures perdues dans la solitude comme de telles et telles figures humaines qu'il vous advient de rencontrer égarées dans la foule : elles ont, quand vous les regardez bien en face, une expression si déchirante de douleur inconsolable ou de misère horrible, qu'il en vient à la bouche un goût de larmes avec un irrésistible besoin de pleurer.

J'en étais là de mes réflexions quand Laverdière m'éveilla de nouveau en criant avec enthousiasme : — *Les trois vaisseaux de Jacques Cartier ! ! ! Ici, les caravelles, là-bas, le galion !*

Et comme j'hésitais à les reconnaître, Laverdière repartit : — Je parie qu'il vous faut aux yeux le corps d'un vaisseau, une mâture complète avec appareil de cordages ? Vous ne savez donc pas l'histoire de votre pays ?

— Très possible, monsieur le maître-ès-arts.

— Je ne crois pas absolument ce que je dis là, se hâta d'ajouter l'archéologue, comme pour donner un correctif à la vivacité du mot lâché. Seulement votre mémoire est ingrate..... ou mal cultivée. Rappelez-vous que l'hiver de l'année 1535 fut, au Canada, l'un des plus rigoureux du pays, et ce, de mémoire d'homme. Le froid y fut terrible et la neige si abondante qu'elle

dépassait de quatre pieds les gaillards des vaisseaux de Cartier. La glace de la rivière Sainte-Croix mesura deux brasses d'épaisseur, les boissons gelèrent dans les futailles, et le bordage des navires, sur toute sa hauteur, était lamé d'une glace épaisse de quatre doigts. [1]

— Rappelez-vous encore que Jacques Cartier, une fois l'hivernage résolu, fit enlever les agrès des trois navires pour mieux les protéger contre les intempéries de cette formidable saison de l'année.

Cela fait qu'il est maintenant bien difficile d'apercevoir deux navires ensevelis dans la neige à quatre pieds au-dessous de son niveau ; — d'autant plus impossible à l'heure présente, que les charpentiers des équipages ont désarmé leurs vaisseaux, abattu jusqu'aux chouquets les huniers des mâts, abrité enfin sous ces hangars les gaillards, les ponts, les embelles, les dunettes, et les châteaux de poupe, toutes les surfaces de leurs navires, pour les protéger, les conserver davantage intacts de la pluie, de la neige, de la glace, des influences désastreuses du froid sur la ferrure aussi friable à la gelée qu'une lame de verre au premier choc.

Laverdière m'amena au hangar de droite. — " Voici

1. " Depuis la my novembre jusques au quinzième d'avril avons " été continuellement enfermés dans les glaces, lesquelles avaient " plus de deux brasses d'épaisseur. Et dessus la terre la haulteur de " quatre pieds de neige et plus, tellement qu'elle estait plus haulte " que les bortz de nos navires : lesquelles ont duré jusques au dict " temps, en sorte que nos breuvages étaient tous gellez dedans les " futailles. Et par dedans nos dicts navires tant de bas que de hault " estait la glace contre les bortz à quatre doigtz d'épaisseur. Et " estait tout le dit fleuve, par autant que l'eaue douce en contenait " jusques au dessus du dict Hochelaga gellé."

Voyages de Jacques Cartier, 1535 36, feuillets 36 et 37, édition 1545.

la nef-générale, [1] me dit-il en entrant, la *Grande Hermine.*

Oh ! qu'il était petit le navire des découvreurs de mon pays ! Mais, en revanche, comme il était grand leur courage ! Je ne sache pas avoir mieux compris, ailleurs que devant lui, la valeur absolue du mot hardiesse et tout ce que l'héroïque témérité française peut contenir d'audaces, de bravoures et de gloires.

Cent-vingt — soixante — quarante [2] tonneaux additionnés ensemble ne donneraient pas la jauge d'un brick de seconde classe. Aujourd'hui, l'on part pour l'Europe cigare et sourire aux lèvres, gants et badine à la main. Ce n'est pas que le courage ait décuplé dans les âmes, mais, voyez-vous, le paquebot océanique jauge maintenant six mille tonneaux. [3] N'em-

1. Probablement ainsi nommée parce qu'elle portait à son bord le *Capitaine-Général.* " Et depuis nous être entreperdus (depuis le 25 " Juin 1535) avons été avec la *Nef generalle* par la mer de tous vents " contraires jusqu'au septième jour de Juillet que nous arrivasmes à " la dite *Terre-Neuve* et prismes terre à *Isle ès-Oiseaulx* (*Funk Island*, à l'est de Terre-Neuve)." *Second Voyage de Jacques Cartier*, édition canadienne, ch. 1er, page 27.

2.

La Grande Hermine	jaugeait	120	tonneaux
La Petite Hermine	"	60	do
L'Emérillon	"	40	do
En tout....		220	do

Dans une lettre de Monseigneur de Laval, adressée de Paris à Messieurs De Bernières, De Maizerets et Glandelet, on lit le *post scriptum* suivant :

" L'on nous écrit de LaRochelle que deux petits vaisseaux, l'un de " **35** TONNEAUX et l'autre de 60 ou 70 tonneaux partent dans ce mois " ici. Ce sera par l'un des deux que vous recevrez celle-ci (*la lettre*). Elle est datée du 18 mars 1687.— *Archives inédites du Séminaire de Québec.*

3. Le steamer *Parisian*, de la ligne Allan, jauge 5,400 tonneaux. Actuellement la même compagnie transatlantique fait construire en

pêche qu'il se trouve sur les quais, au matin de la partance, de naïfs flâneurs qui s'ébahissent d'admiration pour cette morgue de commis voyageurs à qui le cœur va descendre au creux du ventre avec le premier bercement de tangage.

Dites-moi, lecteur, la mer s'est-elle fait plus mauvaise et plus déserte qu'au temps de Cartier ? Ou l'Atlantique lui était-il demeuré moins inconnu ? De nos jours, les navires sont devenus si grands, si forts, si colossaux, si puissants de vapeur, de blindage et de voile, qu'ils semblent amoindrir d'autant les équipages qui les montent, et de taille, et de hardiesse et de courage. Il faut un effort de la raison pour se rappeler que la poitrine et le cœur du marin demeurent aussi larges sur le tillac d'un cuirassé moderne, qu'autrefois ceux des Canadiens français sur les chaloupes pontées d'Iberville ! Mais la fortune de César n'a-t-elle pas été de beaucoup agrandie par la petitesse de la barque, et la galiote à quarante tonneaux, le *vieil et caduc Esmerillon* [1] n'a-t-elle pas un peu rendu le même

Angleterre, un paquebot *Le Numide* (*Numidian*) qui jaugera 6.100 tonneaux.

Le cuirassé *Bellerophon*, en rade de Québec, pendant l'été de 1887, jaugeait 7,550 tonneaux.

A la date du 20 décembre 1889, on lisait dans le *Courrier du Soir* de Paris :

" De plus en plus fort :

" Dans les chantiers de la Clyde on vient de poser la quille au plus grand voilier du monde, un cinq-mâts qui s'appellera la " France ".

" Ce navire monstre jaugera 9,680 tonneaux et portera 6,150 tonneaux en lourd. Il aura une longueur de 114 mètres 60 centimètres, sur 15 mètres 60 centimètres de largeur. Il sera divisé en huit compartiments et aura dans son milieu une cale étanche de 1,200 tonnes "

1. " Et oultre lui face, souffre et permette prendre le petit gallion " appelé "*L'Esmerillon* " que de présent il (Jacques Cartier) a de

service à la réputation d'audace de notre immortel découvreur ?

Sans les lumières rondes des hublots, à couleur verte et glauque comme un œil de monstre marin, j'aurais cru que la nef-générale était abandonnée, tant il régnait à son bord un silence absolu. C'était un silence mystérieux, terrifiant, envahisseur comme l'eau dans une trouée d'abordage, un silence si complet qu'il finissait par s'entendre.

Moins pour obtenir une satisfaisante réponse de Laverdière que pour me rassurer au bruit de ma propre voix, je dis à l'historien :

— Où sont donc les Français ? Ne trouvez-vous pas imprudent qu'ils laissent ainsi des lampes allumées dans leur navire sans personne pour faire garde ? Si le feu prenait à la caravelle durant leur absence ?

" nous, lequel est déjà *vieil et caduc* pour servir à l'adoub de ceux " des navires qu'en autant auront besoign."

Documents sur Jacques Cartier, page 15, faisant suite au *Voyage de Jacques Cartier* en 1534.

A sa fameuse et unique expédition de 1598, le marquis de la Roche, vice-roi de " *Canada, Isle de Sable, Terres-Neuves et Adjacentes* " montait un vaisseau si petit "*que du pont*, dit la chronique du temps, *on pouvait se laver les mains dans la mer*." C'était un navire découvert, c'est-à-dire, ponté à l'avant et à l'arrière, mais ouvert au centre, comme une chaloupe. La préceinte supérieure, était si peu élevée au-dessus de la ligne de flottaison que les matelots n'avaient qu'à se pencher sur les bastingages pour puiser l'eau dans l'Atlantique. Traverser l'océan avec un vaisseau ouvert ! Cela donne la mesure de cette belle audace ou, si l'on aime mieux, de cette folle témérité avec laquelle les gabiers de la marine française risquaient, le plus souvent, et le succès et la gloire de leurs expéditions nationales les plus importantes. Et je ne sais laquelle admirer davantage ! de l'intrépidité du courage breton ou de la merveilleuse sollicitude d'une adorable Providence fermant l'abîme, par douze cents lieues de chemin, sous un esquif si misérable et si fragile que le premier paquet de mer l'eût fait sombrer en un clin d'œil.

Dans l'un de ses romans historiques (*Jacques Cartier*, page 64),

Laverdière sourit : — Vous croyez le vaisseau abandonné ? dit-il.

— Franchement, oui.

— Eh bien ! mon cher, il y a cinquante hommes à son bord.

— Cinquante hommes ?

Tout aussitôt, comme si la *Grande Hermine* eût voulu donner raison à Laverdière et confirmer sa parole, il s'éleva un grand bruit de piétinements. Cela ressemblait au tapage que fait à l'église un auditoire qui se lève après être demeuré longtemps assis ou à genoux.

Le tumulte s'apaisa tout à coup et je n'entendis plus qu'une voix claire et forte qui lisait avec lenteur des mots insaisissables.

— Venez vite, me dit Laverdière.

On arrivait de plein pied à bord de la caravelle, car sur le rivage, où les Français avaient hâlé la *Grande Hermine* pour l'atterrir solidement, la neige était

l'écrivain Emile Chevalier a confondu le vaisseau du marquis de la Roche avec celui du découvreur du Canada. Telle est, du moins, l'opinion d'un archéologue éminent, M. Joseph Charles Taché, que j'avais consulté à ce propos et qui me fit l'honneur de la réponse suivante :

M. Emile Chevalier a fait erreur. Il applique aux voyages de Cartier et à celui-ci ce qui a été dit du marquis de la Roche et de l'une de ses barques. J'ai fait mention de cette circonstance dans mes " Sablons " (Histoire de l'Ile de Sable) page 56, de l'édition Cadieux et Derôme. Je ne me remets plus où j'ai lu cela ; mais c'est dans un ou plusieurs des écrits du 17ième siècle, qui font mention de l'expédition du marquis de la Roche. Bien sûr que vous ne trouverez dans aucun mémoire du temps qu'on ait dit cela de Jacques Cartier et de ses vaisseaux. M. Emile Chevalier a fait du *défricheur* à ce propos, comme sur bien d'autres, si, de fait, il attribue ce dire aux voyages de Cartier, ce que je n'ai pas vérifié.

Si vous tenez encore à trouver l'origine de cette chronique vous aurez à consulter Lescarbot, Charlevoix, Champlain, Bergeron, Leclercq, Thévet, Jean de Laët, Guérin, et d'autres peut-être ; mais toujours à propos du marquis de la Roche et non pas de Cartier." etc., etc.

tombée avec une telle abondance que sa hauteur dépassait le niveau des bastingages.

— Ouvrez l'écoutille, commanda Laverdière. En un clin d'œil j'enlevai le panneau.

Tout aussitôt, une bouffée d'air, chaude et parfumée comme une atmosphère d'église, me frappa au visage. Lubin, Pivert, Rimmel eussent vainement demandé aux savants alambics de leurs laboratoires le secret de cet arôme exquis que Dame Nature (une artiste qui se moque bien de la chimie distillant ses roses et ses héliotropes) composait de hasard, à temps perdu, avec des senteurs de résine, de la fumée d'encens et une bonne odeur de cierges éteints ! Le bouquet en était à la fois si pénétrant, si suave, si subtil, que l'imagination se refusant à le croire naturel, le déliait encore, l'idéalisait jusqu'au divin en le voulant émané des paroles évangéliques qui nous arrivaient alors, nettement accentuées, par le carré de l'écoutille.

" *Et pastores erant in regione eâdem vigilantes et* " *custodientes vigilias noctis super gregem suum. Et* " *ecce Angelus Domini stetit juxta illos et claritas Dei* " *circumfulsit eos et timuerunt timore magno. Et* " *dixit illis Angelus : Nolite timere ; ecce enim evan-* " *gelizo vobis gaudium magnum quod erit omni* " *populo quia natus est vobis hodiè Salvator qui est* " *Christus Dominus in civitate David.*" [1]

1. " Or il y avait dans ce pays des bergers qui veillaient pendant " la nuit à la garde de leur troupeau. Et voilà qu'un Ange du Sei- " gneur se tint près d'eux et la Lumière de Dieu les environna de ses " rayons et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'Ange leur " dit : Ne craignez pas, je vous apporte la bonne nouvelle qui sera le " sujet d'une grande joie pour vous et pour tout le peuple : c'est qu'au- " jourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est " le Christ et le Seigneur. " etc., etc.

C'était l'Evangile de la première des messes de Noël.

— Celui qui lit, me dit Laverdière tout bas à l'oreille, celui qui lit est Dom Guillaume Le Breton, le premier des aumôniers de Jacques Cartier.

Nous descendîmes à pas de loup l'escalier de l'écoutille — un escalier roide comme une échelle — et nous entrâmes dans la chambre des batteries.

Le spectacle qui m'y attendait me frappa d'un éblouissement merveilleux. Tout d'abord je ne vis rien, aveuglé que j'étais par un rayonnement de lumière vibrant avec une extrême intensité d'éclat. Mais cette commotion soudaine du nerf optique n'eut que la durée d'un choc.

Tout aussitôt mon esprit et mes yeux s'arrêtèrent sur un tableau dont la beauté subjuguait à la fois, comme une fascination d'extase, sens et facultés.

— Regardez bien, regardez-bien, me répétait Laverdière avec insistance. J'en sais plusieurs qui me paieraient un trésor la faveur de ce spectacle. Ils sont rares, en effet, ceux-là qui ont eu comme vous, le privilège de voir les compagnons de Jacques Cartier.

Puis le Mentor ajoutait : — Lescarbot, Charlevoix, Ducreux, Garneau, Ferland ont eu cette grande vision historique, mais au prix de quels labeurs, à la fatigue de quelles veilles, à la constance de quelles études ils l'ont achetée ! Je vous la procure pour rien ; c'est beau, n'est-ce pas, de la part d'un pauvre comme moi !

Je regardais avec des yeux démesurément ouverts ces premiers Français, ces audacieux gars de St-Malo, ces *maistres compaignons mariniers, pilotes et charpentiers de navires* hardiment venus aux *terres*

neuves d'Amérique partager à la fois, l'héroïque aventure, l'audacieux courage, et la gloire immortelle du découvreur de mon pays. Il gonflait le cœur et mettait du sang plein les veines ce sentiment de joie intense, inexprimable, exubérant comme une sève, qui s'empara de moi et me posséda tout entier à la ravissante surprise de ce coup d'œil. Ces bonheurs trop complets sont dangereux, et je m'explique qu'ils tuent.

Mon enthousiasme et mon étonnement n'avaient qu'un mot pour se traduire : Jacques Cartier ! Jacques Cartier ! Et dans l'hébêtement premier de cette brusque stupeur, je me sentais partir irrésistiblement, à la manière d'un ressort qui se détend, à répéter machinalement : Jacques Cartier ! Jacques Cartier ! !

Et Lui, le héros, le grand capitaine, le découvreur de mon pays, comme je fus prompt à le reconnaître !

— N'est-ce pas qu'il se ressemble ? me dit le maître-ès-arts.

En vérité, il répondait tellement au portrait que j'avais vu de lui autrefois, aux salles de l'Institut Canadien de Québec, [1] que je crus un instant que le

1. Un éminent peintre Canadien français, M. Théophile Hamel, de Québec, a copié sur l'original conservé à Saint-Malo (France) le portrait de Jacques Cartier. Les quelques privilégiés d'entre mes compatriotes qui ont eu le bonheur de faire la comparaison entre cette copie et le précieux original sont unanimes à déclarer que le travail du peintre canadien est excellent et reproduit avec une saisissante vérité la figure du découvreur. La gravure s'est depuis emparée de l'œuvre de M. Hamel et l'a popularisée au moyen de vignettes sur billets de banque.

Les œuvres artistiques de M. Théophile Hamel sont très répandues dans le pays. Nous possédons de lui — au salon de Madame veuve Théophile Hamel — *La Vierge et l'Enfant, Saint-Laurent montrant les trésors de l'Eglise* (les pauvres) *au prêteur de sa ville natale, le Pèlerin*; — à l'église de Notre Dame du Bon Secours à Montréal —

personnage représenté dans cette peinture célèbre avait quitté sa toile, était sorti furtivement de son cadre, pour venir commander, après sept demi-siècles d'absence, le bord de sa nef-générale, tenir une dernière fois parole aux équipages réunis de sa flottille historique.

Je ne pouvais détacher mes regards fascinés de cette figure expressive et sympathique où l'intelligence de l'âme, l'énergie du caractère semblaient exclusivement partager tous les jeux et tous les mouvements de la physionomie. Une physionomie étonnamment mobile, lisible à première vue, reflet nécessaire, reflet exact d'un tempéramment essentiellement impressionnable et nerveux.

L'œil, grand ouvert, était d'une couleur et d'une limpidité admirables ; on eût cru voir chatoyer un

Le choléra à Montréal ; à notre chapelle historique de Québec, Notre-Dame des Victoires, une *Sainte Geneviève* ; enfin, à Ottawa, la galerie des présidents des Chambres du Canada, les *Orateurs* du Sénat et des Communes.

Ses copies d'œuvres classiques sont très nombreuses. Nous possédons de lui : — au salon de Madame veuve Téophile Hamel. — Une *Descente de croix* de Rubens, dont l'original se trouve à Anvers, une *Descente de croix* de Daniel de Volterre, dont l'original se trouve à la Trinité du Mont, à Rome ; le *Martyre de S. Pierre de Vérone* du Titien, copie très précieuse, l'original ayant été brûlé depuis dans un incendie, l'*Assomption de la Vierge*, de Murillo, *Les Filles de Jethro au puits*, *L'éducation de la Vierge*, *La Vierge à l'oiseau*, *Marie-Madeleine*, une *Corbeille de Fruits* ; — à la chapelle des congréganistes de N.-D. de Québec — *Le vieillard Siméon tenant l'Enfant Jesus dans ses bras* ; — à la Basilique — *La Sainte Famille* de Vanloo.

Il y avait encore un *Samson poursuivant les Philistins* que les connaisseurs estimaient être la meilleure composition de M. Théophile Hamel. C'était en outre une étude superbe d'anatomie. Le fameux Charles de Salaberry, l'Hercule canadien, avait consenti à poser à l'atelier du célèbre peintre pour le modèle de *Samson*. Il eût été difficile de mieux choisir au point de vue de la beauté des formes et de la vérité du personnage historique. Malheureusement ce tableau a péri dans un incendie.

Plusieurs des œuvres de M. Théophile Hamel ont été vendues aux Etats-Unis à des prix très flatteurs pour le talent de l'artiste.

diamant. Les pupilles, larges dilatées, palpitaient à la lumière. Bien que les rétines demeurassent intensivement fixes, les paupières, fatiguées sans doute par l'excès même de cette fixité, étaient prises de battements nerveux, de papillottements rapides, inconscients, involontaires.

Ces titillations ne reposaient pas plus l'œil qu'elles ne l'obscurcissaient. Seulement cette immobilité du regard dénotait bien la vieille habitude des marins accoutumés aux longues vigies, aux coups d'œil lointains et soutenus aux barres de l'horizon, en pleine scintillation de la mer au soleil, dans l'éblouissement d'une lumière rutilante qui fait cuire et pleurer les yeux comme la fumée âcre d'un bois de chauffage.

Comme des brises perdues, ridant au vol la surface d'une eau endormie, les pensées toujours actives, toujours inquiètes de cette intelligence d'élite moiraient d'ombres et de lumières le front du découvreur — un front admirable qui eût arrêté le regard blasé des sculpteurs célèbres et ravi les phrénologistes par l'harmonieuse beauté de ses lignes.

Nez long et droit, à narines dilatées, palpitantes elles aussi comme les paupières, humant l'âcre parfum, les senteurs violentes des fortes brises, flairant l'orage comme là-bas, au désert, les fauves d'Afrique aspirent à plein naseaux l'odeur chaude du sang.

Avec cela, l'attitude d'une personne qui écoute ; le cou tendu, l'œil sec, le corps penché en avant, de toute la hauteur de la taille, à la façon quotidienne des vieux matelots cherchant à deviner dans les premières clameurs du vent les colères aveugles de la mer.

A première vue, il semblait difficile de rattacher à leurs motifs véritables l'inquiétude de la pose et du regard. Pour cet intrépide audacieux, la découverte du Canada n'était-elle pas à la fois l'accomplissement absolu de sa mission glorieuse et l'idéalité atteinte, tangible, palpable d'un incomparable rêve historique, le plus enivrant comme le plus ambitieux des songes scientifiques, après celui de Christophe Colomb ?

Et cependant, la découverte du Canada, si grand événement qu'elle dût apparaître aux siècles à venir, n'était qu'un incident heureux de l'expédition bretonne-française. Pour Cartier et les autres aventuriers conquérants de son époque, la *route de la Chine* demeurait l'idée fixe, le cauchemar permanent, le problème éternel, insoluble et fatal comme les énigmes du Sphinx.

C'était à ce magique chemin des Indes Occidentales, à ce Ouest insaisissable, inaccessible, et sans cesse reculant comme les horizons de l'Atlantique devant la géographie triomphante, à ces îles fortunées de Cathay [1] et du Zipangu, le paradis de la girofle et de l'épice, que Jacques Cartier songeait ; se demandant avec angoisse si le Saint-Laurent arrivait, le plus vite et le premier, aux terres du Soleil Couchant, et si le royaume d'Hochelaga, comme celui du Saguenay,

1. Marco Polo, ou Paolo, est le premier européen qui soit entré en Chine, qu'il nomme Cathay. Le premier également il fait connaître les provinces maritimes de l'Inde. Il parle du Bengale, de Guzzurate et donne ce qu'il a entendu dire sur une île nommée Zipangu qui doit être le Japon.

PIERRE MARGRY, Découvertes Françaises : *Les deux Indes au XVe siècle*, page 81.

n'avait pas vu des *hommes blancs vêtus de draps de laine !* [1]

A regarder cette bouche impérieuse, et peut-être colère, à lèvres minces, étroitement fermées, tous les vieux termes de commandements navals militaires vous revenaient à la mémoire ; des mots secs, des mots brefs, durs et tranchants comme les frappés d'une hache d'abordage, des monosyllables si courts, des onomatopées si aiguës, que, jetés à pleine voix dans un fracas de tempête, ces ordres de manœuvres ressemblent plus à des cris d'oiseaux de mer ou à des craquements de mâture qu'à des intonations de voix humaine parlant un langage humain.

La fine moustache, que l'amiral portait avec un grand air chevaleresque, ajoutait encore à la spirituelle expression du visage. La barbe proprement dite, noire et luisante comme un bois d'ébène, soigneusement entretenue, couvrait, à demi longueur, le menton et le bas des joues. Elle était scrupuleusement taillée à la royale mode du temps ; la coupe en était si naturellement exacte que Samson Ripault [2] rasant son capitaine et maître devait encore moins regarder au miroir qu'au portrait auguste du grand François Ier.

1. Jacques Cartier avait raison de craindre et de soupçonner un devancier européen, " car il *(Donnacona)* nous a certifié avoir été à la terre du Saguenay en laquelle il y a infini or, rubis et autres richesses. Et y sont des *hommes blancs* comme en France et accoutrés de drap de layne." *Voyage de Jacques Cartier*, 1535-36, f. 40 *verso*.

Sur la foi de ce document authentique, Ferland ajoute : " Don-" nacona disait avoir visité le royaume du Saguenay où il avait vu de " l'or, des rubis, et des *hommes blancs comme les Français*, vêtus de drap de laine." —*Histoire du Canada*, tome Ier, p. 36.

2. " Samson Ripault, barbier." Consulter les *Documents inédits sur Jacques Cartier et le Canada*, faisant suite à la *Relation du Voyage de Jacques Cartier* en 1534, pages 10, 11 et 12, édition de 1538.

Le capitaine-général, et avec lui tous les gentilshommes de Saint-Malo, avaient, pour la circonstance, revêtu le costume de gala dans la splendeur duquel ils étaient apparus aux regards émerveillés des sauvages d'Hochelaga.[1]

A la droite de Jacques Cartier, capitaine-général et pilote du roi, se tenait Marc Jalobert, son beau-frère, de St-Malo, capitaine et pilote du *Courlieu*; à sa gauche Guillaume Le Breton Bastille, de St-Malo, capitaine et pilote de l'*Emérillon*.

Venaient après, au second rang, les trois *maistres de nef*, Thomas Fourmont, de la *Grande Hermine*, Guillaume Le Marié, de la ville de St-Malo, de la *Petite Hermine*, et Jacques Maingard, de l'*Emérillon*, l'un des quatre fils du parrain[2] de Jacques Cartier, Charles Guillot, le secrétaire du capitaine-général, se trouvait à la gauche de ce dernier maître de nef.

Venaient ensuite — et se tenant sur une seule et même ligne — les gentilshommes de St-Malo : Claude de Pontbriand, fils du seigneur de Montcevelles, échanson du Dauphin, Jean Gouyon, Jean Poullet, Charles de la Pommeraye, Jean Garnier, sieur de Chambeaux et Garnier de Chambeaux.

1. Dans cette solennelle et première rencontre de la race blanche et de la race cuivrée en Amérique du Nord, les Français apparurent grands et beaux comme des dieux aux regards éblouis des indiens. Ils les considéraient évidemment comme des êtres supérieurs, car l'on apporta devant Jacques Cartier les borgnes, les boiteux, les impotents, comme pour lui demander qu'il leur rendit la santé.

Consulter le *Voyage de Jacques Cartier*, 1535-36, feuillets 22, 23, 25 et 26, édition 1545.

2. Le parrain de Jacques Cartier se nommait Guillaume Maingard. Jacques Cartier naquit le 31 décembre 1494. Il était donc âgé de 40 ans quand il découvrit le Canada.

Enfin les parents de Jacques Cartier : Etienne Nouel ou Noël, Anthoine Des Granches, Michel, Pierre et Raoullet Maingard. Ils fermaient la liste des officiers, gentilshommes et personnages de l'expédition.

Ce groupe, y compris l'apothicaire François Guitault, et Pierre Marquier le trompette, qui tous deux servaient la messe, constituait au grand complet le personnel valide des officiers aux carrés des trois vaisseaux.

Derrière lui se tenaient debout les *maistres compaignons mariniers* et les *charpentiers de navire*, lesquels constituaient les équipages proprement dits.

—Les matelots que vous voyez là, me dit Laverdière, représentent seulement le personnel valide des trois équipages.

En effet, je me rappelai que les archives nationales consultées à St-Malo estimaient à cent dix hommes la seconde expédition de Jacques Cartier.

Les mariniers étaient rangés, cinq de front sur dix de profondeur, au centre précis du vaisseau ; ce qui donnait le chiffre exact de cinquante hommes présents, le carré des officiers et le personnel des gentilshommes malouins inclus. Les marins formaient donc au milieu de la chambre des batteries un long rectangle, de sorte qu'il y avait sur les deux côtés, de tribord et de babord, un petit espace laissé libre, un étroit passage courant au ras du vaigrage de la caravelle sur toute la longueur du navire.

—Suivez-moi, me dit Laverdière, je vais vous les nommer à la file.

Ce qu'il fit. Et nous nous engageâmes, lui me précédant, dans la courcive de gauche, au ras du vaigrage de babord.

Ce rôle d'équipage, le voici :

Pierre Emery *dit* Talbot, Michel Hervé, Lucas Fammys, François Guillot, Robin Le Tort. — Julien Golet, Jehan Hamel, Jehan Fleury, Guillaume Guilbert, Laurent Gaillot. — Jehan Anthoine, Geoffroy Ollivier, Eustache Grossin, Guillaume Allierte, Guillaume Legentilhomme. — François Duault, Hervé Henry, Antoine Alierte, Jehan Colas, Philippe Thomas, — Jacques Duboy, Jehan Legentilhomme, Jehan Aismery, Colas Barbe, Goulset Riou. — Legendre Etienne Leblanc, Jehan Pierres, Pierre Jonchée, De Goyelle, Charles Gaillot. — Tous étaient compagnons mariniers. Puis, quatre des charpentiers de navire : Guillaume Séquart, Guillaume Esnault, Jehan Dabin, Jehan Duvert. — Enfin le barbier, Samson Ripault.

Parole d'honneur, sans les avoir vus jamais, je croyais les connaître, tant ils portaient des noms contemporains, familiers à mon oreille. Et tout d'abord celui de *Jacques Cartier*, puis ces autres de Guillaume *Le Marié*, le maître de la *Petite Hermine*, de Guillaume *Le Breton Bastille*, le capitaine et pilote de l'*Emérillon*, de Charles *Guillot*, le secrétaire du capitaine-général, des gentilshommes Claude de *Pontbriand*, fils du seigneur de Montcevelles, Jean *Poullet*, Garnier et Jean *de Chambeaux*, de Thomas *Fourmont*, le maître de la *Grande Hermine*, de Marc *Jalobert* (Jalbert) capitaine et pilote du *Courlieu*, de Dom Guillaume *Le Breton*, le premier des aumôniers de

Cartier; enfin les noms populaires Jehan *Hamel*, Jacques *Duboy* (Dubois), Goulset *Riou* (Rioux), *Legendre* Etienne *Leblanc*, Geoffroy *Ollivier*, Guillaume *Esnault* (Hénault), François *Duault*, Julien *Golet* (Goulet), Françoys *Guillot*, Jehan *Fleury*, Etienne *Nouel* (les Noël actuels), Michel *Hervé*, Pierre Esmery dit *Talbot*, Guillaume *Guilbert*, (Gilbert), François Guitault, Philippe *Thomas*, Jehan *Pierres*, etc., etc.

Ils se ressemblaient tous avec leurs barbes incultes, hérissées, poussées longues pour mieux protéger la gorge et les poumons contre le froid excessif de ce terrible et rigoureux hiver. Ce qui réduisait aux seules expressions du regard tous les jeux de physionomie. Champ lamentablement restreint pour un observateur.

Oui, en effet, je les confondais tous avec leurs yeux bleus, renfoncés dans les orbites, à regards vifs, étincelants d'intelligence et de fièvre ; même pâleur cadavérique au front, accentuée davantage par une abondante chevelure rousse, épaisse comme une fourrure, serrée comme une herbe de cimetière, poussée droit sur le crâne, comme un bois de sapin sur le plateau d'un rocher.

La vareuse, à col large et flottant, ouverte avec ampleur, laissait voir une poitrine bombée, velue, osseuse, mais blanche comme une chair de phtisique, une poitrine d'où le hâle était disparu et qui semblait avoir pris, à l'excès même du froid, cette pâleur glaciale de la neige.

Chacun de ces hommes portait un cierge allumé, comme autrefois, aux fêtes de la Chandeleur, le clergé

et le peuple dans les églises. Cela répandait par toute la chambre des batteries un flamboiement de chapelle ardente. Et cette vibration, ce rayonnement de lumière parfumée, bénie, produisaient un effet étonnant, immense, la meilleure impression religieuse et artistique de cet imposant spectacle.

— N'est-ce pas que c'est beau ? me dit Laverdière. Combien la liturgie du catholicisme avait raison ! Vraiment ! c'est dommage que cette vieille tradition monastique soit tombée en désuétude ! Que voulez vous, tout meurt, tout passe. Et le rituel de Bretagne datait du neuvième siècle ! Il n'empêche que les canonistes n'ont pas retrouvé depuis une cérémonie symbolique plus éclatante de cette *Grande Lumière surgie pour éclairer tout homme venant en ce monde !* Evénement bizarre ! la nécessité, capricieuse comme une artiste, a voulu, cette nuit, que Jacques Cartier rétablît à son insu cette antique observance du cérémonial breton.

— Quelle nécessité ? demandai-je au maître-ès-arts ; je ne vous comprends pas.

— La nécessité de chauffer le navire, nécessité impérieuse, urgente à l'extrême au Canada, le vingt-cinq décembre ! La flamme de ces cinquante cierges suffit à ce besoin et supplée avec avantage au système aussi défectueux qu'insupportable des réchauds et des chaudières à feu. [1]

1. « Ces réchauds et chaudières à feu étaient en grand usage dans « les églises de la Nouvelle-France. A preuve :—« Il y avait quatre « chandelles dans l'église dans des petits chandeliers de fer en façon « de gonçole et cela suffit. Il y avait en outre deux *grandes chaudières* « fournies du magasin, pleines de feu pour eschauffer la chapelle (celle « des Jésuites), elles furent allumées auparavant sur le pont. On avait

Causant de la sorte, Laverdière et moi étions demeurés à l'arrière de la caravelle, tout au pied de l'escalier montant aux chambres du château de poupe, réservées au logement particulier du capitaine, pilote du roi. Poste excellent, en vérité, pour embrasser d'un coup d'œil, comme des spectateurs au bas d'une église, l'entière physionomie de l'édifice. Avec cela que nous avions profité des moindres accidents de terrain, c'est-à-dire que nous avions escaladé, pour mieux voir, un gigantesque amas de filins. Il y en avait de toutes sortes, chaînes d'ancres, balancines, drisses, cargues, haubans, amures, pour les gros câbles ; bitords, écoutes, grelins, pour les toutes petites amarres, sans oublier le fil de caret, entassés, accumulés, enchevêtrés dans un fouillis inextricable. Et ce fut de la hauteur de cette estrade improvisée que j'aperçus enfin les décorations de la chambre des batteries ; toute mon attention avait été jusque là captivée par l'historique équipage de la *Grande Hermine.*

L'ornementation, bien que modeste, était très élégante. Le peu de travail qu'elle avait dû coûter, prouvait que le maître de céans connaissait la précieuse valeur du temps et le savait appliquer à des travaux plus sérieux qu'œuvres de décor. J'oubliais d'ailleurs, qu'à cette heure même une terrible surcharge venait d'échoir aux matelots valides de ce vaillant équipage ;

« donné ordre de les ôter après la messe (de minuit). Mais cela ayant « été négligé, le feu prit la nuit au plancher qui était au dessoubs de « l'une des chaudières dans laquelle il n'y avait pas au fond assez de « cendre, etc." *Journal des Jésuites,* année 1615, page 21.

« Le temps fut si doux (25 décembre 1646) qu'on n'eut pas besoin « de réchau sur l'autel pendant toutes les messes (de Noël)." *Journal des Jésuites,* année 1646, page 74.

que déjà vingt-cinq camarades, atteints du scorbut, nécessitaient de leurs frères d'entre-pont des soins actifs et continus ; que le personnel des hommes sains, divisé en deux sections égales, se relevait à tour de rôle pour les gardes du jour et les veilles de la nuit. Ce surcroît d'ouvrages et de peines, ajouté aux besognes quotidiennes de la vie, en devait rendre le fardeau écrasant, intolérable.

Des festons de verdure, croisés de branchettes de sapin et de mousses courantes, étaient cloués aux baux de la caravelle avec des poignards piqués dans le bois des poutres. Ainsi relevés, à intervalles égaux, ces festons décrivaient au plafond de la batterie de gracieux arcs de cercle, flexibles et parfumés comme des lianes.

Les embrasures des sabords encadrés de verdures plates (un feuillage de cèdre), renfermaient chacune une lettre gothique, écrite avec des grains de porcelaine du pays, enfilés les uns dans les autres comme les coquillages d'une rassade. Au vaigrage de tribord on lisait le mot FRANCE, dont chaque lettre était espacée d'un faisceau d'armes blanches attaché sur le vaigrage dans chaque entre-deux de sabords. Sur le vaigrage de babord était écrit BRETAGNE. Cette porcelaine, bizarrement travaillée, appartenait évidemment aux indigènes du Canada. Ceux-ci, je m'en souvins, avaient l'habitude de fabriquer avec ce coquillage (l'*esurgny* des naturels d'Hochelaga), des chaînettes, des bracelets, des colliers, des pendants d'oreille. Et les sauvages les avaient probablement troqués avec les Français, contre de menus articles de quincaillerie, de verroterie, d'or-

fèvrerie, couteaux, hachettes, plumets, miroirs, bagues, et autres hochets de ce genre. [1]

En face de moi, tout auprès, sous le tillac du gaillard d'arrière, était dressé l'autel. Il se trouvait placé au pied du mât d'artimon. Imaginez une table, à nappe de lin, s'appuyant à ses quatre angles sur des faisceaux d'avirons étroitement liés ensemble.

La similitude du décor me rappelait cet autre tabernacle historique, appuyé, aussi lui, sur des avirons, où, le matin du 30 septembre 1670, Dollier de Casson célébra la messe en présence des corps expéditionnaires de La Salle et des Sulpiciens au lac Erié. [2]

A l'arrière de cet autel portatif une panoplie gigantesque, composée de toutes les armes des équipages, se déployait en éventail. Dagues à rouelle [3] pleines d'éclairs bleus, poignards à manches de cuivre étincelants comme ors, haches d'abordage aux reflets blancs, tranchantes et aiguisées comme des rasoirs,

1. La plus précieuse chose qu'ils (les sauvages) ont au monde est *esurgni* — *Relation du Second Voyage de Jacques Cartier*, page 44, édition canadienne, 1843.

Les grains de porcelaine leur servaient, (aux sauvages) de monnaie, de parures et de gages dans les traités de paix. Ces grains étaient faits de la nacre de certains coquillages marins. Cartier appelle ces coquillages *esurgny*, les sauvages de la Nouvelle-Angleterre les nommaient *wampum*.

Ferland, *Histoire du Canada*, tome Ier, page 30.

2. On the last day of September (1670) the priests made an altar, supported by the paddles of the canoes laid on forked sticks. Dollier said mass; La Salle and his followers received the sacrament, as did also those of his late colleagues; and thus they parted, the Sulpitians and their party descending the Grand River towards Lake Erié, &c.

Parkman, *La Salle and the Discovery of the Great West*, ch. II, page 18.

3. *Dague à rouelle :* " Long poignard espagnol garni d'une forte garde en forme de roue." Bouillet, *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts*, au mot *dague*.

et bouclées sur le demi-cercle dans des étuis en cuir fauve, mousquets aux canons évasés, tromblons aux gueules épaisses de fer, aciers polis des longues arquebuses, crosses en fonte de pistolets gros comme les carabines modernes de nos régiments de cavalerie, il y en avait de toutes sortes, et Laverdière, ne me faisant grâce d'une seule pièce, me les nommait une à une, avec la sollicitude gourmande d'un viveur, détaillant à loisir le menu de sa carte. Tous ces engins étranges des dernières guerres de l'âge féodal projetaient en rayons de gloires et de soleils couchants la lumière chatoyante, onduleuse et mouvementée des cierges. Et c'était pour les yeux une véritable joie que de suivre sur cette panoplie caractéristique d'armes rutilantes les feux croisés de ces *bâtons de guerre* dont la vue seule frappait d'épouvante les sauvages Algonquins. [1]

Au-dessus de l'autel se dressait un baldaquin ingénieusement fabriqué, et de toutes pièces, avec les agrès de la flottille. La hauteur du pont était si petite cependant, que l'artiste-décorateur avait été contraint de remplacer le dôme du baldaquin par le *ciel* du dais, figuré, au-dessus de l'autel, par une petite voile rectangulaire, tendue raide comme une banne. Au centre précis de cette banne il y avait, comme une fleur d'architecture dans une voûte d'église, le mot *Saint-Malo* écrit en cordages, avec une torsade d'amures

1. " Et après se être entre saluez, se avança le dit Taiguragny de parler et dit à nostre cappitaine que le dit seigneur Donnacona estoit marry (*mécontent*) dont le dict cappitaine et ses gens portoient tant de *bâtons de guerre* (*arquebuses*) parce que de leur part n'en portoient nuls (*aucuns*). A quoi leur respondit le dict cappitaine que pour leur marrisson (*en dépit de leur mécontentement*) ne laisseraient à les porter et que c'estoit la coustume de France et qu'il le sçavait bien."
Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 15 verso, édition 1545.

alentour. Trois grandes voiles, rattachées à cette banne sous une bouffante garniture de bonnettes, fermaient, comme des draperies, le fond et les deux côtés de ce baldaquin improvisé. Celles de droite et de gauche au lieu d'être relevées, en rideaux de fenêtres, par une patère, retombaient lâches et flasques sur le parquet de la chambre, en voilures de navire sèchant à la brise et pendues, comme le linge des buanderies, à toutes les vergues de la mâture.

— Ils ont eu là une excellente idée, remarqua Laverdière, de remplacer les lambrequins par des bonnettes. Elles donnent un bel effet, très naturel. Elles bouffent ! elles bouffent ! ! comme si, dans la précipitation de la manœuvre et les joies délirantes de la découverte, les matelots eussent mal cargué les voiles, emprisonné, par mégarde, dans leurs plis, un peu du vent soufflé là-bas, en plein Atlantique, par la dernière brise de mer.

Laverdière ajouta : — Les bonnettes appartiennent à la *Grande Hermine* ainsi que la grande voile qui fait draperie à la gauche du baldaquin. Celle de droite est la misaine de l'*Emérillon*. La toile du fond, celle qui tombe à l'arrière de la panoplie et sur laquelle les armes se détachent en éventail, appartient au *Courlieu*.

Je le regardais avec étonnement. — Eh ! comment savez-vous cela, lui dis-je ?

— Rien de plus simple, s'écria le maître-ès-arts, les trois voilures sont marquées, tout comme un linge de bonne maison, aux armes, aux chiffres, aux lettres de la famille ou de la flotte. Seulement ici, c'est un symbole, une légende qui tiennent lieu de signature.

Et comme je ne comprenais pas encore : — Venez voir, dit-il, approchez.

Je marchai avec lui au pied de l'autel.—Voyez-vous, dit alors Laverdière, sur la toile grise des bonnettes, ce petit quadrupède dépeint à l'encre et qui ressemble à une martre ? C'est une hermine. Regardez ici maintenant, on le retrouve encore près de ce ris de la voilure, juste au centre de la draperie gauche du baldaquin. Evidemment ces morceaux de voilure appartiennent à la nef-générale, la *Grande Hermine*. L'hermine est d'ailleurs l'animal noble par excellence, l'animal héraldique de la Bretagne. Voilà sept cents ans qu'elle en blasonne le manteau de ses ducs et les quartiers de son royal écu.

— Regardez maintenant, au fond du dais, cet oiseau dessiné sur la voile.

Et comme je ne l'apercevais pas tout de suite, il me le pointa du doigt.

Effectivement je vis, droit au-dessus de la panoplie, un oiseau peint, d'un noir si intense qu'il se détachait, comme un relief, de la blancheur de la voile. Il avait les ailes ouvertes, et dans l'envergure, démesurément déployée, l'artiste inconnu avait mis une telle expression d'essor, une si naturelle et forte image de l'envolée, que j'aurais juré, parole d'honneur, que le geste brusque de Laverdière l'avait fait lever de la panoplie.

On eût dit une allouette, mais une allouette gigantesque, énorme, regardée à travers la lentille d'un télescope. Le caractère distinctif de la livrée, la gentillesse des profils, sveltes et gracieux, les doigts triangulaires du pied me le firent de prime abord classer dans cette grande famille ornithologique. Mais je repris vite mon opinion aux remarques rectifiantes de l'archéologue. — " Ainsi, me disait-il, en manière de

correctif, le bec de l'allouette, droit comme une épée, est démesurément long chez cet oiseau-ci et, de plus, se recourbe comme un sabre, à la pointe. Les grandes jambes de l'oiseau, à tarses effilés et grêles trahissent évidemment (évidemment pour Laverdière, car je n'ai pas l'honneur d'être ornithologiste), trahissent évidemment la patte caractéristique de l'échassier. C'est un *courlis*, un *courlieu*, pour parler le vieux français du seizième siècle. Aussi, cette voilure, marquée à l'effigie de cet oiseau, appartient-elle à la *Petite Hermine*. Vous savez, n'est-ce pas, que le nom de *Courlieu* fut changé en celui de *Petite Hermine* précisément à l'occasion du second voyage de Jacques Cartier ? N'empêche que la caravelle porte à toutes ses voiles et à la légende de son château de poupe la symbolique image de son premier nom. [1]

— Cette singularité ne vous fait-elle pas songer à l'aventure heureuse d'une belle jeune fille, une princesse du pays des fées, réalisant son rêve dans un mariage aussi brillant qu'imprévu, et qui emporterait dans la précipitation du départ, avec son royal trousseau de noces, sa garde-robe marquée aux seules initiales de son nom de *damoiselle ?*

Laverdière attira une dernière fois mon attention sur la misaine de l'*Emérillon*, balafrée comme un visage de vétéran, comptant, celle-là, plus de coutures que celui-ci de cicatrices et de lézardes, une voile toute grise de vieillesse. Elle portait, au coin de l'écoute, le

1. La *Petite Hermine* portait auparavant (avant 1535), le nom de *Courlieu*, changé pour ce voyage (celui de 1535).
Ferland, *Histoire du Canada*, tome 1er, page 21.

dessin d'un petit oiseau exécuté à l'encre comme ceux de l'hermine et du courlis. Seulement, l'image en était si pâlie, si effacée par l'usure de la toile, la pluie, le gros temps, le frottement des mains, qu'elle n'était lisible que pour des yeux très vifs et très exercés. L'oiseau, dépeint à sa grosseur naturelle, était de la taille d'un merle ou d'un geai bleu. Le dessinateur l'avait représenté au repos, perché sur une branche.

— Ce petit oiseau, me dit Laverdière, est le faucon-épervier des naturalistes. Il appartient à la famille des oiseaux de proie. Il se nomme *émérillon*, en langue vulgaire, et la galiote l'a pris et accepté pour symbole. Un juste emblème du caractère français, ce petit fauve : gai, vif, hardi, étourdi presque autant.

Ce fut à ce moment que j'aperçus, à la gauche de l'autel, une petite crédence attifée de linge blanc, de fleurs artificielles, et de lampions alignés, par alternance de couleurs verte et rouge, devant un vieux tableau représentant la Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. C'était une peinture ancienne, une très ancienne peinture sur bois, que les fissures du chêne, les griffades du temps, les stries innombrables de la matière colorante avaient gâchée affreusement et de façon irréparable. C'était évidemment un panneau de stalle, ou bien encore, une boiserie de pilastre conservée comme relique-souvenir de quelque église centenaire de Bretagne, encore plus ruinée de vieillesse que tombée sous les pioches des démolisseurs.

— L'église existe encore, me dit Laverdière, lequel, suivant sa louable habitude, s'amusait à m'écouter

penser, cette boiserie vient du sanctuaire de Notre-Dame de Roquemado. [1]

— Roquemado ?

— Oui, Roquemado, en Bretagne, aujourd'hui Roc-Amadour. [2] C'était, au temps de Jacques Cartier, comme encore maintenant, un lieu de pèlerinage célèbre. Il jouissait par toute la France d'une renommée extraordinaire, et les miracles qui s'y opéraient égalèrent ceux des meilleures thaumaturges. *Notre-Dame de Roquemado*, Jacques Cartier lui fit vœu de pèlerin avec tout son équipage, promettant *y aller si Dieu lui donnait grâce de retourner en France.*

1. " Notre cappitaine voyant la pitié et maladie ainsi esmeue fist " mettre le monde en prières et oraisons et feist porter ung ymage en " remembrance de la Vierge Marie contre un arbre distant de notre " fort d'un traict d'arc le travers des neiges et glaces. Et ordonna " que le dimanche ensuyvant l'on dirait au dict lieu la messe. Et " que tous ceux qui pourroient cheminer tant sains que malades " yroient à la procession chantant les sept psaumes de David avec " la litanie en priant la dite Vierge qu'il luy pleut prier son cher " Enfant qu'il eust pitié de nous. La messe dicte et célébrée devant " le dict ymage, se feist le cappitaine pèlerin à Notre-Dame de " Roquemado promettant y aller si Dieu luy donnait grâce de retour- " ner en France. "

Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 35, édition 1545.

Roquemado ou Roquamadou. " Ou pour mieux dire *Roque Ama-* " *dou*, c'est-à-dire, des Amans. C'est un bourg en Querci, où il y a " force pèlerins. " Lescarbot.

2. N. D. de Roquemado pour Rocamadour (le roc à St-Amadour), bourg de France (Lot) sur l'Alzon, à 25 kil. N. E. de Gourdon, chef-lieu d'arrondissement à 32 kil. N. de Cahors. Rocamadour est adossé à des rochers à pic. 1,600 habitants. Ruines d'une abbaye, qui, selon la tradition, contient les reliques de S. Amadour et but de pèlerinage ; antique église où l'on conserve, dit-on, la fameuse Durandal, épée du paladin Roland.

Bouillet, *Dictionnaire univers l d'Histoire et de Géographie*, 1874, pages 1618-19, au mot *Rocamadour*.

Rocamadour est encore un lieu de pèlerinage.

A Mgr Bégin, évêque actuel de Chicoutimi, qui a visité attentivement la Bretagne, je dois beaucoup de reconnaissance pour m'avoir donné l'énigme du mot ancien *Roquemado*.

Cette boiserie peinte appartenait à la première église de Rocamadour, bâtie sous Charlemagne. Le prieur de l'abbaye l'avait donnée au capitaine-général, à son premier départ de St-Malo, comme porte-bonheur et sauvegarde. Avouez que le divin talisman n'a pas menti à son maître.

Elle était bien la contemporaine de Charlemagne la vieille *ymage en remembrance de la Vierge Marie*, avec sa figure écaillée, raccornie, envahie à toutes ses rides, comme un visage de centenaire, par une moisissure fine, blanche et déliée. Cela venait autant de l'humidité de la caravelle que du salin de la mer ; car la précieuse et sainte relique n'avait pas quitté le bord de la *Grande Hermine* depuis la course fameuse du hardi navigateur sur l'océan. Elle était bien de son époque et encore plus en ressemblance des hommes et des *artistes* de ce temps. Le sens du coloris comme la science du trait manquaient absolument à cette caricature badigeonnée de couleurs voyantes, heurtées, mal assorties, tracée en lignes roides et grossières, où l'expression du beau éternel divin était traduite par la diabolique hideur de l'idole.

Et cependant cette peinture claustrale, cette primitive ébauche de l'art chrétien, plus enténébrée que les fresques des catacombes, était demeurée pendant sept cents ans, et pour des milliers d'âmes, le modèle, l'idéal, le divin regardé en plein éclat de rayonnement. Cette naïve et rude image de la Vierge du Bel Amour et d'un enfant, *le plus beau des enfants des hommes*, avait ravi plus haut que la passion et jusqu'à l'extase les visionnaires, les ascètes, les contemplatifs religieux qui la voyaient, eux, à la lumière de leurs ferveurs et

de leur foi ardente. Encore aujourd'hui n'est-il pas dans la foule, pour vous ou moi seuls, une figure, un visage, un profil, vulgaire, obscur, laid à tous autres, et qui apparaît, qui demeure toujours beau, pour vous ou moi qui les regardons dans l'auréole permanente d'une action grande et noble ?

J'en étais là de mes réflexions quand une voix mâle, un peu rude à l'oreille, comme à la main le toucher d'un cordage neuf, chanta avec une pénétrante expression religieuse :

Adeste, fideles, læti, triumphantes ;
Venite, venite in Bethleem,
Natum videte Regem Angelorum.

C'était l'invitatoire de la fête de Noël, la vieille hymne liturgique, le vieux *noël* par excellence, un *lied* centenaire comme le catholicisme, immortel comme lui, une poésie si belle, que là-haut, dans le ciel, pendant l'éternité, *les hommes de bonne volonté* la chanteront en souvenir de la terre.

L'équipage répétait en chœur le refrain du divin cantique :

Venite, adoremus Dominum.

Et le solo de reprendre :

En, grege relicto, humiles ad cunas
Vocati pastores approperant ;
Et nos ovanti gradu festinemus.

— Celui qui chante, me dit Laverdière, se nomme Hamel, Jehan Hamel, un hardi gabier, un gaillard redoutable, qui vous connaît sa mâture comme sa

gamme et les grimpe toutes deux lestement..... un peu plus haut que le bout.

La jeunesse immortelle de l'hymne déguisait mal cependant, au chorus, la caducité des voix chantantes, rouillées par la mer comme le zinc de nos clochers, vieilles et rauques dans des poitrines de vingt ans, pour avoir trop crié sans doute, à travers les colères du vent, les commandements de la manœuvre.

Toutefois, ces voix rudes de matelots disant à l'Enfant-Dieu la plus suave des berceuses, étaient exquises. A les entendre les yeux croyaient regarder de mémoire ces naïves peintures, signées par toutes les écoles de l'art moderne, où un invalide, un chevronné de cent victoires, chante en sourdine, à travers sa fauve moustache, une dodelinette à bébé qui s'endort.

Et je ne sais quel sentiment de lassitude vous empoignait à l'audition de ce chant caractéristique, s'appuyant aux quantités de la prosodie, aux mesures de la mélodie, avec cette lourdeur accoutumée des marins pesant sur leurs rames et cadençant à leur bruit le rhythme du verset.

A certains moments, ces voix âpres de nautonniers, entraînées par la chaleur du refrain, accentuaient ce mouvement de tangage avec une telle vérité que le navire, immobile cependant sur son chantier de glace, semblait osciller au choc d'une longue et pesante lame. L'attitude même des marins me confirmait dans cette illusion presque invincible. Au moindre craquement de la charpente, imitant le cri de fatigue d'un vaisseau qui travaille à la mer, au bruit d'une planche qui fendille, au crac d'un clou qui casse de froid, tous les regards se fixaient d'instinct aux sabords fermés du

vaigrage, comme si, à travers des volets de chêne épais de cent lignes et bardés de fer comme une cuirasse, il eût encore été possible de voir déferler les vagues et blanchir l'Atlantique.

Et quand le silence, redevenu parfait, envahissait le navire, à la façon des eaux muettes qui filtrent dans la cale et font sombrer peu à peu le colosse, ces mêmes regards s'arrêtaient aux lumières paisibles et douces des quatre cierges brûlant à l'autel avec une bonne odeur de cire d'abeille. Par attendrissement de pensées heureuses, des larmes chaudes tombaient furtives sur ces barbes hérissées. Des sourires indéfinissables, des rictus étranges contractaient ces bouches nerveuses, dont les lèvres bégayantes tremblottaient comme de petits visages d'enfants prêts à pleurer. Ces vieux loups de mer, ces gabiers de l'héroïque marine française, encore plus contemporains, au mépris et en dépit de la date, des pirates d'Eric le Rouge que des rameurs de Godefroi de Bouillon, croyaient retrouver les feux des navires rencontrés en mer, la première nuit de leur départ, et voguant (les heureux !) sur le chemin qui rentrait en France, tandis qu'eux autres s'en allaient loin d'elle, à la recherche d'une terre aussi douteuse qu'inconnue.

Dans ces petites lumières irradiantes, étoilées, des cierges, empruntant au froid terrible de l'hiver leur blancheur de neige, les extatiques compagnons de Jacques Cartier reconnaissaient les falots des barques sœurs ancrées au fond d'une crique armoricaine ; et plus loin, à terre, tout au sommet de la falaise, les petites fenêtres de la chaumière bretonne, la maison

paternelle avec ses lucarnes hautes et pointues, scintillantes comme des astres.

Oui, ce que les matelots découvreurs apercevaient, en regardant l'autel du bord et les lumières votives de Notre-Dame de Roc Amadour, c'était la vision ravissante du "*chez-nous*" dans la patrie, un "*at home*" hélas ! loin de douze cents lieues.

Comme l'œil, le cœur humain a ses perspectives. Il place l'objet aimé de ses rêves dans le cadre magique de leurs horizons de manière à ce qu'il lui apparaisse toujours agrandi dans cette lumière enivrante de l'extase. Mais, lorsque l'image évoquée représente la patrie absente, toutes les tendresses du cœur, stimulées par tous les enthousiasmes de l'esprit, se dilatent au centuple, grandissent à mesure que les rivages s'effacent, et que la distance, augmentant toujours, creuse de plus en plus l'espace interminable, jetant l'infinie profondeur d'un abîme entre le sol natal et le proscrit !

Il ne faut pas chercher ailleurs la raison de ces larmes qui tombent silencieuses et chaudes sur les livres d'heures grand ouverts, mais où l'œil noyé de pleurs ne lit plus ; ne pas expliquer autrement l'abattement, le deuil de ces têtes inclinées, la pâleur de ces fronts qui rêvent au chemin de la mère-patrie, sachant que pour eux le reprendre maintenant est plus impossible que retrouver sur l'Atlantique le sillage effacé de leurs trois vaisseaux.

Chez des hommes pour qui les épreuves, les amertumes de l'existence ne sont que des ombres sur lesquelles s'estompent, en reliefs hardis, les vertus mâles du courage, ces regards atones, cette prostration de la taille, cet affaissement sans ressort des membres

dans un corps robuste, cet énervement léthargique des facultés de l'âme, tout ce spectacle eût broyé même un cœur de bronze sous l'étreinte de son désespoir.

—Oui, par un jour de si grande allégresse, me disait encore Laverdière, c'est une scène pénible, très pénible, de voir ainsi des hommes pleurer ! Et cependant, on sanglote davantage aux foyers de la Bretagne et dans les chaumières de la Normandie. A St-Malo, à Nantes, à Fécamp, à Dieppe, il y a des femmes de marins, des filles de marins, des sœurs de marins, des fiancées de marins qui prient à chaudes larmes, dans les églises ou aux chevets de leurs lits, pour les absents bien-aimés; qui demandent à Dieu, à Notre-Dame de Roc-Amadour, à Notre-Dame de la Garde, à la mer elle-même, cette implacable aveugle, éternellement sourde, éternellement inflexible, de leur rendre demain et l'équipage et le navire. Et ce lendemain qu'elles attendent sur la grève appartiendra, peut-être, au premier jour de l'autre monde.

Nous allions quitter la nef-générale lorsqu'un grand bruit éclata, comme une rumeur, dans la chambre des batteries. C'était l'équipage agenouillé qui se levait debout, au dernier évangile de la première messe. L'aumônier Dom Guillaume Le Breton lisait de sa belle voix, grave et reposée :

In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt; et sine ipso factum est nihil quod factum est. In ipso vita erat et vita erat lux hominum et lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt.....

" *Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était*
" *en Dieu et le Verbe était Dieu. Il était dans le*
" *principe en Dieu. Toutes choses ont été faites par*
" *Lui ; et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans*
" *Lui. En Lui était la vie, et la vie était la lumière*
" *des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et*
" *les ténèbres ne l'ont point comprise.....*

— Ça, dites-moi, vous qui aimez l'histoire du Canada, ces paroles ne vous rappellent-elles pas quelque chose ?

Et Laverdière, me parlant ainsi, avait un beau et grand sourire aux lèvres.

A ma grande confusion il me fallut, hélas ! avouer que ce beau latin-là ne me rappelait rien.

Alors lui, avec l'emphase doctorale d'un professeur d'université dictant un cours à ses élèves :

— Voyage de Jacques Cartier, s'écria-t-il, expédition de 1535 — recto du feuillet vingt-sixième de la relation :

" Nostre cappitaine voyant la pitié et la foy de ce
" dict peuple *(d'Hochelaga)* dist l'Evangile Saint
" Jehan, savoir : l'*In principio*, faisant le signe de la
" croix sur les pauvres malades, priant Dieu qu'il
" donnast cognaissance de nostre saincte foy et grâce de
" recouvrer chrestienté et baptême. Puis le dict
" cappitaine print *(prit)* une paire d'heures et tout
" hauttement leut de mot à mot la Passion de Nostre-
" Seigneur. Sy que *(de telle sorte que)* tous les
" assistants le peurent ouyr ou tout ce pauvre peuple
" feirent un grand silence et feurent merveilleusement
" bien entendibles *(attentifs)*."

Cet extrait du manuscrit original de Jacques Cartier, Laverdière le récitait si bien que je croyais le voir collationner et suivre à la page de l'édition rarissime le précis de la dictée aussi bizarre que l'orthographe.

Et coupant brusquement, en pleine phrase, la citation commencée, Laverdière passa droit au commentaire, sans transitions aucunes, de la voix du grammairien à la fougue de l'orateur mis en verve par quelque apostrophe victorieusement ripostée des hauteurs de la tribune.

— Cortéreal, Verrazzano, Cabot, Pizarre, Cortez, Magellan, Alvarez de Cabral, Vasco de Gama, Americus Vespuce, n'ont pas eu la pensée grandiose de Jacques Cartier. A l'encontre de ses rivaux illustres en gloire humaine, découvreurs comme lui de continents, fondateurs de républiques ou d'empires, le navigateur français estima qu'il valait mieux chercher *tout d'abord le chemin du ciel* avant que de trouver *la route de la Chine.* Et tandis que l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre se disputaient à prix d'or, à coups de canons et à courses de voiles les primeures et la primauté des *terres neuves* d'Amérique, Jacques Cartier, prenant possession du Canada au nom de Jésus-Christ, lisait, en guise de proclamation royale, la Passion du Sauveur du monde, croyant, en son âme et conscience, ne pas trahir son maître temporel en reconnaissant à Dieu la domination première, absolue, l'empire éternel d'un pays plus grand que l'Europe.

— Il ne venait pas, il est vrai, apprendre aux naturels farouches de ce sauvage pays l'art infernal des *traiteurs*, l'amour maudit de l'argent, mais il apportait, à l'encontre de la rapacité portugaise, l'abnégation évan-

gélique ; en retour du féroce esclavage espagnol, l'incomparable liberté chrétienne ; il opposait au lucre ignoble du commerce européen de l'époque, l'apostolat, généreux dans tous les temps, des missionnaires catholiques. Il apportait enfin la grande, l'inestimable nouvelle de l'Evangile, pour laquelle seule la Providence avait permis, avait voulu la découverte du Nouveau Monde.

— Cette première entrevue de Jacques Cartier avec l'homme indigène de l'Amérique du Nord révèle étonnamment le souci, l'anxiété crucifiante du découvreur pour le salut des âmes, intérêt dégagé de toute arrière pensée de gains ou de conquêtes. Ainsi, devant la population sauvage tout entière réunie de la bourgade d'Hochelaga, [1] Jacques Cartier ne parle-t-il que de Dieu seul. Il ne dit rien de lui-même, ni qui il est, ni d'où il vient, ni où il va, ni qui l'envoie. S'il lui arrive de parler de son maître, il dit invariablement Jésus-Christ. Et l'autorité de François Ier n'en sera pas amoindrie plus tard. Nomme-t-il son pays, il ne dit pas la France, mais *la Terre*, parce que la terre, pour l'Evangile qu'il proclame, ne constitue qu'un seul et même pays.

— Cette solennelle rencontre de la race blanche et de la race cuivrée aux bords du St-Laurent, fait naturellement penser à l'aventure d'un sauveteur qui repêcherait en haute mer un naufragé sur une épave. Avant que de le secourir il n'ira pas lui demander son nom, pas plus que le misérable lui demandera le sien pour

1. Cette entrevue de Jacques Cartier avec les sauvages du *royaume d'Hochelaga* eut lieu le 3 octobre 1535.

embarquer à son bord. Quelque chose presse davantage : la vie. As-tu faim ? Meurs-tu de soif ? Depuis quand ? Et si l'abandonné n'est pas encore descendu à la dernière phase de l'agonie, s'il peut manger ou s'il peut boire, victoire ! il est sauvé ! !

— En vérité l'allégorie en est par trop saisissante. Oui, le Peau-Rouge du Canada, l'anthropophage adorateur d'idoles avait grand'faim, avait grand'soif de connaître le vrai Dieu. *Au commencement, dans le principe, était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. En Lui était la vie et la vie était la lumière des hommes.* Quelle aurore ! quel soleil levé tout à coup sur ce pays où la nuit païenne avait été longue, si longue que pendant quinze siècles complets toutes ses générations d'hommes étaient demeurées assises à l'ombre de la mort !

— A la fois Jacques Cartier lui apprend l'origine de la Vérité, l'origine de la Lumière, l'origine du Temps, pour que plus tard le cathécumène puisse saisir davantage la formidable valeur du mot *éternel.*

— Ah ! qui donc inspirait Jacques Cartier dans le choix excellent de cet évangile merveilleusement approprié à la personne, à l'époque et à la circonstance de cette rencontre mémorable ? Nul autre que Celui qui parlait autrefois à Moïse dans la voix du Buisson Ardent, Celui même qui était, bien avant sa mission dans la Judée, la sagesse de ses Patriarches et la science de ses Prophètes, Celui même qui demeure l'Esprit Saint des Apôtres dans l'Eglise. Jacques Cartier, cet homme qui n'était après tout qu'un marin, apparaît soudainement transfiguré, revêtu de toute la majesté d'un sacerdoce. Si bien que les aumôniers de

l'équipage ne sont plus, dans la solennité de cet événement capital, que les ombres pâlies, les figures éteintes, les personnages effacés d'un ministère suprême que Jacques Cartier seul exerce !

Coïncidence providentielle ! à soixante-treize ans de distance, il se trouvera un homme pour reprendre et poursuivre la grande et fière tradition du capitaine malouin sur la préséance de l'autorité chrétienne. Samuel de Champlain, le fondateur de la première ville du Canada, l'historique cité de Québec, avait coutume de dire " *que le salut d'une âme valait mieux* " *que la conquête d'un empire et que les rois ne* " *doivent songer à étendre leur domination dans* " *les pays infidèles que pour y faire régner Jésus-* " *Christ.* [1] "

N'est-ce pas que le *Père de la Nouvelle-France* continuait à la fois le rôle et la mission de son découvreur ?

Ce fut sur cette réflexion consolante que je quittai avec Laverdière le bord de la nef-générale *Grande Hermine.*

1. Hubert Larue, *Histoire populaire du Canada*, page 50.

Et le Père Marquette, l'immortel explorateur du Mississipi, ne trouvait-il pas dans l'âme baptisée d'un petit enfant une récompense surabondante à ses travaux apostoliques ? C'est lui qui, revenant des sombres forêts où il avait découvert le *Père des Eaux*, écrivait dans sa relation :

" Quand tout le voyage n'aurait valu que le salut d'une âme, j'esti- " merais toutes mes peines récompensées, et c'est ce que j'ay sujet de " présumer, car lorsque je retournai nous passâmes par les Illinois, " je fus trois jours à leur publier les mystères de notre foy dans toutes " leurs cabanes, après quoy, comme nous nous embarquions, on " m'apporta au bord de l'eau un enfant moribond que je baptisay un " peu avant qu'il mourût par une providence admirable pour le salut " de cette âme innocente."

CHAPITRE DEUXIÈME

—

LA PETITE HERMINE

Nous traversâmes l'espace qui séparait le *Courlieu* de la *Grande Hermine*, puis, après avoir soigneusement refermé sur nous l'écoutille de la *Petite Hermine*, nous entrâmes dans la chambre de ses batteries.

Je me crus transporté dans une salle d'hôpital, tant le spectacle qui m'y attendait me parut être la photographie saisissante des infirmeries plaintives et des dortoirs sans sommeil de l'Hôtel-Dieu. Trois lampes d'habitacle suspendues par des chaînettes aux baux de la caravelle éclairaient mal cette chambre de batterie où des grabats remplaçaient les canons. [1] Les volets blancs des sabords, soigneusement fermés et calfeutrés d'étoupe contre le froid du dehors et les courants

1. Pendant l'absence de Jacques Cartier à Hochelaga, un retranchement avait été élevé autour des navires et armé de pièces de canon, de manière à être aisément défendu contre toutes les forces du pays. Cette précaution était dictée par une sage prévoyance, car, pendant l'hiver, il s'éleva quelques nuages, passagers il est vrai, entre les habitants de Stadaconé et les Français alors réduits à un déplorable état de faiblesse.

Ferland, *Histoire du Canada*, page 33.

d'air, simulaient à s'y méprendre, dans le vaigrage du vaisseau, les petites fenêtres percées dans une muraille d'hospice. Sur les deux côtés de la caravelle, la tête au flanc du navire, étaient rangés des lits, et sur ces lits, des malades couchés de file comme les morts d'un champ de bataille au fond de la tranchée profonde. Cette comparaison sinistre m'arrivait naturellement à l'esprit en regardant ces grabats misérables, ces matelas crevés à tous les angles, ces draps en toile à voile, gris de vieillesse et de service, des linceuls et des suaires jetés en guise de courte-pointes sur les épaules des moribonds. Le joli linge ! la délicate attention !

Quelque chose de particulièrement triste à regarder étaient les mouvements nerveux, impatients et colères de tous ces corps étendus dans des poses accablées, plus encore fatigués de leurs insomnies que de leur mal et, si rapprochés les uns des autres, que les somnolents heurtant les endormis les éveillaient à leur tour. Et les malades, brusquement arrachés à leurs rêves auxquels je les entendais répondre avec des paroles épaisses de sommeil, s'allongeaient lentement, dans une convulsion comparable aux derniers spasmes du pendu qui étrangle au bout de sa corde, cherchant la terre du pied. D'autres, tournant leur oreiller d'une main inconsciente, se rendormaient fiévreux. Partout, et dans chacun de ces corps, l'âme, déjà inquiète, s'agitait, se tournait et retournait avec eux, cherchant quelque part, dans sa propre demeure, un recoin où elle pût se retrancher avec avantage contre la terrible ennemie, et, finalement, ne point partir !

— Comme ils sont entassés ! m'écriai-je.

— Il a fallu, me répondit Laverdière, transporter sur le *Courlieu* les malades de la *Grande Hermine*, afin de préparer le bord de la nef-générale pour la fête de Noël et la célébration des messes de minuit. Sans une raison aussi majeure cet encombrement serait intolérable. Devinez combien ils sont ?

— Au moins vingt-quatre.

— Bien touché, vous avez fait mouche. Une belle démonstration, n'est-ce pas, du dicton populaire : *tassés comme harengs en caque ?*

— Mais alors ces pauvres diables ne sont pas atteints de maladie épidémique ?

— Nullement ; leur mal frappe au visage comme le soldat du César. Regardez ces malheureux à la bouche.

Et pour ne pas être entendu des marins que j'écoutais geindre, il me dit, très bas, à l'oreille : — Le scorbut !

Je m'expliquai de suite l'odeur nauséabonde flottant sur cette atmosphère toute épaissie par les exhalaisons de l'huile rance et la fumée aveuglante de grandes chaudières allumées au-dessous de nous, dans la cale, pour chauffer le navire.

— C'est une hideuse maladie, chuchotait le maître-ès-arts. Les gencives enflent comme une chair corrompue, se couvrent de tumeurs et d'ulcères. Puis des végétations charnues, molles, spongieuses, croissent en forme de champignons, se développent à la surface des plaies vives. La bouche devient un cloaque et l'air qu'elle aspire est si fétide qu'il empoisonne le malade. Les hémorrhagies passives, les ecchymoses pullulantes, les atroces douleurs cancéreuses de la tête précipitent la catastrophe finale.

A ce propos, Laverdière me racontait qu'il y avait des scorbutiques tellement exaspérés par l'intensité de leur mal qu'ils ne voulaient rien entendre aux consolations de l'aumônier et poussaient leur désespoir jusqu'au blasphème.

Alors Dom Anthoine (c'était le second des aumôniers de Cartier), s'arrêtait au chevet de leur lit, se mettait à genoux, guettant avec anxiété la minute de prostration nécessaire à ces crises d'extrême violence. L'instant venu, il élevait son crucifix dans une bonne lumière à la hauteur des yeux du malade, puis, avec cette chaleur entraînante du missionnaire trouvant dans sa ferveur d'apôtre l'art de bien dire des rhétoriciens :

— Regardez donc Celui-ci, s'écriait-il avec une émotion irrésistible. Il est toujours cloué !

L'on ne connaissait pas encore de parade à ce coup droit de l'éloquence naturelle ; aussi frappait-il inévitablement au cœur. L'âme blessée, harcelée sans relâche par les atroces douleurs du corps, lui-même irrité comme une plaie vive, se rassérénait tout à coup. Ses mauvaises raisons de colère lui échappaient, comme la suite d'un rêve dans la mémoire d'un homme qui s'éveille, et sa haine, si corrosive qu'elle fût, se fondait en larmes attendries et repentantes. Toute la générosité de ces loyales et fières natures, un instant refroidie au contact d'une longue misère, se réchauffait à cette ardente parole de charité chrétienne.

—Ce spectacle vous émeut, me dit Laverdière, voilà un mois qu'il dure et va se continuer encore bien

longtemps. Des cent dix hommes qui sont ici, vingt-cinq [1] partiront par le sabord.

Le maître-ès-arts se pencha sur un malade, le premier voisin du sabord de chasse, à tribord.—Celui-ci, ajouta-t-il, se nomme Thomas Boulain ; cet autre, son vis-à-vis à babord, est son frère, Laurent Boulain ;—le suivant s'appelle Guillaume Bochier, de St-Malo ; les autres, les gars de tribord, Julien Plantirnet, Jehan Go, Lucas Clavier. Toute cette bande et les précédents, appartiennent à l'équipage de l'*Emérillon*.

Nous nous en allions de la sorte, en direction de la poupe, lui nommant toujours, et moi toujours écoutant. Nous suivions l'étroite allée laissée libre au milieu du navire. J'avais dépassé le grand mât de la caravelle lorsqu'un bruit sec, celui d'une clé débarrant une serrure, me fit tressaillir. L'on eût si bien dit un tromblon que l'on arme. Presque aussitôt une porte s'ouvrit, et j'aperçus par son embrasure, au fond d'un appartement particulier, un gros cierge allumé sur un haut candélabre (un chandelier d'église probablement), et dont la lumière brillante allongea de suite sur le parquet de la chambre, les boiseries du cadre de la porte. Cette cabine était située, à l'arrière du mât d'artimon, au centre précis du château de poupe. Quel personnage l'occupait ? Je ne fus pas longtemps à me le demander, car tout aussitôt je vis sortir un prêtre revêtu d'un surplis dont la blancheur semblait, à elle seule, éclairer le recoin ténébreux où gisaient les scor-

1. " Durant lequel temps (du 15 novembre 1535 au 15 avril 1536) " nous déceda jusques au nombre de vingt-cinq personnes des bons " et principaux compaignons que nous eussions."
Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 37, édition 1545.

butiques. Le fil d'or de son étole scintillait à la lumière et dessinait en rayons les arabesques de la broderie, un chef-d'œuvre de travail fin et de goût artistique. Ce miroitement de l'habit sacerdotal rappelait bien l'étincelle dorée des épaulettes militaires, et ce petit détail faisait penser que la chamarre de l'homme de guerre eût bien drapé ce soldat de la paix.

— Dom Anthoine, me dit Laverdière, le second des aumôniers de Jacques Cartier; celui dont je vous ai parlé tout à l'heure à propos du crucifix.

C'était un homme d'un grand air, de taille haute et droite comme la flèche d'un clocher. Sa figure douce et sympathique avait une telle expression de jeunesse que le regard s'étonnait de la blancheur précoce des cheveux comme des rides profondes du visage.

Je le vis se pencher sur un grabat, prendre la main inerte d'un malade endormi, puis, avec une voix caressante comme la câlinerie d'une mère qui éveille un enfant paresseux : — Etienne, Etienne, dit-il.

Le scorbutique ouvrit des yeux hagards.

— Je viens vous annoncer une grande et bonne nouvelle.

— Laquelle donc ?

— Je vous apprends la naissance du Christ, venu cette nuit même sur la terre pour souffrir encore plus que vous !

— Pourquoi m'éveiller, soupira le malade, je me croyais en Bretagne !

Et le marin, retournant à son rêve, se rendormit en balbutiant : — Landerneau ! Ah ! mon village !

L'aumônier voulut lui parler encore, lui demander pardon de l'avoir éveillé de la sorte, mais le patient lui

tourna le dos, s'enfonça la figure dans l'oreiller et se prit à sangloter amèrement.

— L'homme qui pleure sur son grabat, me dit Laverdière, se nomme Etienne Princevel [1]. A soixante ans ce gabier a le cœur d'un mousse. Grâce à Dieu, les cordages et la manœuvre ne lui ont durci que la main ! Quels reproches se ferait Dom Anthoine à l'égard de ce malheureux, si la navrante pensée lui venait maintenant que ce dormeur ne verra pas le premier jour de l'année prochaine. On n'éveille pas les condamnés à mort la nuit de leur exécution ; on attend au matin pour cela.

Les paroles de mon interlocuteur donnèrent-elles à Dom Anthoine le pressentiment de la sinistre vérité ? Je ne sais trop, mais je remarquai tout de suite que l'aumônier, demeuré debout, immobile, au chevet d'Etienne Princevel, reculait lentement de son lit, et s'éloignait sans n'oser plus regarder personne, honteux comme un coupable qui aurait manqué l'occasion de son crime.

— Ceux qu'il passe sans arrêter, je les connais me dit encore Laverdière. Le premier voisin de Princevel, à gauche, est Jehan Jacques Morbihen, le suivant Louis Douayrer, le troisième, Bertrand Apvril, tout auprès Gilles Stuffin, [2] tous du bord de la *Grande Hermine*. Ils ne font que semblant de dormir ceux-là, car ils ont tous ensemble remué dans leurs lits quand le Breton a dit "mon village." Tiens, voyez plutôt, le gars de Morbihen qui tourne la tête ; comme il suit l'aumônier du regard ! Un œil d'espion !

1. Princevel ou Reumevel, ou Pommerel.
2. Stuffin ou Staffin, ou Ruffin.

J'aperçus en effet, au ras de la couverture, ramenée sur la bouche comme un cache-nez, deux yeux noirs, ardents de fièvre et d'intelligence, et qui, par mégard sans doute, laissaient échapper de grosses larmes sur la courte-pointe en toile à voile.

— Cette nuit, me faisait remarquer Laverdière, cette nuit tous les gars des équipages sont aux hameaux de la Bretagne, de la Normandie, du Dauphiné, de la Gascogne. Il n'y a ici que des corps inertes, des cadavres d'où les âmes et les cœurs sont partis. Ah! dans un pareil silence, si quelque vigie grimpée là-haut dans les huniers criait tout à coup : *Bretagne! Bretagne!* toute l'infirmerie serait debout, et, comme le paralytique de l'Evangile, ramasserait son grabat.

Je regardais toujours l'aumônier venir à nous. Il s'avançait, à pas éteints, levant timidement les yeux à la tête des lits, comme s'il eût redouté maintenant de rencontrer ceux des dormeurs. Il passait tout auprès de moi, quand, soudain, un matelot se mit sur son séant, par un mouvement si brusque que Dom Antoine se recula pour l'éviter, tant il crut qu'il se levait debout.

Mais l'homme demeura immobile. — Celui-ci, me dit l'archéologue, est non seulement le compatriote, mais encore le concitoyen de l'aumônier. Ils sont tous deux de St-Brieuc. Leurs familles habitaient des maisons voisines sur la même rue, celle de la *Mouette*. Ce marin porte un nom étrange, Yvon LeGal. [1].

1. Quelque singulier que soit ce nom, je l'ai retrouvé sur le rôle d'équipage du *Henri IV*, l'un des paquebots de la ligne Bossière, compagnie française transatlantique. Ce steamer étant venu en collision dans le port de Québec, le 3 juillet 1887, avec la barque *Wylo*, il s'en

— Quelle heure est-il, demanda le scorbutique.

— Vingt minutes à l'Horloge Virante [1], lui répondit l'aumônier, avec un beau sourire.

— Aujourd'hui la fête de Noël ! *Le jour est fériau, — Na, unau, nau ! — Da-oui !* C'est un bon cri de joie là-bas ! mais ici, comme il fait mal à la bouche ! Te souviens-tu d'un Noël d'il y a dix ans, d'un blanc Noël d'autrefois, celui de 1525 ? Tu chantais la messe à St-Brieuc cette nuit-là, et, comme ça promettait d'être plus solennel que d'habitude, le père avait sonné le départ pour la cathédrale trois gros quarts d'heure avant le temps ; ce qui nous fit perdre les carillons de tous les clochers de la ville. Mon petit frère Genhic, en toilette neuve d'enfant de chœur, soutanelle rouge et surplis à ailes, tout frangé de dentelures, servait d'acolyte avec Mérault, *de la Grève*. Je me tenais moi, dans le bon coin, entre le père et la mère. Devant moi mes sœurs bessonnes, assises sur les talons de leurs petits sabots ferrés, dormaient, tandis que tu prêchais trop longtemps à l'Evangile. A droite, Simonne, la fiancée de Bertrand Sambost ; à gauche

suivit un procès célèbre devant la Cour d'Amirauté. Or, l'un des témoins entendus en faveur du *Henri IV*, se nommait *Le Galle* ; — Augustin Le Galle, de St-Brieuc, France, marin, âgé de 39 ans.

Ce brave matelot aurait sans doute été fort étonné si on lui eût appris qu'un de ses ancêtres a découvert le Canada et qu'il dort peut-être son dernier sommeil sous l'estuaire de la petite rivière Lairet, avec vingt quatre autres bons *compagnons de mer*, restés chez nous, *à cause* du scorbut.

1. *Orloge Virante*, c'est-à-dire, *minuit*. Le temps était mesuré avec des sabliers.

" Et depuis le dit jour, 30 août 1535, jusques à l'*orloge virante*, " fismes courir environ quinze lieues jusques le travers d'un Cap d'Isles " basses que nous nommâmes les Isles *Sainct Germain*. "

Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, page 28, ch. 1er, édition canadienne de 1843 ; et feuillet 7 *verso*, édition française de 1545.

Isabelle, la mienne. *Terr-i-ben !* Je vois tout cela d'ici.

Puis Le Gal regarda Sambost qui dormait à son côté, sur le grabat voisin : — Pauvre Bertrand, dit-il, comme il ronfle ! Il me prend une envie, une démangeaison de l'éveiller, rien que pour lui demander s'il rêve à ça !

— Ecoute encore. Après la messe, à la sortie, une querelle terrible, une prise de bec épouvantable entre le père et Pierre Soubeyrol, à propos d'un bout de chandelle que le susdit Pierre lui avait, paraît-il, volé à l'église, en se prosternant sur le fanal du père, à l'*Elévation*. Oh ! la bonne farce !

— Toutes les histoires des grand'pères, des grand'-grand'pères, et des arrière grand'grand'pères ressassées en plein vent, des mauvaises paroles, grosses comme la tête, des éclats de rire qui sonnaient fort comme des trompettes. Tous les gamins de la foule accourue faisaient un beau grand rond autour de nos deux querelleurs. *Da-oui !* l'on se serait cru à la foire devant les saltimbanques qui se désossent ou les bouviers de Roc-Amadour qui se battent.

— Il fallut voler un cierge pour rallumer la lanterne. Maître Genhic fit le coup. C'était un bon apôtre et l'on n'est pas acolyte pour rien. A tous les recoins de la rue une bourrasque endiablée soufflait le lumignon. Fallait rallumer, c'est-à-dire, battre le briquet. Et tandis que je courais m'accroupir le long d'un mur, sous un porche, avec le damné fanal, Mérault, le galant le plus éveillé de St-Brieuc, parlait à mon amoureuse avec un sourire..... et des yeux ! *Terr-i-ben !* comme je le regardais. Je n'entendais pas un

traître mot, ce qui ne m'empêchait pas de tout comprendre, et le sang de me siffler aux oreilles. Je battais le briquet avec rage..... sur la tête du fanal. Le vieil Yvon criait : " Prends donc garde, ç'a cent ans ! " Les polissons du quartier n'en visaient pas moins la relique, et l'attrapaient, *da-oui !* Mon brave homme de père cachait alors le bijou sous son manteau : ce qui nous procurait le double avantage de marcher à l'aveugle et de recevoir les boules de neige sur la tête.

— Finalement, un maître coup ; les vitres qui cassent, le briquet qui s'égare au fond de mes poches, le père qui se trompe de porte, et toute notre bande joyeuse qui entre chez vous, Anthoine, prendre le *réveillon.* O la bonne farce ! *Da-oui !* En a-t-il fallu manger de vieilles salaisons pour changer, comme cela, un aussi bon sang en scorbut !

Et tandis que la gaieté de cette pensée gauloise s'effaçait dans l'esprit d'Yvon LeGal avec le sourire furtif de ses lèvres malades, le Breton regardait fixement la flamme de la bougie, comme si la vision présente de ces choses lointaines se fut jouée, avec un vol silencieux de phalène, dans le rayonnement de sa lumière.

LeGal ajouta d'une voix grave : — Il y a de cela dix ans ! Que le temps passe vite ! Voilà neuf ans que tu es missionnaire et voilà sept ans que je suis marin. Les bessonnes ont quitté la maison : l'aînée en Picardie, la cadette en Lorraine, mariées toutes deux à des paysans qui n'ont pas sous les yeux, Dieu merci, en labourant leurs champs, le spectacle dangereux de la mer. Le petit Genhic, l'enfant de chœur de St-Brieuc, est soldat. Moi, je me suis amusé à courir les grèves de Bretagne, à voir partir les grands vaisseaux, à me

demander où ils allaient quand on les regardait à l'horizon disparaître. Tu sais où cela m'a mené ? Des quatre enfants que nous étions à la maison paternelle, pas un cette nuit avec la vieille mère ! Il y a bien ma femme, l'amoureuse d'il y a dix ans, la même en dépit de Mérault, de Mérault qui n'a pas eu Simonne, et puis ta sainte mère à toi ; mais des femmes ensemble, c'est encore pis, ça s'encourage à pleurer. Elles doivent être à cette heure à la maison, ou bien peut-être à l'église, récitant leur chapelet, le visage à l'océan ; car, sans injustice, elles doivent penser davantage à ceux d'entre nous qui sommes les plus perdus. Douze cents lieues des terres de France, dis donc Anthoine, c'est trop loin, même pour un exil ! Comme le bon Dieu a soufflé sur nous avec colère ! Il n'y a pas de feuilles mortes plus dispersées que les nôtres, et dans les arbres de cette sauvage forêt canadienne il n'y a pas de nids plus vides que le *chez-nous* de St-Brieuc !

— Pauvre père Yvon ! Quand il passa dans son cercueil le seuil de notre porte, nous nous en allions dans la rue, la mère, les sœurs, Genhic et moi, titubant de douleur comme des gens ivres, criant de chagrin, inconsolables, désespérés et nous disant les uns aux autres qu'il n'y aurait jamais à la maison de pire départ que celui-là. Et voilà qu'il advient que le père est aujourd'hui celui qui nous a le moins quittés ! Il n'est parti que pour se rendre au bout de la rue *Du Guesclin*, sa promenade ordinaire. Seulement il n'est pas encore revenu. Il n'en est pas moins à St-Brieuc pour tout cela. Comme les bons vieillards, il s'attarde à l'église ; il est si bien, là, sous son banc, à dix pas du lutrin, en pleine nef de cathédrale. Il assiste en ce

moment avec les autres, à la messe de minuit, et le bon Dieu lui permet sans doute de s'éveiller un peu pour entendre chanter, encore une petite fois, les vieux *noëls* de la Bretagne.

— Pauvre père Yvon! lui si ponctuel, si exact, si régulier, comme il doit être heureux de se voir mis là. Le voici bien, cette fois, rendu le premier à l'église, et pour longtemps. Avec cela, plus de fanal à allumer, plus de rafales à craindre de la part de cet exécrable nord-ouest qui souffle en tempête, plus de chamaillis avec Pierre Soubeyrol; le bout de chandelle brûlé jusqu'aux bobèches, la lanterne éteinte maintenant, et pour toujours.

Yvon Le Gal eut le sourire forcé d'un homme qui plaisante à contre-cœur.

— Tu sais, dit-il brusquement à Dom Anthoine, tu sais, je l'ai vu!

L'aumônier le regarda ébahi. — Tu l'as vu? mais qui donc?

— Lui! le père, le mien, Yvon Le Gal l'ancien. J'ai cru d'abord que c'était un infirmier avec sa veilleuse qui passait comme toi dans la chambre des batteries; mais quand j'aperçus les petites vitres, les losanges du fanal, je me suis dit: c'est le vieux! Il n'y avait que lui qui en eût un pareil dans tout St-Brieuc.

— Qu'il était bien lui-même avec son costume de pêche, son chapeau en toile goudronnée, sa vareuse bleue, flottant à grands plis dans le dos, comme une voile qui claque au vent, ses grandes bottes de cabotage, hautes jusqu'à la cuisse, en cuir rouge comme la vase dans les chemins de Vannes après la pluie. Il s'en allait paisible, faisant courir silencieusement la

lumière de la lanterne sur chaque visage endormi. Il identifiait les gars de Bretagne un par un et les nommait à un interlocuteur invisible : — " Louis Douayrer, pays de Brest ; Pierre Nyel, l'insulaire de Boëdic ; Michel Eon, de Lorient ; Guillaume de Guernezé ; puis les quatre *Jehan* du bord de la *Grande Hermine* : *Jehan* Go, un *pays* de Quiberon ; le charpentier *Jehan* Aismery, de Vannes ; *Jehan* Maryen, de Nantes ; et *Jehan* Jacques Morbihen." — *Da-oui !* il savait bien sa côte de Bretagne ! Rien d'étonnant, il l'avait encore plus courue qu'apprise.

— Il reconnut ensuite le premier gars de St-Brieuc, Colas Barbe, de la rue du *Gouët* ; puis, à la suite, Bertrand Sambost, de la rue *Du Guesclin.*

— Sambost est mon voisin de lit. C'était à moi le tour. *Terr-i-ben !* Je crus que ça serait une chose terrible que de m'entendre nommer par un mort.

— Il n'en fut rien toutefois. Le père me dit simplement, lentement, tendrement, avec une expression navrée de désespoir qui acheva de me fondre le cœur dans la poitrine :

—Comme tu es loin, Yvon ! comme tu es loin !

— Il ajouta : — Ta mère, celle d'Anthoine, Isabelle ta femme, sont à la cathédrale, dans la nef. Elles, se souviennent, elles, prient !

— Le père dit encore :

— Il ne faut pas que tu m'oublies ! Tu sais, là-bas, la mer était mauvaise, provocante, irascible. Elle crevait méchamment nos pauvres petits bateaux sur les récifs. Cela gâtait le cœur, il devenait haineux. Encore, si elle s'était contentée de prendre la barque ! Mais emporter le matelot et ne pas rendre le cadavre !

Alors la plainte du rivage se changeait en blasphème et toutes les chaumières criaient avec lui : — " Malédiction ! "

— Le spectre cessa tout à coup de parler, comme s'il eût eu peur d'être entendu. Puis se penchant sur moi, avec des yeux hagards, et la voix craintive d'un forçat qui complote, il me dit dans un râle : — Là-bas ! Yvon, là-bas, mon enfant, toute colère s'expie !

— Et le père levait la main dans une direction, sur un point qu'il n'osait pas même regarder.

— Aussitôt je me rappelai les missionnaires prêchant les retraites à St-Malo, à Brest, à Nantes, à Rouen, et qui comparaient toujours l'éternité à un rivage, la vie humaine à un brouillard épais, la mort à un pilote guidant, à l'insu de l'équipage, la marche du navire, et l'amenant fatalement au but. Alors je me souvins qu'un soir, à St-Brieuc, dans la cathédrale noire de têtes, le frère-prêcheur disait qu'il y avait, en vue du ciel, (il appelait cela l'*entrée du port*, pour les caboteurs) qu'il y avait, en vue du ciel un lazaret sévère où tous les navires, grands et petits, devaient faire escale, quels que fussent les chiffres du tonnage, le nom de l'amiral ou l'orgueil du pavillon.

— Au sortir de l'église personne ne demandait ce que le missionnaire avait voulu faire entendre par ce vulgaire et terrible mot de lazaret.[1] Chacun s'en allait

1. Ce fut Barnabo, seigneur de Milan, qui le premier enjoignit de purifier avec le plus grand soin tout ce qui proviendrait des pestiférés, auxquels il interdit, sous peine de mort, l'entrée de la Lombardie. (1383). Les Vénitiens, pour concilier l'intérêt de leur commerce dans le Levant avec les précautions commandées par le soin de la santé publique, bâtirent dans l'île de St-Lazare des auberges de quarantaine que l'on appela *lazarets*, de 1423 à 1468.
Bescherelle, *Dictionnaire*, au mot *quarantaine*.

tête basse, comptant les morts dans sa famille et se disait, en regardant la lumière rougeâtre des chaumières échelonnées là-haut sur les falaises de Bretagne : — *les feux du Purgatoire !*

— Ce que je te dis maintenant est long à écouter, cela prendrait, sans doute, beaucoup de pages dans un livre, n'empêche pas tout passa dans ma mémoire avec la rapidité de l'éclair.

— Le vieux était toujours là, au chevet du lit, muet, impassible, attendant ma réponse, une réponse qu'il ne me demandait plus maintenant que par une épouvantable fixité des yeux.

— Aussi moi, je demeurais cloué sur mon grabat, silencieux, stupide, m'assèchant la gorge à me rappeler quelques mots d'excuse banale, et ne trouvant que du creux au fond de mon cerveau vide et de ma mémoire paralysée.

— Alors le spectre s'éloigna, marchant à reculons jusqu'à l'échelle d'écoutille, qu'il remonta lentement, lentement, comme s'il eût voulu me donner encore le temps de le rappeler, de lui crier enfin : — Père, j'ai souvenir, je prie !

— Soudain le fantôme réapparut sur l'escalier, leva la lanterne à la hauteur de son visage et demeura immobile, comme une statue.

— Je poussai un cri horrible. Imagine que les chairs de la face venaient de tomber en poussière et que, sous le chapeau de cuir luisant, une tête de mort, blanche, hideuse, un crâne grimaçant me regardait sans dévier !

— Je me suis éveillé à mon propre cri. L'as-tu entendu Anthoine ? Il a dû être épouvantable.

— Non, répondit l'aumônier.

— C'est possible, repartit Yvon LeGal, car, le plus souvent, les cris que l'on jette en songe ne sortent pas de la bouche et ne résonnent que dans la poitrine.

— C'est un mauvais rêve, tout de même, remarqua le prêtre.

— Je l'avoue, Anthoine, c'est un cauchemar effrayant; mais j'aimerais encore mieux être demeuré endormi.

— Pourquoi ? demanda l'aumônier.

— Le rêve, vois-tu, le rêve, nous n'avons plus que lui maintenant pour retourner en France. Un rêve ! mais je donnerais toutes les flottes du royaume pour les deux ailes d'un rêve !

Dom Anthoine sourit. — Yvon, dit-il, tu as la fièvre ; je vais appeler l'apothicaire.

Le Gal haussa les épaules avec dédain. François Guitault ? l'homme à la tisane ! ricana-t-il. — C'était bien la peine assurément de traîner une pharmacie jusqu'à ce chien de Canada ! Un gradué de l'université de Montpellier, un docteur ès-sciences qui s'en va chez des moricauds, des Algonquins, de sales sauvages plus barbouillés que des volets d'auberge, apprendre à infuser des écorces, à échauder des épinettes blanches ! [1]

1. L'interprète Domagaya avait lui-même été atteint du scorbut au point de ne pouvoir marcher. Il se guérit en employant, comme remède, les feuilles et l'écorce d'un arbre qu'il désigna. Cet arbre, nommé *anedda* par les sauvages, était vraisemblablement l'épinette blanche. Le traitement indiqué fut essayé avec succès ; et les guérisons furent si rapides et si complètes, que tous ceux qui voulurent s'en servir furent sur pied en huit jours.

Ferland, *Histoire du Canada*, tome 1er, p. 35.

La tisane de l'Algonquin fit merveille et sa vogue égala son succès. A preuve, ce passage de la *Relation du Second Voyage de Jacques Cartier :*

.....le capitaine fit faire du breuvage pour faire boire ès-malades, desquelz n'y avait nul d'eulx qui voulust essayer le dict breuvage, synon un ou deux qui se misrent en adventure d'icellui assayer. Tout

Da-oui! elles valent quelque chose les pilules, les fioles et les emplâtres du sieur Guitault. Faudra remporter ça, au retour!

— Au retour! Ah! la sotte escapade! la sinistre farce! On part, un beau matin, tout d'un coup, en fou qu'on est, sans même savoir où l'on va. Puis arrivé (si l'on arrive ?) on sait encore moins le *pourquoi* de l'arrivée et le *comment* du retour. Cette bêtise-là, cette colossale équippée, ça s'appelle *la gloire*..... avant de partir.

— Quand il m'arrive de songer à cette exécrable aventure, mon sang fermente, non pas de fièvre ou de délire comme tu penses, mais de colère, oui, d'une rage blanche, féroce, aveugle, qui voudrait avoir une mâchoire de tigre pour mordre sans lâcher dans quelqu'un ou dans quelque chose. Ah! que sommes-nous donc venus faire en ce maudit pays, sur cette terre de Caïn ? [1] Le sais-tu, toi, Anthoine ?

incontinent qu'ils en eurent beu, ils eurent l'advantage qui se trouva être un vray et evident miracle. Car de toutes maladies de quoy ils étaient entachez, après en avoir beu deux ou trois foys, recouvrèrent santé et guarison. Après ce avoir veu et congneu y a eu telle presse la dicte médecine que on si voulait tuer à qui premier en aurait. De sorte que un arbre aussi gros et aussi grand que chesne qui soit en France a esté employé en six jours; lequel a faict telle opération, que si tous les medecins de Louvain et de Montpellier y eussent esté avec toutes les drogues de Alexandrie, ils n'en eussent pas tant faict en ung an, que le dict arbre a faict en six jours. Car il nous a tellement profité que tous ceux qui en on voullu user ont recouvert santé et guarison, la grâce à Dieu." Ch. XV, édition 1545.

1. Voici ce qu'écrivait Jacques Cartier explorant la côte du Labrador : " Si la terre correspondoit à la bonté des ports ce seroit un grand bien, mais on ne doit pas l'appeler terre; ains (*mais*) plutot cailloux, et rochers sauvages, et lieux propres aux bêtes farouches: d'autant qu'en toute la terre devers le Nord, je n'y vis pas tant de terre qu'il en pourroit tenir dans un benneau: et là toutefois je descendis en plusieurs lieux; et en l'Isle de *Blanc Sablon* n'y a autre chose que mousse et petites épines et buissons ça et là séchez et demi-morts. Et, en somme, je pense que *cette terre est celle que Dieu donna à Caïn*."
Premier Voyage de Jacques Cartier (1534), ch. 8, page 5 et 6.

Yvon LeGal fermait les poings en criant cela ; telle était son exaspération qu'il ne s'apercevait pas que sa bouche malade, fatiguée à cet excès de paroles, saignait par tous ses ulcères.

Dom Anthoine le regarda avec un œil froid, tranchant, aiguisé comme une lame de scalpel. Puis il dit :

— Oui, LeGal, je le sais, moi ; car maintenant je me rappelle qu'en cette nuit même Jésus-Christ, Notre Seigneur, a voulu naître sur la terre pour y venir. Tu as raison, LeGal, ce n'était vraiment pas la peine de naviguer si longtemps pour annoncer à des sauvages une nouvelle qu'il aurait fallu apprendre, avant le départ de St-Malo, aux marins d'une flotte française à des catholiques de la Basse-Bretagne ! Cette pensée-là, vois-tu, excuse ceux qui partent sans savoir où ils vont, les console lorsqu'ils n'arrivent pas au terme, leur fait voir le retour différable et de peu d'importance le but une fois atteint. C'est la raison du missionnaire. Est-elle bonne celle-là ?

— Tu es encore meilleur qu'elle, s'écria Yvon LeGal avec chaleur.

C'était une âme grande et belle, un franc et noble cœur que cet Yvon LeGal, oubliant, devant la splendeur de l'idée, la morsure sarcastique des mots et jusqu'à l'aigreur de la voix railleuse.

— Que veux-tu, ajouta le marin, c'est la famille qui nous gâte ; ça nous rend égoïstes. Au fond, c'est tout ce que l'on aime, rien que cela ; d'autre part, c'est tout ce qui peut nous aimer le mieux. Ah ! le *chez-nous !* le *chez-nous ! !* il faut encore plus de courage pour le quitter que pour le défendre !

— *Malo ! Malo ! !* [1] bien parlé, camarade, crièrent en même temps plusieurs voix, ça nous fait comme cela nous autres !

Cette exclamation me fit tressaillir. Et j'aperçus, à la droite, à la gauche, en face d'Yvon Le Gal dix à douze frères de caravelle, couchés sur leurs grabats, les coudes dans les oreillers, écoutant le causeur avec des bouches grandes ouvertes. Ce trait de physionomie en disait long sur l'intérêt vivace du récit. Les yeux brillaient autant de curiosité que de peur, et c'était amusant de voir étinceler ces prunelles tout à l'heure éteintes, en apparence, sous des paupières lourdes closes. L'incomparable somnifuge qu'une histoire de revenant !

Yvon Le Gal regarda ses auditeurs avec ravissement.

— Tous des Bretons ! dit-il.

C'en était parbleu ! et de bonne marque : Georget Mabille, de Ploërmel ; Julien Plantirnet, de Landerneau ; Lucas Clavier, de Lorient ; Jehan Ravy, de Tréguier ; Michel Andiepvre, de Quiberon ; Pierre Coupeaulx, de Dol ; Jacques Poinsault, de Quimperlé ; Michel Phelipot, de Rennes ; Jehan Coumyn, de St-Pol-de-Léon ; Richard Le Bay, de St-Cast.

Alors Yvon Le Gal se leva :

— Debout, les gars ! commanda-t-il. C'est aujourd'hui la grande et joyeuse fête du Christ, le jour anniversaire de sa naissance. Au nom de la vieille Armorique, je propose trois *Noëls* en son honneur ! Ça, mes gabiers, crions si fort qu'on nous entende jusqu'en Bretagne !

1 *Malo ! Malo ! !* cri breton répondant à l'exclamation française *Vive ! Vive ! !*

Cette explosion de joie éveilla tout le dortoir, jusqu'à Bertrand Sambost, ronfleur incomparable, qui s'étira paresseusement en baillant de tous ses membres.

— "*Dame !* qu'il dit, c'est comme cela, vous autres ; vous laissez dormir les amis quand on parle de là-bas ! Ce n'est pas généreux. Eh ! bonjour St-Pol, bonjour Tréguier, bonjour Landerneau ! Quelle bonne nouvelle ? "

Ceux que Bertrand Sambost saluait ainsi de leurs noms de village n'étaient autres que Jehan Coumyn, Jehan Ravy et Julien Plantirnet. — Tréguier, Landerneau, St-Pol-de-Léon sont trois bons voisins de hameaux, assis depuis mille ans sur les grèves septentrionales de la Bretagne, et qui ne se fatiguent pas encore du grand spectacle de la mer.

Bertrand Sambost répéta :

— Quelle nouvelle ?

— Une grande et bonne nouvelle, répondit Dom Anthoine. Je vous apprends la naissance du Christ, venu cette nuit même sur la terre pour y souffrir encore plus que vous.

Bertrand Sambost leva sur l'aumônier un regard froid, silencieux, puis il porta la main à sa bouche malade et dit avec un sourire triste :

— Cela n'est pas possible, messire aumônier, cela n'est pas possible !

Tous les voisins de Bertrand Sambost penchèrent la tête en signe d'assentiment, et ces désespérés de la douleur répétèrent à l'unisson le mot amer du timonier :

— Messire aumônier, cela n'est pas possible !

Alors le missionnaire répondait : — Vous êtes couchés dans un cadre, et Il dormait dans une crèche, sur la paille d'une étable. Vous vous plaignez ? A Bethléem

Il ne s'est pas même gardé une place dans l'hôtellerie et Il vous a paternellement ménagé la vôtre, à douze cents lieues de la patrie, sur ce navire que sa Providence a sauvé de la mer et du feu.

— Les délicats, continuait le prêtre avec un accent de raillerie douce, les délicats! les douillets!! ils se plaignent du bon Dieu qui a établi leur maison dans une caravelle vice-royale portant à la corne de son mât d'artimon le plus beau des drapeaux de la terre!

Durant que l'aumônier parlait de la sorte, Bertrand Sambost, assis sur son séant, regardait avec inquiétude à tous les coins et recoins de la chambre des batteries. Dom Anthoine s'en aperçut le premier.

— Que cherchez-vous, lui dit-il ?

Sambost répondit —: *Terr-i-ben !* Vous me faites peur!

— Qui? moi ?

— Non pas, messire aumônier, mais votre surplis, votre étole, *la toilette de Philippe!* Quelqu'un de nous autres va-t-il encore s'en aller? Ah! le chemin, *le chemin de Rougemont !*

— Vous avez le cerveau hanté, mon excellent ami, dit le prêtre. Je n'apporte à personne les derniers sacrements. J'attends seulement de la *Grande Hermine* le signal de l'*élévation* de la messe pour réciter avec vous tous les prières de la Nativité.

Cette réponse ne m'expliquait pas cependant ce que Sambost avait voulu dire par *la toilette de Philippe.* Quel était ce pauvre Philippe dont il parlait si mélancoliquement? Et *le chemin de Rougemont,* où menait-il? Un horrible soupçon me traversa l'esprit et j'eus, tout de suite, le pressentiment sinistre d'une plus

sinistre vérité. Cette route inconnue devait courir droit au cimetière, et le *pauvre Philippe* ne devait être autre chose que le cadavre d'un matelot jeté à la mer par un sabord, cette porte basse de l'éternité pour les marins surpris en route. J'allais interroger mon guide à ce propos, quand une détonation formidable ébranla l'atmosphère.

— Le canon ! dit l'aumônier, l'*élévation* de la messe ! A vos rangs matelots !

En effet l'artillerie du fort Jacques-Cartier tirait une salve d'honneur. [1] L'éclair des pièces et le fracas de la poudre ébranlaient à ce point le navire que l'on aurait parié que la batterie manœuvrait sur le pont de la *Petite Hermine.*

Alors il se passa une scène incomparable de grandeur. Tous les invalides du bord se levèrent de leurs cadres et vinrent se ranger en ordre de parade au milieu du vaisseau, formant, avec leur quatre lignes, un parallélogramme parfait. Dom Anthoine entra dans le carré, et, le visage dans la direction de la *Grande Hermine,* récita d'une voix grave et douce les belles prières de la Nativité. Puis il entonna, et avec

1. Je n'ai fait suivre à l'équipage de Jacques Cartier qu'un vieil usage passé à l'état de traditionnelle coutume en la Nouvelle-France aux fêtes de Noël. Les extraits suivants du *Journal des Jésuites* le prouvent surabondamment :

" M. le Gouverneur avait donné ordre de tirer à l'élévation *(de la* " *messe de minuit)* plusieurs coups de canon lorsque notre F. sacris- " tain en donnerait le signal, mais il s'en oublia et ainsy on ne tira " point."

Journal des Jésuites, page 21. (25 décembre 1645.)

" On tira cinq coups de canon à l'élévation de la messe de minuit."

Journal des Jésuites, page 74. (25 décembre 1646.)

" Le Fort tira cinq coups au *Te Deum* de la messe de minuit."

Journal des Jésuites, page 97. (25 décembre 1647.)

lui toute l'infirmerie poursuivit, la prose célèbre de la fête de Noël :

Votis Pater annuit,
Justum pluunt sidera :
Salvatorem genuit,
Intacta puerpera :
Homo Deus nascitur.

Tu, lumen de lumine,
Ante solem funderis ;
Tu, numen de numine,
Ab æterno gigneris,
Patri par progenies.

Tantus es ! et superis,
Quæ te præmit caritas !
Sedibus delaberis :
Ut surgat infirmitas,
Infirmus humi jaces.

J'étais stupéfait du courage de toutes ces bouches malades chantant avec un irrésistible élan de ferveur cette vieille hymne de la foi catholique.

— Les braves gens ! m'écriai-je, comme ce qu'ils chantent est beau !

Laverdière eut un éclat de rire sarcastique, et me dit : — En vérité, monsieur, vous avez l'attention vive. Je vous en félicite ! Ce latin-là, voici trente ans qu'on vous le donne au lutrin de la cathédrale. Le paradoxe a raison, en toilette comme en musique, *rien de neuf comme le vieux.* Il ajouta presque aussitôt, avec un accent de doux reproche : — Ah ! mon ami, si vous *écoutiez* au lieu d'*entendre !* Oui, si vous écoutiez

attentivement chanter la liturgie catholique dans les vieilles églises du Bas-Canada ! Quelles grandes épopées, quels héroïques poèmes racontent ses hymnes saintes, et comme leurs strophes alternantes récitent avec un art merveilleux les pages mieux écrites de l'histoire du pays !

— Ça, avouez-le moi, en bonne sincérité, vous est-il possible de n'être pas ému jusqu'aux larmes lorsque, dans une grave cérémonie religieuse, on chante à Québec, sous les voûtes centenaires de Notre-Dame, l'invocation solennelle et magistrale du *Veni Creator Spiritus ?* Elle me causait à moi, sur la terre, un attendrissement indicible. Ce n'est plus l'oreille, mais le cœur qui écoute, qui vibre à l'unisson des voix et de l'orgue.

— *Veni Creator Spiritus !* c'est lui que chantaient les trois équipages de Jacques Cartier, dans l'église cathédrale de Saint-Malo, le 16 mai 1535, un jour de Pentecôte ! Comme l'Esprit Saint a répondu à l'appel, et que son souffle se reconnaît bien à la brise favorable qui s'éleva sur la mer, semblable au bruit du vent impétueux que les apôtres entendirent !

— *Veni Creator Spiritus !* Samuel de Champlain, à Québec, [1] LaViolette, à Trois-Rivières, [2] Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, à Montréal, [3] l'ont chanté tour à tour ; et après eux, le *Collège de Québec*, aux ordinations de ses prêtres et à ses concours de philo-

1. 3 Juillet 1608. Fondation de Québec.
2. 4 Juillet 1634. Fondation de Trois-Rivières.
3. 18 Mai 1642. Fondation de Montréal.

sophie [1]. *Veni Creator Spiritus !* c'est lui que chantait Laval au Séminaire des Missions Etrangères, et c'est encore lui que répètent, dans la chapelle séculaire de sa maison, les prêtres-professeurs de son université. *Veni Creator Spiritus !* c'est lui que chantaient, aux avant-postes de la civilisation chrétienne, ces pionniers incomparables de l'Evangile, les jésuites missionnaires au pays des Hurons, dans leurs bourgades célèbres de Ste-Marie, St-Joseph, St-Louis, St-Jean-Baptiste, St-Michel. *Veni Creator Spiritus !* c'est lui que chantaient ces hardis expéditionnaires du lac Gannentaha, la plus héroïque aventure de l'apostolat catholique au pays des Iroquois, la course la plus téméraire, la plus divinement insensée à cette mission flottante que la *relation*, et après elle l'histoire du Canada, nommèrent avec tant de justesse la *Mission des Martyrs.*

— *Veni Creator Spiritus !* les trois pouvoirs civils de la Nouvelle-France, le militaire, la magistrature, le gouvernement administratif, le chantaient aux séances solennelles du Conseil Supérieur à Québec, et à l'arrivée des nouveaux vice-rois.

1. Le 2 Juillet 1666 furent soutenues, au *Collège de Québec*, les premières thèses publiques sur la philosophie en présence de messieurs De Tracy, de Courcelles et Talon.

" Le 2 juillet 1666 les premières disputes de Philosophie se font " dans la Congrégation avec succez. Toutes les puissances s'y trou- " vent; M. l'Intendant entr'autres y a argumenté très bien. Mons. " Louis Jolliet et Pierre de Francheville y ont très bien répondu de " toute la Logique."

" Le 15 juillet 1667, Amador Martin et Pierre de Francheville " soutiennent de toute la philosophie avec honneur et en bonne " compagnie."

Le *Journal des Jésuites*, pages 345 et 355.

Ferland, *Histoire du Canada*, tome II, page 63.

— Fondations de villes, fondations de paroisses, fondations de collèges, fondations d'institutions politiques, toutes ont prospéré, toutes sont demeurées debout, fortes, vivantes, progressives, exubérantes de sève et d'avenir. Le village est devenu cité, la mission s'est faite paroisse, le collège, université, la colonie, puissance, oui Puissance du Canada. Et le chant immortel de la vieille hymne catholique se continue. Voix ferventes des choristes, poésie des strophes, beautés de l'harmonie, rien ne change, tout demeure, comme la vérité dont il est le premier écho. *Veni Creator Spiritus !*

Et, se grisant à l'enthousiasme de son propre langage, Laverdière élevait la voix, comme s'il eût adressé la parole à quelque immense auditoire, grandissait sa petite taille, et déclamait avec une chaleur de gestes égale au feu sacré qui le brûlait comme une Sybille.

Aussi, écouté à travers le bruit de cette voix dominante, le chant de la *Petite Hermine* me semblait-il un accompagnement d'orchestre soutenant un récitatif d'opéra. Les scorbutiques disaient alors :

Cœlum qui regia,
Stabulum non respuis ;
Qui donas imperia,
Servi formam induis :
Sic teris superbiam.

— Vous me trouvez prolixe, continuait Laverdière mis en verve par la musique, vous me jugez bavard, intarissable. Que voulez-vous ? je suis comme les anciens, j'aime à parler, à m'appuyer sur mes idées

favorites, comme ceux-là, quand ils marchent, sur les épaules solides ou les bras vigoureux de leurs enfants. Mes souvenirs, voilà mes meilleurs bâtons de vieillesse !

— Je vous ai donné tout à l'heure le développement historique, l'amplification littéraire des idées religieuses et nationales que m'inspire la prière du *Veni Creator* chantée dans nos églises. A vous maintenant, cher ami, de répéter l'expérience, de la reprendre sur d'autres hymnes liturgiques, avec le *Te Deum*, par exemple, un beau sujet, facile et tout exubérant d'imagination. Je vous le donne ; allons, marchez !

Et, comme s'il se fût douté que je n'en ferais rien, il poursuivit avec cet accent d'enthousiasme qui lui était familier : — Rappelez-vous le *Te Deum* chanté à St-Malo, au retour de la célèbre expédition de l'année 1535, par l'équipage de Jacques Cartier, pour remercier la Providence de la découverte du Canada ; le *Te Deum* chanté à Québec, par Samuel de Champlain, le 23 mai 1633, pour rendre grâce à Dieu de la recouvrance du pays ; le *Te Deum*, chanté, celui-là, dans toutes les églises de la colonie, en mémoire de l'héroïque triomphe de Dollard des Ormeaux sur les féroces Iroquois ; plus tard, le *Te Deum* chanté, à Notre-Dame de Québec, à la nouvelle de la découverte du Mississipi ; le *Te Deum* chanté, par Louis Hennepin, au lancement du *Griffon* sur la rivière Niagara ; puis les *Te Deum* militaires, portant, comme des drapeaux de régiments, le chiffre de leurs glorieux millésimes : 1690, 1711, 1758 ; celui de Frontenac, à Notre-Dame de Québec, avec le pavillon-amiral de Sir William Phips suspendu comme trophée à la voûte sonore ; celui de Vaudreuil, à la chapelle de *Notre-Dame des*

Victoires, pour remercier Dieu d'avoir prévenu par une catastrophe effroyable la flotte de l'amiral Walker, et sauvé le Canada d'une conquête certaine ; celui de Montcalm enfin, chanté, comme à Bouvines, par les aumôniers de l'armée canadienne-française, en plein champ de bataille, sous le rempart de Carillon !

— Ce *Te Deum* est sans conteste la plus brillante de toutes ces répétitions d'actions de grâces. Que son éclat cependant ne vous fasse pas oublier le *Te Deum* que Marie de l'Incarnation récitait avec ses religieuses, à genoux sur la neige, dans la nuit du 30 décembre 1650, pour remercier Dieu... de l'incendie de leur couvent. N'est-ce pas que devant une pareille grandeur d'âme la Providence dut elle-même trouver son épreuve petite ? Rappelez-vous encore cet autre *Te Deum* que les Jésuites chantaient à la chapelle de leur séminaire chaque fois que l'on apportait au collège *la bonne nouvelle* qu'un père missionnaire avait été assassiné au pays des Hurons, ou bien encore, martyrisé dans les terribles bourgades iroquoises.

— *Bonnes nouvelles !* comme il leur en est venues en dix ans ! Ce fut d'abord celle du Père Jogues ; presque aussitôt celle du Père Daniel. Un an plus tard il en vint deux à la fois, les deux meilleures : souvenez-vous des morts glorieuses de Jean de Brébeuf et de Gabriel Lalemant. Puis, à leur tour, les meurtres de Charles Garnier, de Chabanel, de Buteux, de Léonard Garreau. Tant et tant, qu'à la fin, la population de la petite ville de Québec en était arrivée à pleurer moins au carillon des cloches sonnant un glas qu'à la voix des Jésuites chantant un *Te Deum !*

Le maître-ès-arts me dit encore : — Ecoute ! — Mais Laverdière ne parla plus. L'infirmerie seule continuait d'une voix plaintive et lente :

Nobis ultro similem,
Te præbes in omnibus ;
Debilibus debilem,
Mortalem mortalibus ;
His trahis nos vinculis.

Cum ægris confunderis,
Morbi labem nesciens ;
Pro peccatis pateris,
Peccatum non faciens :
Hoc uno dissimilis.

— Quelles paroles ! s'écria le prêtre. En savez-vous de plus intimes, de plus attachantes, de plus attendries ? En serait-il de mieux appropriées au divin caractère de cette fête et à la situation désespérée de ces infirmes qui chantent avec des bouches souffrantes l'allégresse anniversaire de la grande délivrance ?

— Etudiez cette hymne de Noël en elle-même : la mélodie de son thème et l'adorable simplicité de son récit semblent faites, comme les joies d'Andromaque, de sourires et de larmes. Cette musique inspirée traduit tout à la fois et le bonheur extatique de l'Epouse du Christ, pleurant de joie devant la beauté éternelle de son Bien-Aimé, et l'amertume inconsolable de la Mère du Christ, sanglotant de tristesse devant la pauvreté volontaire, l'indigence absolue du Dieu fait homme.

— Tel est mon sentiment artistique à son égard, et je vous le donne pour ce qu'il vaut. Mais le charme divin de cette mélopée grégorienne se centuple pour moi, s'idéalise, quand, au lieu de lui prêter l'oreille

sévère du critique musical, il m'arrive (et cela très souvent) de l'écouter avec ma seule mémoire reconnaissante de prêtre-historien. Comme ils chantent alors dans mon âme ravie, les Noëls captifs, les Noëls d'exil, les Noëls douloureux de la patrie absente, — 25 décembre 1629 — 25 décembre 1630 — 25 décembre 1631. — Alors je me souviens de Guillaume Couillard, d'Abraham Martin, de Guillaume Huboust [1], de Pierre Desportes, de Nicolas Pivert [2] réunis avec leurs familles dans la chapelle déserte de notre vieux Château St-Louis, et récitant à chaudes larmes la prière du matin. [3] Connaissez-vous spectacle plus navrant que cet autel sans prêtre et cette communion de fidèles sans hostie ? [4] Cela ne rappelle-t-il pas le déjeuner d'un Premier l'An où des orphelins regardent à travers leurs sanglots les chaises vacantes de la table

1. Guillaume Huboust épousa la veuve de notre premier paysan Louis Hébert, mort le 27 janvier 1627, à la suite d'un accident.
Tanguay, *Dictionnaire Généalogique.*

2. Les cinq paysans français, seuls demeurés au Canada après la prise de Québec par les Kertk.

3. "Le 13 juillet 1632, Québec fut remis entre les mains d'Emery "de Caën et du sieur DuPlessis Bochart : et le même jour, les "Anglais firent voile sur deux navires chargés de pelleteries et de "marchandises. Il y avait déjà près de trois ans qu'ils s'étaient "emparés du Canada. Les Français restés dans le pays avaient "trouvé ce temps bien long : aussi furent-ils remplis de joie, lorsqu'à "la place du pavillon anglais ils virent flotter le drapeau blanc. "Leur satisfaction fut complète quand ils purent assister au saint "sacrifice de la messe qui fut célébrée dans la demeure de Louis "Hébert. Depuis le départ de Champlain (24 juillet 1629) ils "avaient été privés de ce bonheur."
Ferland, *Histoire du Canada*, tome I, page 252.

4. Une sinistre prière du matin est celle que le chevalier de Lorimier récita lui-même dans la chapelle de la prison de Montréal le jour de son exécution. "Aussitôt que sa toilette fut terminée, "De Lorimier sortit du cachot, et s'adressant à tous les prisonniers "leur demanda de dire en commun la prière du matin. Ce fut lui-"même qui la fit d'une voix haute, ferme et bien accentuée."
L. O. David, *Les Patriotes de* 1837-38, page 245.

familiale, attendant en vain cette bénédiction maternelle que seule donnera maintenant à leur foyer l'invisible main de la Providence ?

— Mais la Providence, poursuivit le maître ès-arts avec un renouveau de chaleur éloquente, mais la Providence ne se laissa pas vaincre en générosité. Sa récompense dépassa l'épreuve de si haut qu'elle faillit tuer de joie ces stoïques paysans qui avaient eu l'immense courage de croire en elle jusqu'à la fin !

— La récompense ! demandez ce qu'elle fut à ces femmes et à ces enfants de laboureurs à genoux sur la petite grève de la Basse-Ville ; demandez ce qu'elle fut à ces *habitants* héroïques, à ces robustes patriotes, qui criaient, pleuraient, riaient tout à la fois, au spectacle de trois grands navires portant à leurs cornes d'artimon le drapeau blanc d'Henri IV, le vieux pavillon des anciens marins de la Bretagne, de Roberval, *le petit roi de Vimeux* [1], de Pontgravé, le *marchand corsaire* [2], de Jacques Cartier, le hardi capitaine découvreur !

— Les trois grands navires se nommaient le *Saint-Pierre !* le *Saint-Jean ! !* le *Don de Dieu ! ! !* Ils portaient la fortune d'un homme plus heureux que César, et qui rentrait en possession de toute sa conquête, une conquête supérieure à celle des Gaules, un pays plus

1. François de la Rocque, sieur de Roberval, que François Ier appelait le *petit roi de Vimeux* à cause du crédit illimité dont ce gentilhomme jouissait dans sa province.

Ferland, *Histoire du Canada*, tome Ier, page 38.

2. " Pontgravé, dit Emile Souvestre, était un de ces navigateurs " moitié marchands, moitié corsaires, qui, lorsqu'on les hélait sur " l'océan, arboraient le pavillon de leur maison de commerce, criaient " *Malouin* et passaient sous la protection de leur courage. "

vaste que sa république, une terre plus large que la frontière du vieil empire romain. [1]

— Le *Saint-Pierre !* le *Saint-Jean ! !* le *Don de Dieu ! ! !* Dites-moi, quel prophète eût mieux trouvé les allégoriques légendes de ces trois vaisseaux ? *Pierre !* l'apôtre de la Foi. Quel homme plus que Champlain avait eu cette foi absolue d'une absolue Providence, lui qui estimait le salut d'une âme préférable à la conquête d'un empire ? *Jean !* l'apôtre de l'amour. Quel homme plus que Samuel Champlain avait aimé le Canada français, cette colonie née de lui, de son cœur et de son âme, plus étroitement encore que sa famille, les enfants de son propre sang, lui que l'histoire appellera jusqu'à la fin du temps *Père de la Nouvelle-France?* Le *Don de Dieu !* Après le paradis, en connaissez-vous un plus magnifique sur la terre que celui de la patrie recouvrée ? [2]

Ici le maître ès-arts cessa de parler, moins encore pour me permettre de répondre à ses questions rapides, que pour reprendre haleine. Ce dont il me parut avoir grand et urgent besoin.

1. L'étendue du Canada est évaluée à 3,610,257 milles carrés. C'est la plus grande des possessions britanniques.

L'Angleterre et l'Irlande réunies n'ont que 121,115 milles carrés d'étendue, de sorte que le Canada est trente fois plus grand que le Royaume-Uni.

L'étendue de l'Europe entière n'est que de 3,751,002 milles carrés, et, par conséquent, il ne s'en manque que de 145,745 milles carrés que le Canada à lui seul soit aussi grand que toute l'Europe.

La surface du monde entier est évaluée par les géographes à 52,511,004 milles carrés, et, par conséquent, le Canada, à lui seul, forme un quatorzième de l'étendue du monde entier.

2. Samuel de Champlain avait fait vœu à la Très Sainte Vierge, s'il *recouvrait* jamais le Canada à la France, de lui bâtir une église. Ce fut en accomplissement de ce vœu autant qu'en mémoire de cette faveur inestimable que le Père de la Nouvelle-France éleva, sur le site actuel de notre Basilique, une église sous le vocable caractéristique de *Notre-Dame de Recouvrance.*

L'infirmerie de la caravelle achevait la prose de Noël, et disait *amen* à la belle et sainte aspiration du dernier verset :

Cujus igne cœlitus,
Caritas accenditur,
Ades alme Spiritus :
Qui pro nobis nascitur,
Da Jesum diligere.

Je vous le confesse à ma honte, ajouta Laverdière en manière de péroraison, je vous le confesse à ma honte, ces réminiscences historiques me hantent obstinément la mémoire, même à l'église. Je m'y arrête complaisamment, au lieu de bien prier. Que voulez-vous, ces hymnes magistrales du *Veni Creator*, du *Te Deum*, du *Vexilla Regis prodeunt* [1], de l'*Ave Maris Stella*, du *Pange lingua gloriosi* m'entraînent irrésis-

1. Le chant *Vexilla Regis* se rattache à deux événements historiques également fameux et de circonstance presque identique. Le premier—14 juin 1671 — fut la prise de possession par Daumont de Saint-Lusson, au nom du roi de France Louis XIV, du lac Huron, du lac Supérieur, de la Grande Ile du Manitoulin et de toutes les terres découvertes et à découvrir entre les mers du Nord, de l'Ouest et du Sud. Le second—9 avril 1682—fut la prise de possession de la Louisiane, par Réné Robert Cavelier, sieur de la Salle, au nom du même roi de France, Louis XIV.

Le chant du *Vexilla Regis prodeunt* rappelle encore les tortures du Père Poncet, captif chez les Iroquois : " J'offris mon sang et mes " souffrances pour la paix, regardant ce petit sacrifice (la perte d'un " doigt) d'un œil doux, d'un visage serein et d'un cœur ferme, chan- " tant le *Vexilla*, et je me souviens que je réiteray deux ou trois fois " le couplet ou la strophe : *Impleta sunt quæ concinit. David fideli* " *carmine, dicendo nationibus : regnavit a ligno Deus.*"

Relations des Jésuites, année 1653, ch. IV, page 12.

Le chant du *Pange lingua gloriosi* rappelle une égale tristesse, peut-être même un plus long courage :

" Mon cher amy,

" Je n'ay plus presque de doigts, ainsi ne vous estonnez pas si j'écris " si mal. J'ay bien souffert depuis ma prise ; mais j'ai bien prié Dieu " aussi. Nous sommes trois François icy qui avons été tourmentés " ensemble, et nous nous estions accordez, que pendant que l'on tou r-

tiblement à la suite des glorieux cortèges qui marchent à leur rhythme. Le bon Dieu m'a pardonné ces fautes de recueillement, ces défaillances de l'esprit, ces distractions mondaines, car toutes ces escapades de mon imagination fatiguée d'études, se fondaient en un sentiment intense d'amour reconnaissant, de gratitude exaltée pour cet *étendard du Monarque Eternel déployé, pour ce mystère de la croix éclatant aux yeux de l'univers*, et qui valait à mon pays, à cette adorée terre du Canada catholique et français d'inestimables bienfaits, et un honneur immortel !

Tout à coup Guillaume Le Marié, le maître du *Courlieu*, apparut sur l'escalier d'honneur de la caravelle. Il revenait de la *Grande Hermine*. Il entra précipitamment dans le carré formé par l'équipage et dit :

— A la gloire de Dieu ! à l'honneur de la *Petite Hermine*, en ma qualité de *maistre de la nef*, je demande deux trompettes pour répondre aux sonneries du vaisseau-amiral.

On entendait en ce moment, au dehors, deux clairons chanter la diane [1].

" menteroit l'un des trois, les deux autres prieroient Dieu pour luy, " ce que nous faisions toujours ; et nous nous estions accordez aussi " que pendant que les deux prieroient Dieu, celuy qui seroit tour- " menté chanteroit les Litanies de la Sainte Vierge, ou bien l'*Ave* " *Maris Stella*, ou bien le *Pange lingua* ; ce qui se faisoit. Il est vrai " que nos Iroquois s'en moquoient, et faisoient de grandes huées, " quand ils nous entendoient ainsi chanter ; mais cela ne nous empes- " choit pas de le faire."

Lettre d'un Français captif à un sien ami des Trois-Rivières —*Relations des Jésuites*, année 1661, page 35.

1. A ceux qui m'accuseraient de faire de la haute fantaisie en donnant des trompettes aux matelots de Jacques Cartier, je réponds de la manière suivante :

" Ce fait (la distribution des cadeaux aux sauvages d'Hochelaga, " hommes, femmes et enfants) le dit cappitaine commanda *sonner*

Guillaume LeMarié n'avait pas achevé sa phrase que dix hommes sortirent des rangs et coururent au vaigrage de tribord où deux bugles étaient suspendus à leurs glands de soie verte. C'était une véritable curiosité pour l'œil que le spectacle de tous ces bras tendus vers les trompettes de cuivre. Un instant les deux clairons disparurent dans ce fouillis de mains insatiables. Puis deux hommes se précipitèrent sur le pont par l'échelle d'écoutille. Les vainqueurs de cette lutte chevaleresque, les bravi de cet héroïque tournoi se nommaient Yvon LeGal et Bertrand Sambost, les deux gars de St-Brieuc.

— A vos rangs ! commanda le *maistre de nef.*

L'équipage ou plutôt les invalides reformèrent le carré.

Presque aussitôt une fanfare éclatante joua sur le pont. C'était une musique étrange, triste comme le dernier appel du cor de Roland, fantastique autant que l'*hallali* du *Féroce Chasseur* passant à la vitesse d'un galop infernal dans les ballades de Burger. Mais toutes les nuances de cette sonnerie martiale se fondaient en un seul caractère harmonique pour l'équipage de la *Petite Hermine :* l'orgueil de la caravelle ! Et ce sentiment unique du fier honneur relevait spontanément la tête à ces hardis marins de Bretagne et de Normandie.

Les bugles avaient à peine sonné les dernières mesures de la diane, que tout à coup, un détonnant

" *les trompettes et autres instruments de musique,* desquels le dit peuple " fust fort réjoui." *Voyage de Jacques Cartier,* 1535-36, feuillet 26 verso, édition 1545.

Aussi référer à la note de la page 76, chapitre premier de ce livre.

vivat partit du bord de la *Grande Hermine*. C'étaient les gaillards de la nef-générale qui acclamaient leurs frères d'armes et d'aventures, les invalides du *Courlieu*. *Per jou !* [1] il ne fallait pas qu'une aussi grande et haute clameur allât s'éteindre sans réponse dans les ténébreuses profondeurs de la solitude. Au mépris de la discipline, malgré la voix terrible du maître de la nef qui le rappelait à la consigne, l'équipage en délire brisa les rangs, courut à l'écoutille et s'engouffra dans son carré avec la violence d'une foule prise de terreur panique et qui s'écrase aux portes. En un clin d'œil, les matelots envahirent le pont avec un bruit de paquet de mer qui tombe d'aplomb, emportant, comme un fêtu, les bois et les ferrures des bastingages.

Et tandis que les matelots de la flottille échangeaient là-haut, au-dessus de nos têtes, des *Noëls* [2] interminables, je m'approchai avec Laverdière d'Yvon LeGal et de Bertrand Sambost, les héroïques trompettes redescendus à la chambre des batteries.

Ils offraient un spectacle lamentable. Toutes les plaies de la bouche s'étaient rouvertes !

Qu'importe ! ils leur avaient fameusement joué la diane !

— Allons toi, dit tout à coup Yvon LeGal, où donc as-tu pris ce courage ?

L'autre, confidentiel, se rapprocha du camarade. — Tu sais (il parlait tout bas), tu sais, la nuit est calme, l'atmosphère sonore et le vent souffle de l'ouest !

1. *Per jou*, abréviation de *Per Jovem*, c'est-à-dire, par Jupiter !
2. *Noël !* le cri de joie du moyen âge.

Je me suis dit : un son que la brise emporterait dans cette direction.....vers l'est.....arriverait.....

Bertrand Sambost n'acheva pas.

— Arrête, lui cria LeGal, pas avant moi.

Alors ces deux hommes se rencontrèrent du regard — un regard aveuglé de larmes — puis ils marchèrent précipitamment l'un sur l'autre, se saisirent aux mains, comme des lutteurs qui s'éprouvent, dans une étreinte formidable qui leur broya les doigts et fit craquer toutes leurs phalanges. Un instant ils demeurèrent immobiles, comme les personnages d'une œuvre statuaire, puis leurs voix sourdes d'émotion dirent ensemble : — En France ! en France ! Si, là-bas, on nous avait entendus ?

Alors je m'expliquai leur courage !

Que leur importait, après tout, à ces croyants de l'amour natal, les principes ou les utopies de la physique ? L'illusion des âmes ferventes supplée à toute science, et, mieux qu'elle, console et fortifie.

— Coquin va ! bégayait Bertrand Sambost, en riant mal, tu lis dans les yeux !

— *Du-oui !* répondait Yvon LeGal, par les yeux dans le cœur.

Et, silencieusement, les deux compagnons mariniers s'embrassèrent !

— Croyez-moi, disait Laverdière, m'entraînant loin du bord de la *Petite Hermine*, croyez-moi, compatriote, le *mal du pays* en tuera plus ici que le *mal de terre* [1].

1. *Mal de terre*, ancien nom du scorbut.— « L'hivernage de Cartier à Sainte-Croix (1535-36) est surtout remarquable par la maladie qui décima ses hommes. C'était une espèce de scorbut appelé plus tard *mal de terre*, mais que l'on pourrait qualifier plus proprement de *mal de mer*, parce que, selon toute évidence, il provenait de vieilles salai-

Et m'en allant, je songeais avec un amer sentiment de tristesse et de sourde colère à tous ces cœurs magnanimes qui battent dans la poitrine des humbles, des petits, des obscurs de ce monde, et dont l'histoire ne s'occupe pas ; à ces manœuvres de toutes les besognes, paysans, soldats, marins, héros anonymes que nulles fanfares ne saluent, que nulles acclamations n'accompagnent, qui rentrent, au sortir de leurs homériques aventures, dans les ténèbres de la vie quotidienne comme des figurants s'effacent dans les coulisses à la fin du drame, eux, les acteurs principaux, eux, les premiers rôles !

Et je me demandais, avec angoisse, si l'injustice resterait irréparable, si de pareils dévouements, de telles abnégations ne se trahiraient pas un jour, et ne vaudraient pas à leurs auteurs l'éclat de cette vaine gloire, passagère comme son nom, fausse comme son lustre : la reconnaissance humaine !

sons que portaient les vaisseaux. Pour n'avoir pas su se nourrir de viandes fraîches que pouvait produire la chasse, les marins perdirent vingt-cinq ou trente hommes des leurs, ceux-là même qui, probablement, manquent à la liste que nous possédons, car les trois équipages s'élevaient à cent dix hommes. Les autres malades furent guéris par les sauvages qui leur firent boire à cet effet une décoction d'épinette blanche."

Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens français*, tome 1er, page 13.

L'épidémie du scorbut fut encore plus violente en Acadie, dans l'hiver de l'année 1604 et 1605 :

" M. de Monts passa environ un mois à faire avec Champlain l'explo-
" ration des côtes de la presqu'île et de la baie Française (Fundy) et
" vint enfin fixer sa colonie à l'entrée de la Rivière des Etchemins
" (ou Sainte-Croix) sur une petite île qui fut aussi nommée île de
" Sainte-Croix. Cette île, n'ayant qu'une demi-lieue de circuit, fut
" bientôt défrichée, on eut même le temps de commencer des jardi-
" nages à la terre ferme. Mais l'hiver venu, on se trouva sans eau et
" sans bois, et comme on fut bientôt réduit aux viandes salées, le
" scorbut se mit dans la nouvelle colonie et enleva trente-six personnes
" jusqu'au printemps."

Laverdière, *Histoire du Canada*, page 21.

CHAPITRE TROISIÈME

—

L'ÉMÉRILLON

———

Je me rappellerai longtemps la sensation de bien-être indicible qui me pénétra tout entier à la sortie de la caravelle. Au lieu de l'atmosphère horrible de cette infirmerie improvisée, les émanations pestilentielles, les miasmes nauséabonds, l'haleine infecte de toutes ces bouches putrides, mes poumons aspiraient maintenant avec délices le plein air vif et pur d'une nuit d'hiver splendide, au cœur de la forêt immobile, debout comme une silencieuse sentinelle au pied du promotoire où dormait, dans son aire, la royale bourgade de Stadaconé ; au cœur de cette forêt primitive, sauvage, impénétrable, que des milliards d'étoiles, aperçues par les ajours d'un fouillis de branches colossales, semblaient poudrer d'un givre étincelant. Ce plein air froid et sec, une voluptueuse caresse pour les lèvres, vaporisait l'haleine et mettait à la bouche comme une fumée de cigarette.

Le silence absolu de cette immense forêt faisait penser au recueillement des âmes contemplatives. Les

senteurs résineuses de conifères énormes, pins, sapins, mélèzes et cèdres, continuaient cette comparaison religieuse en mon esprit; car, au parfum de ces grands arbres [1], je croyais reconnaître cet *encens d'agréable odeur* que l'Ecriture sainte voit monter au ciel, comme un nuage, avec la prière de l'âme. Muet et sublime hommage d'une grandiose nature seule à connaître Dieu dans un pays peuplé d'hommes créés à son image et seule à l'annoncer par l'incomparable beauté de son spectacle.

— La nuit est délicieuse, me dit Laverdière, et il n'est pas tard : à peine deux heures du matin. Si nous allions voir le fort Jacques-Cartier? Cela prend une minute à s'y rendre et autant à le regarder, car il est tout petit. Allons, en route !

C'était un grossier rempart fait d'une suite de troncs d'arbres, chênes, pins, merisiers, droits comme des fûts de colonnes, aussi solidement enfoncés dans la terre qu'étroitement serrés les uns contre les autres, et reliés ensemble par de fortes attaches. Ces pieux, aiguisés de la tête, rappelaient aux yeux les clôtures de nos vergers toutes hérissées de longs clous et de fiches aiguës, précautions menaçantes et narquoises s'il en fut jamais, désespoir du braconnage et de la maraude.

1. " Les arbres y estoyent très beaux et de grande odeur. " — *Voyage de Jacques Cartier*, 1534, page 41.

" Nous nommasmes le dict lieu Sainte-Croix parce que le dict jour " nous y arrivâmes (embouchure de la rivière St-Charles). Auprès " d'iceluy lieu y a un peuple dont est seigneur Donnacona et y est sa " demeurance qui se nomme Stadaconé qui est aussi bonne terre qu'il " soit possible de voir et bien fructiferente, pleine de fort *beaulx* " *arbres* de la nature et sorte de France, comme chesnes, ormes, " noyers, yfs, cèdres, vignes, aubéspines qui portent le fruit aussi gros " que prunes de Damas et autres arbres " *Voyage de Jacques Cartier*, 1535-36, feuillet 14 *recto*.

Des couleuvrines, des caronades, disposées à intervalles égaux sur toute la circonférence de la palissade, allongeaient le cou au-dessus du parapet du rempart comme autant de chiens de garde, de bouledogues en arrêt, flairant le vent et l'ennemi commun, le sauvage.

— Vous savez, me disait Laverdière, qu'en l'absence de Jacques Cartier, qui visitait alors le *royaume* d'Hochelaga, les *maistres compagnons mariniers et charpentiers de navire* demeurés au hâvre de Ste-Croix construisirent auprès des deux caravelles une palissade fortifiée qu'ils garnirent d'artillerie. [1]

Je fis le tour de cette étrange fortification. Sa physionomie indienne, profondément accentuée, répondait si parfaitement aux idées préconçues que je m'étais faites d'une bourgade palissadée, telle que décrite par les historiens du pays, qu'au mépris de tout ce que me racontait Laverdière, et contre ma propre expérience, je me surprenais à guetter entre les couleuvrines ou derrière les ajours des pieux dentelés, la silhouette fantastique, la tête emplumée de quelque farouche algonquin.

Mais une porte bardée de fer comme un bouclier du moyen âge, une porte taillée dans l'épaisseur de la muraille en troncs d'arbres, me fit reconnaître tout de suite à son travail la main d'œuvre européenne. Les gonds, les pentures, les têtes de clous forgés, les lames de fer de cette porte massive étaient énormes. Les

1. Le lundy onziesme jour d'Octobre nous arrivasmes au dict hable Sainte-Croix ou estoient noz navires, et trouvasmes que les maistres et mariniers, qui étoient demourez, avaient faict ung fort devant les dictes navires, tout cloz de grosses pièces de boys, plantez debout joignans les unes et autres, etc.

Relation du Second voyage de Jacques Cartier, feuillet 28 *verso*, édition de 1545.

ajours des pièces laissaient apercevoir deux verrous formidables qui soutenaient vaillamment, en apparence du moins, l'action de la serrure.

Laverdière sonda la porte : elle était barrée. Je la secouai à mon tour, mais le meilleur de mes efforts ne réussit qu'à me faire constater le jeu de ses verrous dans leurs crampons. Il aurait fallu un vent de tempête pour la remuer, l'ébranler, tant elle était pesamment empalée sur ses gonds.

D'un coup d'œil à travers les interstices des pieux je saisis tout l'aménagement intérieur du fort Jacques-Cartier. [1]

Alentour de la palissade il y avait une estrade solidement bâtie, appuyée à des poutres de gros diamètre, elles-mêmes soutenues par des piliers de large carrure. L'extrême force de la galerie s'expliquait par le fait qu'elle avait à supporter tout le poids des caronades et des couleuvrines, y compris la charge de leurs affûts et de leurs projectiles.

En ce moment, et tel que prescrit par l'ordonnance, le guet de la nuit annonça, à voix de *trompettes sonnantes*, un changement de quart.

Tout aussitôt des aboiements furieux éclatèrent dans la montagne. Les chiens sauvages de Stadaconé répondaient à leur manière au " Qui-vive ! " des sentinelles françaises.

Ces aboiements colères en provoquèrent d'autres qui partirent, cette fois, de notre côté, et se répétèrent en échos interminables dans la forêt boisant alors le

1. " Et tout à lentour (*du fort*) garny d'artillerie et bien en ordre " pour soy deffendre contre toute la puissance du païs."
Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 28 *verso*.

territoire des futures paroisses de Beauport, de Charlesbourg, de St-Roch-Nord, de La Canardière, des deux Lorette. C'étaient des jappements beaucoup plus brefs et beaucoup plus rauques que ceux des chiens, pour cette excellente raison que ce n'étaient plus des chiens mais des loups qui hurlaient.

Et Laverdière me dit d'une voix grave :—Tout fait bonne garde ici : la Forêt, le Peau-Rouge et le Blanc.

Je m'en allais songeur, le regard dans la neige, une neige épaisse et molle comme un velours, sourde comme un tapis turc, où le bruit des pas s'étouffait. Et je pensais avec un charme délicieux à tous ces compagnons de Jacques Cartier que j'avais vus de mes yeux, écoutés de mes oreilles. Je les entendais causer encore, au fond de ma mémoire, avec cette loquacité naturelle au caractère breton.

Je me demandais seulement, avec une certaine inquiétude, comment il se pouvait que je fusse devenu tout à coup le contemporain du découvreur du Canada. J'avais absolument, dans mon aventure, perdu la mémoire du point de départ, et cette réflexion me causait la fatigue oppressante d'un homme pris de cauchemar et qui rêverait rêver.

Mais le maître ès-arts me secoua brusquement. — A quoi pensez-vous ? me cria-t-il.

Cette question m'éveilla net.

— Au grand plaisir d'avoir connu les compagnons de Jacques Cartier.

— J'en suis ravi. Et d'autant plus que, satisfaisant votre légitime curiosité historique, j'établis du même coup la vérité de l'une de mes thèses favorites, savoir : *que les pires angoisses de l'incertitude ne sont pas*

toujours aussi crucifiantes que certaines réalités horribles. Le spectacle des scorbutiques de la *Petite Hermine* en demeure pour vous une mémorable et saisissante démonstration.

— Saisissante, oui ; mais concluante, jamais. Pardonnez-moi ce franc parler, il entre dans mes habitudes.

— Très-bien, donnez m'en la raison s'il vous plaît.

— Ne me la demandez pas, ce serait de la mauvaise foi, car sa clarté aveugle. La mère Dom Anthoine, la sœur d'Yvon LeGal, les enfants de Princevel, tous les parents, tous les amis prochains ou éloignés de ces hardis matelots vous eussent payé, au poids de l'or, la faveur de cette vision, au coût du sang, la hideur de ce spectacle. Savoir malade celui que l'on croyait mort ! quel réveil pour l'espérance ! Comme elle accourt, comme elle s'installe, cette radieuse infirmière ! Nommez-moi une garde-malade attentive, infatigable, courageuse, active comme cette incomparable vaillante ! Elle croit à la guérison comme à un dogme, elle lui garde la foi jurée comme l'amour à une fiancée, elle espère jusqu'à la fin, comme une âme ! Elle va si loin qu'on la voit suivre la convalescence jusque dans l'agonie du bien-aimé ; elle ne meurt qu'avec lui.

Le maître ès-arts ne me répondit pas tout d'abord ; seulement il leva les épaules avec l'air ennuyé d'un homme qui se résigne à écouter sans vouloir rien admettre. Puis, il me regarda avec un sourire froid qui me glaça comme un attouchement cadavérique.

— Mais, dit-il, si le bien-aimé était mort, ne vaudrait-il pas mieux pour la mère, la sœur, le bon fils s'imaginer pareille catastrophe toute la vie, qu'en

acquérir la certitude pendant une seule minute devant son cercueil ?

Si le bien-aimé était mort ? Il me disait cela d'un ton railleur. Et le mauvais rire avec lequel il me fixait tout à l'heure lui revint aux lèvres, y demeura quelques secondes, puis, finalement, se perdit avec son regard dans la neige floconneuse du chemin.

Nous nous en allions marchant l'un devant l'autre, suivant la *rive du bois*, comme chantent les *dodelinettes* et les complaintes canadiennes françaises qui ont bercé pour nous tous le sommeil de la première enfance. Nous marchions par un petit sentier battu dans la neige, et dont les sinuosités multiples semblaient calquées sur les méandres de la rivière. Tout à coup, nous arrivâmes à une clairière, à une baie coupée en demi-lune, comme à la serpe, dans l'alluvion de la berge droite, et qui ressemblait à l'embouchure de quelque cours d'eau dans le Ste-Croix. Je pensai tout de suite au ruisseau St-Michel, car les vieilles chroniques fixaient aux alentours l'hivernage des vaisseaux de Jacques Cartier. Le vent de nord-est qui souffle avec violence toute l'année, et particulièrement à la saison d'hiver, avait balayé la neige à cet endroit sur un espace considérable, et la surface plane de la glace transparente étincelait comme le cristal d'un miroir. J'aperçus au fond de la crique, enlizé jusqu'à sa ligne de flottaison dans un immense banc de neige, un petit bâtiment de la mâture et de la taille de nos goëlettes modernes qui font aujourd'hui le cabotage entre Québec et les paroisses ripuaires du bas St-Laurent.

Laverdière leva la main dans la direction de la galiote :

— L'*Emérillon !* s'écria-t-il.

Puis, faisant écho à sa propre voix, l'archéologue répéta dans un éclat de rire : — l'*Emérillon !* Cette fois il semblait se parler à lui-même.

Etant donné que l'on connût au préalable la passion grande du maître ès-arts pour les sports nautiques, cette gaieté singulière s'expliquait par le souvenir hilariant d'une aventure héroï-comique. *La chaloupe de Laverdière !* mais elle avait plus couru d'aventures à elle seule que tous les yachts réunis de notre rade ! [1]

Donc, l'émulation, l'amour de la gloire, les émotions de la lutte, quelque diable enfin le poussant, Laverdière construisit un yacht superbe, à seule fin d'arracher la victoire à *La Mouette* du docteur Wells, une triomphante, s'il en fut jamais. En bon historien national qu'il était, notre prêtre-matelot donna à son léger navire un beau nom de baptême, et l'appela *Emérillon.* Ce qui n'empêcha pas l'*Emérillon* d'arriver.....bon dernier, en touage d'un remorqueur, le jour (l'unique jour) qu'il disputa la palme à sa glorieuse rivale. Cela n'était pas très illustre pour l'*Emérillon,* mais en revanche très historique.

Il y avait d'ailleurs une grandeur d'âme incomparable, une abnégation absolument artistique à perdre ainsi, de gaieté de cœur, trois mille piastres et quelques centins pour l'honneur de livrer une seconde

1. Sportman émérite, l'abbé Laverdière était encore un excellent musicien. Il y a quelques années une société orphéonique, formée parmi les écoliers du Petit Séminaire de Québec, avait pris en son honneur le nom de *Quintette Laverdière.*

bataille d'Actium. Ce fut un véritable sinistre maritime et financier. Le souvenir en flotta sur la mémoire de Laverdière encore plus légèrement que l'*Emérillon* dans l'entre-quai de la Douane ; car la conscience du marin n'était pas engagée dans la responsabilité de la catastrophe, le modèle, au dire des connaisseurs, ayant été reconnu chef-d'œuvre d'architecture navale, bien que l'*Emérillon*, assis dans l'eau, donnât la bande à tribord. La faute en était-elle à ?..... Neptune, et avec lui les copeaux discrets de la rivière St-Charles, en gardent encore le formidable secret.

Toute la gaieté de cette anecdote me revenait au cœur et aux lèvres en écoutant rire mon compagnon de route, qui me cria : " A l'abordage ! " avec un bel accent martial, en même temps qu'il enjambait lestement le bastingage du galion.

Le panneau de l'écoutille enlevé, nous nous trouvâmes sous le tillac, dans la chambre du château de proue. Une lampe, suspendue par une chaînette de cuivre, éclairait mal cet appartement où le souffle continu d'une violente rafale faisait sauter la flamme du lumignon. Ce courant d'air était provoqué par deux sabords — correspondant, en position, aux sabords de chasse dans les vaisseaux de guerre du temps — que j'aperçus grands ouverts. Ce qui m'étonna beaucoup.

Il y avait par toute la chambrette une bonne odeur de bois neuf fraîchement travaillé, provenant sans doute d'une grande boîte, en bois de sapin, dont les planches rudes, varlopées à la diable, étaient criblées de nœuds suintant une gomme parfumée, couleur d'ambre et qui revêtait dans la lumière tourmentée du lumignon les scintillements et les reflets de l'or. Cette

boîte longue de sept pieds, haute et large de deux, reposait sur des tréteaux et son couvercle s'appuyait au vaigrage de la galiote.

Tout auprès, sur le plancher, il y avait un coffre d'outils, et dans le casier de ce coffre, un rabot, une scie, un marteau, une livre de grands clous forgés.

Que renfermait cette boîte ? Quels ouvriers attendaient ces outils ? Je ne fus pas longtemps à me le demander, car Laverdière, prévenant ma curiosité, me dit aussitôt :—Venez voir.

Il détacha la lampe du bau où elle était suspendue et fit tomber sa lumière au fond du mystérieux colis.

Je reculai d'épouvante : cette boîte était un cercueil ; son contenu, le cadavre d'un homme !

— Vous aurez mal refermé l'écoutille, me dit Laverdière, *Elle* est entrée !

Je le regardai avec stupeur. Les lèvres nerveuses de l'archiviste, convulsivement contractées, dessinaient un sourire étrange, d'une expression indéfinissable.

— *Elle* est entrée, répéta le prêtre.

Qui, elle ? — bégayai-je absolument ahuri, dérouté par le mysticisme de mon interlocuteur.

Le maître ès-arts se pencha sur moi : — La mort ! dit-il, avec une voix creuse comme la tombe.

Et pour achever de m'épouvanter sans doute, il accompagna cette sinistre farce d'un éclat de rire effrayant.

— Eh ! regardez donc derrière vous, ricana-t-il méchamment, je parie que vous verrez quelqu'un.

J'avoue que je n'osai pas tourner la tête !

— Oui, nous sommes quatre ici, continua l'impitoyable railleur. *Elle* est entrée, pas la mort, mais

Elle, la folle, la *pauvre folle du logis !* Ah ! jeune homme, jeune homme, quels pièges vous tend l'imagination. Et comme on y tombe !

Cette plaisante mystification eut le mérite de me fâcher rouge. Je la trouvai mauvaise, inconvenante, exécrable, précisément parce qu'elle était bonne, excellente même, et m'avait fait grelotter de peur.

— Allons nous-en, lui dis-je, allons nous-en ! Et je gagnai précipitamment l'échelle de l'écoutille.

— Pourquoi ? me demanda l'autre ; le pauvre enfant est si seul !

A ce moment un courant d'air passa si vite qu'il coucha la flamme du lumignon comme pour l'éteindre.

Laverdière ajouta : — Vous ne me demandez pas son nom ?

Je lui répondis avec humeur : — Evidemment vous tenez à me l'apprendre ; moi je ne tiens pas à le savoir : voilà la différence.

— Pardon, reprit-il, ce sera plus tard, pour votre mémoire, une grande joie de s'en souvenir. C'est le premier des vingt-cinq, le Benjamin de l'équipage, Philippe Rougemont. [1]

Toute ma mauvaise humeur tomba à cette parole. Je compris alors où menait *le chemin de Rougemont*, et ce que Bertrand Sambost entendait par *la toilette de Philippe*. La toilette de Philippe, c'était l'agonisant porté dans la chambre du maître de la nef et couché sur un lit de camp ; c'était l'aumônier, Dom

1. " Celuy jour trespassa Philippe Rougemont, natif d'Amboise, " de l'âge de environ vingt deux ans."
Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 35 *verso*.
C'est le seul mort que Jacques Cartier nomme.

Anthoine, revêtant le surplis et l'étole ; c'était la petite table du Viatique avec sa garniture de linge couleur de neige, ses deux chandeliers d'argent, les flammes immobiles et silencieuses des cierges jaunes auprès du crucifix ; c'étaient les matelots des trois équipages à genoux dans la batterie de la caravelle, et récitant les dernières prières pour le camarade qui allait recevoir les derniers sacrements ; c'était le décor du cinquième acte, tous les acteurs en scène, comme au théâtre.

Et, me rappelant les regards effrayés de Bertrand Sambost encore mal revenu des émotions profondes du drame, je me disais qu'il avait dû se passer quelque chose de terrible à la fin, à la chute du rideau. Qui sait, mon Dieu ! le petit Philippe Rougemont, pour parler le langage coloré des gabiers, le petit Philippe Rougemont n'avait peut-être pas voulu s'en aller, *avaler sa gaffe.* Cela se voit à vingt ans ! En vérité le navrant spectacle que celui d'une âme qui part ainsi dans un cri de désespoir !

C'était le corps d'un marin apparemment très jeune, car sa figure accusait à peine l'adolescence. On l'avait enseveli dans son costume, il en était vêtu de pied en cap ; rien ne manquait, pas même le chapeau goudronné. Il n'avait point de linceul, mais il était couché dans sa bière sur un lit épais de branches de sapin. La tête reposait sur un oreiller où le duvet était remplacé par des rameaux de cèdre, un bon édredon pour le dormeur d'un tel somme. C'était vraiment une aubaine, car il était, celui-là, plus heureux que bien d'autres qui n'emportent sous la terre que leur traversin de copeaux, ceux du cercueil !

Et la pensée me vint que ce malheureux avait une mère ; qu'elle était, à cette heure même, dans quelque obscure chapelle de hameau, au fond de la Bretagne ou de la Normandie, à genoux devant une de ces naïves *étables de Bethléem*, toutes étoilées de lumières et peuplées en même temps de bergers et d'agneaux, d'anges et de mages. Sur la paille fraîche de son berceau l'Enfant Jésus souriait à cette pauvre femme, lui tendait ses petits bras avec une ravissante mignardise, comme autrefois, *cet autre*, le premier-né de son sang, qu'elle regardait dormir au foyer de sa chaumière, épiant, avec une délicieuse impatience, la première joie de son regard et s'oubliant quelquefois jusqu'à l'éveiller par une délirante caresse. Vingt ans avaient passé sur ce bonheur suprême sans rien enlever à l'ivresse et à la vivacité du souvenir.

Revenue de l'église, je revoyais cette femme mettre le couvert du cher absent à la table familiale, rapprocher la chaise vacante ; puis, le traditionnel *réveillon* terminé, se glisser, à la dérobée du père et des enfants, dans la chambre solitaire du jeune marin, déposer sur l'oreiller froid un baiser rapide et brûlant.

Enfin, elle-même endormie, rêvait que les trois vaisseaux de Cartier, voiles hautes et mâts pavoisés, entraient dans le port de St-Malo, au bruit des cloches et des salves, avec tous les équipages de la flottille ; et plus haut, dominant les clameurs de la foule sur les quais et les vivats des équipages des navires en rade, il y avait pour elle, une voix grêle, une voix enfantine criant : " Mère ! mère, me voici, il n'y a plus d'exil ! "

Et devant le spectacle de cette pauvre femme, tout entière livrée au ravissement de son extase, je louais

Dieu en moi-même, le remerciant de lui faire oublier sa prière, de peur qu'elle ne lui demandât le retour de son fils comme une grâce. Autrement sa Providence m'eût paru odieuse !

—N'est-ce pas ? répondit tout haut mon étrange interlocuteur, qui m'écoutait penser, suivant sa fantastique habitude. Voyez, par contre, comme la divine Providence prépare de loin, comme elle résigne à l'avance cette tendre mère à la terrible épreuve. Elle retarde de six mois la fatale nouvelle, et met à douze cents lieues le cadavre du bien-aimé. Combien de jeunes gens, partis comme lui, rayonnants de santé et de force, ont été rapportés morts à leurs demeures, le soir même de leur départ ! Pour le matelot il existe autant de fins tragiques que de fausses manœuvres. Pour toute préparation les mères, les femmes, les sœurs de ces misérables n'auront eu que le retard de la civière portée par deux camarades et cachant mal, sous son drap blanc, le corps mutilé, sanglant de la victime. La miséricorde du bon Dieu n'a pas crié : " Gare ! " à ces pauvresses, mais elle leur a broyé le cœur d'un seul coup, à la première étreinte. Et cependant, c'est cette main-là qu'il faut bénir.

— Ici, l'espérance va s'éteindre avec lenteur, s'évanouir doucement dans le cœur maternel, comme la belle lumière d'un jour d'été.

— La pensée de son fils demeure dans cette âme à la manière des parfums pénétrants qui embaument les cassolettes longtemps après que l'aromate a disparu.

— Aux premiers jours de juillet, Jacques Cartier, l'immortel découvreur, va revenir en France. Un

matin [1] toute la population de St-Malo envahira, comme un flot irrésistible, les quais, les môles, les jetées, les phares, tous les postes avancés du rivage. Une caravelle, toutes voiles dehors et pavoisée à ses trois mâts, entre dans la rade. L'artillerie gronde à la citadelle de St-Malo et les sabords du grand navire sont pleins d'éclairs et de fumée. L'équipage crie avec enthousiasme le nom d'une terre inconnue : *Canada ! Canada !!* Et la foule en délire de répondre : *Cartier ! Cartier ! !* la *Grande Hermine !* La mère de Rougemont sera là, venue d'Amboise, [2] à genoux, elle aussi, sur la grève, avec les femmes, les filles, les sœurs et les fiancées des marins, grâce à Dieu, revenus !

Ce sera un grand et cruel crève-cœur lorsqu'on dira à cette femme que son Philippe n'est pas à bord du vaisseau-amiral. Son beau rêve, blessé à l'aile, s'abattra un instant, mais pour s'envoler presque aussitôt, plus loin au large. L'envergure répondra, croyez m'en, à la distance. *Ils étaient trois vaisseaux.* Pour sûr, Philippe revient sur le *Courlieu.* La mer et le vent ont de ces caprices incorrigibles d'éparpiller à fantaisie les navires ; ils ont du temps et de l'espace pour cela.

L'*Emérillon* arrive. C'est le plus vieux comme le plus petit des trois vaisseaux. Pauvre mère ! L'enfant

1. « Et nous vinsmes au Cap de Raze et entrasmes dedans un hable « nommé Rougnoze où prinsmes eaues et boys pour traverser la mer « et là laissâmes l'une de nos barques et appareillasmes du dict hable « le lundi, 19ième jour du dict mois (*de juin*). Et avec bon temps « avons navigué par la mer, tellement que le 6ième jour de juillet « 1536 sommes arrivez au hable de Sainct Malo, (*par*) la grâce du « Créateur. Lequel prions faisant fin à notre navigation, nous donner « sa grâce et paradis à la fin. *Amen.*"
Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 46 *recto* et *verso*.
2. « Philippe Rougemont, natif d'Amboise."
Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 35 *verso*.

attendu n'y est pas encore ! Et puis, voyez-vous, il y en a qui disent, par la ville, que vingt-cinq des *principaux et bons maistres compagnons mariniers* sont restés là-bas, sous la terre, à cause du scorbut. Cette fois le cœur saigne beaucoup dans la poitrine de la crucifiée, l'espoir exubérant, vivace, le rêve, le divin rêve sont bien malades. Le pauvre oisillon volète encore, mais à fleur de sol, dans les pierres du chemin, comme un perdreau blessé qui se rase au creux d'un sillon.

Ils étaient trois vaisseaux ! La *Petite Hermine* retarde encore. Oh ! lequel d'entre vous, camarades survivants de Philippe, aura le courage de lui dire que le *Courlieu* a été abandonné à Stadaconé.....faute de bras pour la manœuvre ? [1] Cette fois l'illusion ne sera plus possible.

Malgré cette grande épreuve de la foi, admirez la tendresse de la Providence qui amène par degrés, au cœur de cette femme, la certitude de la catastrophe, qui multiplie les étapes du chemin, atténue la roideur de l'ascension au calvaire.

Puis, le sacrificè accompli, accepté, un soir de grande solitude et de silencieuse douleur pour la chaumière des Rougemont, voici l'aumônier de Jacques Cartier, dom Anthoine, venu exprès de St-Malo, qui se présente à Amboise, et qui raconte à cette mère en deuil la mort sainte de Philippe ; non pas une agonie d'abandonné, de lépreux, au fond d'une cabane sauvage, mais une belle mort de catholique et de français, une mort

1. La *Petite Hermine* avait été abandonnée à Québec au printemps de 1536. On en a retrouvé la carcasse, en 1843, à l'embouchure du ruisseau St-Michel.

en présence des *pays* des trois équipages, à bord d'une caravelle où l'on avait parlé d'Amboise et de St-Malo tout le temps... avant l'agonie. Puis les dernières paroles, les derniers messages, le dernier adieu rapportés avec une précision sacramentelle. Enfin, l'heure du départ... la mort venue à quatre heures du soir, la veille de Noël. [1]

Mort la veille de Noël! quelle révélation ! Oh! comme je m'explique maintenant pourquoi cet attendrissement involontaire, subit, irrésistible, qui l'avait fait pleurer, comme de force, à la vue de l'étable de Bethléem ; — pourquoi les triangles de lumières semblaient avoir la pâleur des cierges sur les herses d'un catafalque ; — pourquoi elle trouvait au Jésus de la crèche la figure souriante de son Philippe, petit enfant ; — pourquoi elle le voyait assis à la table familiale, sur la chaise vacante ; — pourquoi elle lui avait servi sa part de gâteau, rempli son verre ; — pourquoi ce baiser de feu sur l'oreiller froid du lit vide ; — pourquoi ce rêve de galions voilés en course entrant dans le port de St-Malo. — Ah ! sa maison était alors visitée, bénie, sanctifiée par l'âme présente de son enfant, âme bienheureuse, âme confirmée en grâces et en joies éternelles, âme revenue, elle aussi ! Dites-moi, en toute sincérité, consolation plus suave pouvait - elle humainement s'échapper d'un plus funèbre souvenir ? Seule, la Providence a le don de pareilles antidotes, et parce qu'elle n'en vend pas le secret, ses négateurs l'appellent

I. Cette mort est anti-datée. Philippe Rougemont, d'après les meilleurs archivistes chroniqueurs, mourut un dimanche de février 1536. —Le lecteur saisira quels avantages d'imagination cet anachronisme procurait à l'auteur.

hasard! Cela me fait penser au blasphème d'un mauvais fils qui dit: "marâtre" à sa mère!

A ce moment un bruit de bottes ferrées retentit sur le pont de la galiote, droit au-dessus de nos têtes. Presque aussitôt les panneaux de l'écoutille s'ouvrirent bruyamment, et trois hommes descendirent dans la chambre.

— Les croque-morts! me souffla Laverdière à l'oreille.

Les ouvriers de la dernière heure et de la dernière besogne! Ce face à face imprévu, cette confrontation instantanée, me glaça d'effroi. J'avoue que la présence du cercueil de Rougemont aurait dû m'y préparer. Je n'en subis pas moins cependant cette poussée de recul que provoque l'apparition du bourreau sur la foule qui regarde une potence.

Je les reconnus tous les trois: le plus grand se nommait Guillaume Séquart, le charpentier; la moyenne taille, Jehan Duvert, aussi lui charpentier de navire; le plus petit, Eustache Grossin, un maître compagnon marinier. [1] Laverdière me les avait tous signalés à bord de la *Grande Hermine.*

Un moment les croque-morts regardèrent silencieusement le cadavre au visage. Puis Eustache Grossin lui toucha la joue, lui palpa les mains et le frappa au front, à petit coups rapides, à la manière d'un visiteur s'annonçant discrètement à une porte. La tête rendit un son mat comme le marbre d'une statue.

— Il est parfaitement gelé dit Séquart, fermons la boîte.

1 Ce nom de Grossin se retrouvait sur le rôle d'équipage de l'aviso français *Le Bouvet*, ancré en rade de Québec pendant l'été de 1887.— On y lisait, parmi les officiers, *Grossin, enseigne de vaisseau.*
Consulter *Le Canadien* du 2 septembre 1887.

Alors je m'expliquai pourquoi les sabords de chasse avaient été laissés grands ouverts.

— C'est une singulière idée, tout de même, dit Eustache Grossin, c'est une singulière idée de geler ainsi notre petit Philippe avant de l'enterrer. M'est avis qu'il aurait eu assez froid dans sa fosse. Pauvre Rougemont, lui qui nous faisait promettre de le ramener à Amboise ! Comme nous lui tenons bien parole ! Ça, dites moi donc la bonne raison que l'on a de geler ainsi le camarade ?

— La forêt, répondit Jehan Duvert, la forêt est infestée de chiens sauvages, de renards et de loups. Au printemps, à la fonte des neiges, l'odeur du cadavre pourrait en trahir la présence. Ces animaux, dont l'audace et la férocité se décuplent par l'excès du froid et de la faim, ont un flair merveilleux, et seraient prompts à découvrir le corps du compagnon. Par ce moyen le capitaine-général espère qu'il n'y aura plus à craindre que les restes mortels d'un chrétien, les cendres baptisées d'un homme deviennent la pâture des fauves, comme une charogne d'animal.

— Très bien ! Où les Legentilhomme doivent-ils creuser la tombe ?

— Tout près d'ici, à l'embouchure du ruisseau St-Michel, sur la glace même de la rivière. On calcule qu'il faudra creuser à douze pieds pour l'atteindre, car la neige, à cet endroit, est amoncelée à telle épaisseur.

— Mais c'est étrange, remarqua Duvert ; pourquoi ne pas l'enterrer au rivage ? lui donner une fosse bénite, avec une croix de bois à la tête, comme à la tombe d'un catholique ?

— Dans un mois d'ici, répondit Séquart avec un long soupir, dans un mois d'ici, compterons-nous encore dix hommes valides ? Et combien sur ce nombre seront en état de creuser le sol à six pieds de profondeur ? Si le fléau cesse, il sera toujours facile aux survivants de relever sous neige les cadavres des camarades et de les ensevelir en terre. Mais si le scorbut doit nous dévorer l'un après l'autre [1] jusqu'au dernier, ne vaut-il pas mieux mille fois s'en aller à l'Atlantique par le St-Laurent, sur les glaces flottantes de la rivière, que de savoir nos ossements, nos pauvres corps jetés à la voirie, abandonnés à la grève en pâture aux chiens, aux renards et aux loups ?

— Que le corps d'un homme s'en retourne en poussière au fond de la terre, ou qu'il pourrisse dans l'eau, cela revient toujours au même limon. Seulement, s'il

1. Et tellement se esprint *(se déclara)* la dicte maladie *(le scorbut)*. à nos trois navires que à la my-Février de *cent-dix* hommes que nous estions il n'y en avait pas *dix* sains, en sorte que l'un ne pouvait secourir l'autre qui estait chose piteuse à veoir, considéré le lieu où nous estions. Car les gens du pays venaient tous les jours devant notre fort, qui peu de gens voyent, et ia *(déjà)* y en avait *huict* de morts et plus de *cinquante* en qui on ne espérait plus de vie.

Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 35.

Et depuis jour en aultre s'est tellement continuée la dicte maladie, que telle heure a esté que *que par tous les trois navires* n'y avait pas *trois* hommes sains, de sorte que en l'ung des dits navires *n'y avait homme qui eut pu descendre sous le tillac pour tirer à boire* tant pour lui que pour son compagnon. Et pour l'heure y en avait déjà *plusieurs de morts. Lesquels ils nos convint de mettre par faiblesse sous les neiges : car il ne nous estoit possible de pouvoir pour lors ouvrir la terre qui estoit gellée, tant estions faibles et avyons peu de puissance.*

Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 36.

Et pour l'heure y en avait plus de *cinquante* en qui on espérait plus de vie et le parsus (et par dessus le marché) tous malades que nul n'en estoit exempté *excepté trois ou quatre*. Mais Dieu, par sa saincte grâce nous regarda en pitié et nous envoya la cognaissance et remède de notre guarison et santé.

Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 37.

nous faut partir pendant l'exercice, je préfère m'en aller par le sabord, suivant la coutume du navire.

— L'océan ! voilà le cimetière par excellence du matelot, le véritable champ du sommeil, labouré, celui-là, avec des proues de navires, mieux que tous les autres avec des socs de charrues. Là, mes gaillards, toutes les tombes creusées d'avance et dans le sens que l'on veut : ce qui est un avantage pour ceux qui ont un côté pour dormir. Pas de fossoyeurs à payer, choix absolu des places, et liberté complète de changer de coin si le voisin vous importune ou que le fond ne vous convienne pas. Bancs de sable, couches de vases, lits de glaises ou de rochers, tapis de varechs ou de mousses, il y en a pour tous les goûts. Ainsi couchés, comme des flâneurs dans l'herbe, nous y pourrons attendre l'éternité, sans ennuis, sans impatiences, sans fatigues ; tromper le retard du dernier jugement à regarder passer d'en bas, à la surface lumineuse de la mer, les grandes ombres des vaisseaux qui navigueront encore sur l'océan ; compter, la nuit, les falots dans les mâtures et les lueurs des feux de grève, tout comme autrefois à St-Malo sur les remparts de la ville !

Jehan Duvert ne parut pas goûter la bonne humeur et les plaisanteries du charpentier.

— Tu oublies l'âme, dit-il. C'est elle qui regarde et non pas les yeux. Un cadavre voit-il plus loin qu'un squelette ? Et l'âme qui l'habitait, s'amusera-t-elle, avec son spectacle de l'éternité, à regretter l'océan ? Crois-moi, ceux qui s'endorment comme celui-ci, et ferment les yeux à sa manière, voient au delà de ce monde de plus belles choses que les têtes de mort avalées par les requins, ou les crânes roulés par la mer avec les galets du rivage.

— Non, Séquart, l'océan ne vaut pas les cimetières bretons, et ton *De Profundis* n'est pas meilleur que celui qu'on récite, aux croix des chemins, dans nos villages. Tous les soirs, là-bas, la visite des anciens, des vieux ; tous les dimanches, la promenade du hameau entre les tombes. Puis, tout auprès, au pied de la falaise, tu sais, la plage de St-Malo, la mer éternelle qui chante.

Le charpentier se mit à rire : — *La mer éternelle qui chante*, s'écria-t-il, on l'entendrait encore après la mort ? Eh ! ce n'est pas la peine, camarade, de me contredire ! Pourquoi ne crois-tu pas aux crânes qui voient la lumière du ciel du profond de l'abîme, toi qui veux que les dormeurs de nos cimetières bretons écoutent, dans leurs cercueils, bruire le vent et l'Atlantique ? La lumière du ciel aperçue ! l'inestimable bienfait, l'incomparable correctif aux ténèbres de la tombe. Car, ne vous êtes-vous demandé jamais quelles seront l'épaisseur étouffante et l'horreur palpable de la dernière nuit sous la fosse fermée ? J'y songe bien souvent, moi ; et maintes fois aussi la pensée du soleil, le souvenir de cette lumière du ciel se reposant toujours sur quelque endroit de la mer me fait ardemment souhaiter d'y mourir.

—D'ailleurs, poursuivit Séquart, il n'y a pas dans la marine de France un galion, si petit qu'il fût, qui ne voulût sombrer en plein océan, en franche tempête, toutes voiles dehors et l'équipage sur le pont, plutôt que de s'en aller moisir de vieillesse sur la grève, brûler comme un fagot de broussailles à marée basse, et voir des brocanteurs se battre à qui possèdera la ferrure de sa coque. Cela ressemble trop à une car-

casse de poisson dévorée par des chiens. J'ai les idées de mon navire. Hélas! ne se noie pas qui veut, et ne meurt pas qui veut en mer!

—Tant mieux; et toi-même, Séquart, ne regrette pas l'abîme, répondit Jehan Duvert. C'est un bonheur pour les familles malgré ce que tu puisses en dire, camarade. Le bon Dieu n'a pas créé l'océan avant la Providence. Autrement, les veuves de matelots pardonneraient-elles, et leurs petits orphelins diraient-ils encore : — Notre Père ?

—C'est possible, très possible, ami Jehan, j'ai tort probablement ; l'égoïsme a faussé mes idées. Je n'ai connu ni mon père, ni ma mère, je n'ai pas eu de frères ni de sœurs ; seul en ce monde, je me suis habitué à n'être aimé de personne. Le galion pour moi, c'est le toit paternel, la maison accoutumée. Je ne crois être chez nous qu'en route. Voilà pourquoi je suis venu au Canada. Aussi, quand on me raconte à bord quelque catastrophe navale, quelque sinistre maritime, lorsqu'on me dit que tel ou tel vaisseau s'est perdu corps et biens sur la haute mer, qu'il a coulé à pic, comme une sonde, dans cent brasses d'eau, je trouve, moi, que c'est une belle manière de périr, une glorieuse façon de s'en aller ainsi voiles hautes, drapeau à la corne, tous les gabiers dans les haubans ou sur les vergues, comme à la parade. Cela me fait envie, cela me donne exemple, et j'ai alors dans l'âme la grande image d'un grand mot : mourir en homme !

— Ainsi, conclua Eustache Grossin, tu ne voudrais pas du scorbut, toi ?

Guillaume Séquart répondit : — Franchement, non ; même si l'on me donnait à choisir entre lui et le requin.

— Toutefois, dit Eustache Grossin, s'il faut rester ici avec Rougemont, trois ou quatre cents ans sous terre, je propose.....

— Quatre cents ans ! interrompit Guillaume Séquart, cela représente un fameux somme ! Mais, dans quatre cents ans, il aura peut-être une grande ville, debout, là-bas, sur ce rocher. [1] Comment l'appelleront-ils dans l'histoire : *Canada ? Stadaconé ? Donnacona ?* [2] *Car-*

1. Samuel de Champlain avait nommé notre citadelle, *le mont Dugas*. On conjecture que ce fut en l'honneur de Pierre Du Guas, Sieur de Monts, lieutenant-général du roi en la Nouvelle-France, en 1603. M. de Monts et Samuel de Champlain étaient amis intimes et firent ensemble, pendant les années 1606 et 1607 la découverte de presque toutes les côtes de l'Acadie. Consulter aussi le fac-simile d'une carte donnant l'ancienne topographie de Québec et de ses environs. Ce fac-simile se trouve dans l'édition des *Voyages de Champlain* publiée à Paris en 1613.

2 Il est certain que le mot *Québec* ou mieux *Kebbek*, suivant sa primitive orthographe, était inconnu aux compagnons de Jacques Cartier. M. l'abbé Ferland, dans une des notes explicatives publiées au pied de la page 90, tome 1er, de son *Histoire du Canada*, parlant de la fondation de Québec et du voyage de Samuel de Champlain, en 1608, dit que le fondateur, " après avoir reconnu l'Ile aux " Lièvres, la Malbaie et l'Ile aux Coudres, arriva à un cap fort élevé " qu'il nomma Cap Tourmente parce que les flots y sont toujours " agités. Traversant ensuite vers le côté opposé il remonta le chenal " qui est entre l'Ile d'Orléans et la terre du sud ; il s'arrêta au pied " d'un cap couronné de noyers et de vignes et situé entre une petite " rivière (la St-Charles) et le grand fleuve (St-Laurent). Les sauva- " ges nommaient ce lieu Kebbek, c'est-à-dire passage rétréci, parce " qu'ici le St-Laurent est resserré entre deux côtes élevées. *Le nom* " *de Stadaconé avait disparu.* "

Il convient aussi de consulter, dans ce même ouvrage, la note 3 de cette même page 90.

Ailleurs, à la page 45 (*Histoire du Canada*, tome 1er), Ferland dit encore : " Que se passa-t-il sur les bords du St-Laurent après le " départ des Français ? (c'est-à-dire, après le dernier voyage de " Jacques Cartier au Canada en 1543). On ne saurait le dire, les " traditions sauvages s'altérant et se perdant bien vite, Lescarbot et " Champlain, qui les premiers ensuite cherchèrent à les recueillir, n'y

tierbourg ? St-Malo-Ville ?[1] Elle sera peut-être la capitale du pays que nous venons de découvrir ? Savez-vous bien que ce sera flatteur pour nous qui n'en aurons jamais eu connaissance ?

Séquart cessa tout à coup de parler pour sourire longuement à une pensée étrange.

— Qui sait ? remarqua le songeur, qui sait ? Il y a des gens et des choses qui disent la vérité quelquefois sans le savoir, comme par exemple, le diable et l'horoscope. Si je demandais au promontoire de Stadaconé : " Combien as-tu d'arbres ? " et que la montagne répondît : " Douze mille ", cela vous ferait-il plaisir d'apprendre maintenant que ce nombre, dans quatre cents ans d'ici, sera exactement celui des maisons de la ville future ?[2]

Eustache Grossin le regarda stupéfait.

— Eh ! Séquart, dit-il, comment cette idée singulière t'est-elle venue ?

— Je l'ignore, répondit l'autre, cela m'est arrivé tout à l'heure à l'esprit, à l'improviste, comme je regardais la forêt dormir debout à la cime du Cap. J'en demeure moi-même étonné.

— J'ai aussi pensé, poursuivit le rêveur, j'ai aussi pensé, en regardant la rivière, que la Sainte-Croix

" purent réussir à leur satisfaction. Lorsque les Français revinrent " pour fonder *Québec*, soixante cinq ans plus tard. *ils ne trouvèrent plus* " *le peuple de langue huronne ou iroquoise* qui avait si bien accueilli " Cartier à Hochelaga. Pressé par les nations algonquines qui habi- " taient la rivière des Outaouais et la partie inférieure du St-Laurent " il s'était peut-être retiré vers le midi ou l'ouest. "

1. *St-Malo-Vil'e*, vaste superficie de terrains situés dans le voisinage immédiat de l'Hôpital du Sacré-Cœur, à Québec, et qu'on offre actuellement en vente comme lots à bâtir.

2. C'est la statistique des maisons de la cité de Québec, en 1888, telle que me l'a transmise M. Cherrier, l'auteur de l'*Almanach des Adresses*.

serait, dans trois ou quatre cents ans d'ici, comme la Seine à Paris, la Loire à Nantes, la Garonne à Bordeaux, la grande route du cabotage ; que ses deux rives seraient bordées de quais réunis par des ponts suspendus ; que l'on y bâtirait des entrepôts, des magasins, des manufactures, des usines, des chantiers pour la construction des navires.

— Un jour, ceux d'entre nous restés ici sous la terre à cause du scorbut, seront éveillés par un bruit de pioches et de pelles. Des ouvriers travaillant au creusement d'un aqueduc, au remblai d'un môle, ou bien encore à l'inclinaison d'un lit de vaisseau, découvriront nos cercueils rangés, comme à la parade, en ligne d'exercice. Et tandis que l'on discutera l'origine de nos squelettes, pendant que les antiquaires, les archéologues, les chercheurs d'histoires, se battront à coup de livres sur l'authenticité de nos crânes, nous nous en irons tous ensemble, camarades, regarder sur le talus, à la hauteur de la berge, cette montagne à qui nous avions autrefois demandé : " Combien as-tu d'arbres ? "

—Et nous aurons peut-être devant les yeux le spectacle d'une grande ville, faisant flamboyer au soleil ses flèches, ses coqs et ses croix de clochers, le cristal des vitres et le métal des toits. Chacun de ces arbres sera devenu maison, le sentier de la forêt une rue pavée, comme chez nous, à St-Malo, à St-Brieuc, à Nantes, le roc du Cap sera converti en remparts, la cime du promontoire, en bastion de citadelle, hérissé de créneaux, de machicoulis et de tours. Il y aura peut-être aussi un Parlement comme à Rouen, notre bonne ville.

— Alors les flottes de la marine marchande feront escale à Stadaconé, dans leur marche à long cours au pays de la Chine. [1] Le St-Laurent sera le gigantesque routier d'un négoce colossal. Quelle joie dans le spectacle de ce hâvre incomparable, de cette rade encombrée de navires portant à leurs mâts d'artimon les pavillons de toutes les nationalités du globe ! Et par la ville, aux gaies et claires matinées du dimanche, cent équipages descendus à terre, parlant à la fois dans les rues de Canada, de Stadaconé, de Cartierbourg, de St-Malo-Ville [2] — que sais-je moi, — toutes les langues du monde ! *Terr-i-ben !* il fera bon alors d'être matelot !

— Y aura-t-il des auberges ? demanda railleusement Grossin.

— S'il y en aura, riposta le charpentier avec un sérieux comique, et un enthousiasme bien renchéri, s'il y en aura, des cabarets. des tavernes et des gargotes pour les bons compagnons mariniers ! *Nom de nom !* Et tout cela plein de camarades qui rient fort, de bou-

1. La route de la Chine est restée forcément, jusqu'à nos jours l'idée fixe d'un grand nombre de personnages éminents. Nous avons eu l'expédition (celle de Robert Cavelier de la Salle en 1669) qui alla échouer à son début dans l'île de Montréal, et que l'esprit caustique de nos pères commémora en nommant le lieu de la débandade : *La Chine !*

Sulte, *Histoire des Canadiens français*, ch. Ier, page 22.

2. On doit bâtir, et tout prochainement paraît-il, une église paroissiale au village Stadacona. Si le vocable de ce nouveau temple n'est pas encore choisi me serait-il permis de suggérer à l'autorité compétente celui de *Saint-Malo ?* Ce titre rappellerait, avec une heureuse précision géographique, le point de départ de notre histoire. Car, véritablement, elle commence au 16 mai 1535, le matin de cette Pentecôte mémorable où les trois équipages de Jacques Cartier réunis dans la cathédrale de Saint-Malo remirent à l'Esprit Saint tout le soin de leur périlleuse entreprise : le salut de leurs personnes, la direction de leurs vaisseaux, le succès de leur hardie expédition aux terres neuves d'Amérique.

chons qui sautent en l'air, de verres qui tintent, et de refrains qui chantent !

— Ça, ne pas oublier, remarqua Jehan Duvert, en manière de philosophie, ne pas oublier que nous serons morts en ce temps-là !

— Qu'est-ce à dire ? Raison de plus pour avoir soif ! Les plus altérés ne sont pas toujours les vivants ! Car, paraît-il, il y aura, là-bas, dans l'autre monde, une *Baie des Chaleurs*, tout comme ici.

— Tu me consoles, toi ; en vérité, ça me fait aimer l'hiver. — A propos, ça se ferme, les dimanches.

— Quoi ? demanda hypocritement Eustache Grossin, *la Baie des Chaleurs ?*

— Par ça, malin, les auberges ? — Faudra toujours s'amuser en attendant qu'elle rouvrent. Eh ! bien, nous nous en irons par la ville, sur les places publiques, regarder le monument de Jacques Cartier, constater par nous mêmes si le visage de la statue lui ressemble. [1] Eh ! pourquoi ris-tu, Séquart ?

— Pourquoi je ris ? Ecoute. Je ne voudrais pas affirmer, encore moins jurer sur l'Evangile, que dans quatre siècles d'ici Jacques Cartier aura une statue au Canada. Les découvreurs de notre époque ne sont pas heureux en gloire.

1. Il existe à Québec, une statue de Jacques Cartier, celle qu'un architecte très estimable, M. François-Xavier Berlinguet, a élevée sur la toiture de sa maison. Cette pauvre statue est entourée de cheminées qui lui prodiguent, à l'envie, les fumées de la gloire. Faute de laurier on l'a couronnée d'un paratonnerre, ce qui la met à l'abri des compagnies d'assurances et de leurs agents.

Il convient d'ajouter que le Conseil municipal de notre bonne ville de Québec ne fait pas payer la taxe d'enseigne à la statue de Jacques Cartier.

— Allons donc, repartit Duvert, en doutez-vous ? Un homme qui va donner à la France un pays grand comme elle !

Séquart dit encore :

— Il y a quarante-trois ans, un italien, Christophe Colomb, découvrait le Nouveau Monde. Huit ans plus tard, un pilote florentin, Americ Vespuce, lui enlevait l'honneur de baptiser cette terre que le génie de cet homme avait vue dans l'Ouest, à quinze cents lieues plus loin que l'horizon de la mer. C'était bien le moins cependant que l'enfant portât le nom de son père !

— Tu as raison, Séquart, dirent ensemble Duvert et Grossin, c'est une criante injustice. [1]

— Voilà pour la gloire historique, conclut Séquart. Que promet d'être maintenant la gloire humaine ? Il y a trente ans aujourd'hui que Colomb est mort. Celui qui avait donné à l'Espagne les grandes Indes Occidentales et des îles si opulentes que tous les trésors réunis de l'Europe n'en paieraient pas encore la richesse, n'est-il pas mort à Séville de misère et de faim ? Voilà pour la gloriole mondaine !

— Il y a aujourd'hui trente ans de cela. Dites-moi, y a-t-il eu un retour de la faveur publique ? Où sont les statues de Christophe Colomb à Madrid, à Séville, à Gênes ? [2] Et vous croyez que notre capitaine-général,

1. " M. de Humbolt a lavé de toute culpabilité la mémoire d'Ame-
" ricus Vespuce (Amerigho Vespucci) dans l'accusation éternellement
" dirigée contre lui d'avoir tenté d'usurper la gloire de Colomb."
Margry : *Découvertes Françaises*, page 258.

2. La statue commémorative de Christophe Colomb, élevée sur un piédestal orné de rostres, fut inaugurée à Gênes, le 12 octobre 1862, trois cent soixante-neuvième jour anniversaire de la découverte de l'Amérique. Comparativement aux Génois nous ne sommes pas en retard de reconnaissance.

notre Jacques Cartier, le hardi gars de Bretagne, aura sa statue à Stadaconé ? Il n'a découvert qu'un pays, qu'une route aux îles du Zipangu, aux terres de Cathay, contre l'autre un hémisphère entier. Jacques Cartier n'aura pas plus de monument à Stadaconé que de statue à St-Malo. [1] Il n'y aura pas plus de souvenirs dans la ville natale que dans la ville fondée. La première oublie celui qui part, la seconde celui qui est venu. Il se fera autour de son nom un tel silence que les cœurs fermés des hommes sembleront l'avoir conspiré d'un mutuel accord.

— Seulement, dans trois ou quatre siècles d'ici, quand tous les envieux seront morts, et avec eux, tous les chargés de reconnaissance, il adviendra peut-être qu'un désœuvré, en quête de plaisir, imaginera pour se distraire le *centenaire* de notre découverte. Ce sera indubitablement l'occasion de fêtes splendides, le moyen de s'amuser encore une fois à nos dépens, cette présente aventure ne comptant pas.

Duvert et Grossin se mirent à rire.

— Faudra venir voir ça de l'autre monde, et demander au Grand Amiral un permis pour descendre à terre. Je crois bien que l'on se donnera de la peine pour l'allégorie des états-majors et que les personnages du capitaine-général, des maîtres de nefs et des pilotes

1. Duguay-Trouin et Chateaubriand ont seuls, à Saint-Malo, l'honneur d'une statue.

Monseigneur Bégin qui a visité très attentivement la Bretagne, en 1864, me racontait avoir vu, à Saint-Malo, à l'*Hôtel de France* où il logeait, quatre statuettes représentant Duguay-Trouin, Jean Bart, Chateaubriand et Jacques Cartier. Ces statuettes ornaient le parterre de l'*Hôtel de France*. Ce décor fait le plus grand honneur à l'intelligence du propriétaire de cette maison. Il convient d'ajouter que la municipalité de la ville n'était pour rien dans l'accomplissement de cette œuvre de reconnaissance patriotique.

seront des mieux soignés. Mais, ajouta Séquart, pour les manœuvres, les équipages, timoniers, rameurs, parias du fond de la cale ou charpentiers de navire, je doute fort que l'on choisisse. Le premier cent de matelots ramassés sur les quais de la ville suffira probablement, et ils ne s'amuseront pas à trier. On leur paiera chacun vingt sols pour leur rôle de compagnons dans la procession historique et.....

Eh! Eh! vogue la galée,
Donnez-lui du vent!

— Quelle honte, quel affront pour des gabiers de notre marque, vieux comme la mer, de nous savoir personnifiés dans ces vachers de la terre ferme, des rebuts de cabotage, des épaves d'auberge, le déshonneur de la profession!

— Doucement, camarade, doucement ; *per Jou !* voilà de la haute fantaisie.

— Par Dieu et Notre-Dame de Roc-Amadour, il y aura encore, dans quatre ou cinq cents ans d'ici, de fiers, de braves et solides matelots français. Notre marine sera une gloire, ou l'océan sera tari. Je te le dis, Séquart, faudra descendre des huniers (et Grossin parlant ainsi montrait le ciel), faudra descendre des huniers pour voir passer la procession historique. *Da-oui!* ça vaudra la peine de constater par nous-mêmes si les gars du vingtième siècle auront un bon mouvement de tangage dans les jambes, un beau costume, de belles voix, des chansons gaies comme les nôtres. Dites donc, entendre parler français, après quatre cents ans de latin dans le paradis, quel dessert!

Séquart et Duvert s'écrièrent ensemble : — Eh ! l'on parle latin là-haut ? Qu'en sais-tu, mon pauvre Eustache ?

— *Da-oui !* C'est mon curé qui prétend ça.

— Laisse-le dire ; tu vois bien que, dans le cas, cela serait fait exprès pour faire taire les matelots. Ce n'est pas juste ; faudra tenir pour le bas-breton et le français. N'est-ce pas, vous autres ?

— *Terr-i-ben !* répondit Grossin, qui mourra verra ! Je ne suis pas même certain de comprendre le français de mes enfants dans quatre cents ans d'ici.

— *As pas peur*, répliqua Duvert. Il faudra que la langue ait bien vieilli pour que la terre, en français, ne s'appelle plus la terre ; la mer, la mer ; le ciel, le ciel ; un navire, un navire ; pour que l'on ne nous comprenne pas quand nous demanderons du pain, de l'eau, du vin, une rame, un poignard, un cordage, une futaille !

— Changeront-ils aussi le mot *patrie ?*

— Ils le conserveront, même malgré eux, car, vois-tu, ce mot là est impérissable. Il se garde immortel dans toutes les langues du monde. Seulement, ajouta Duvert, seulement j'ai bien peur qu'ils le traduisent !

— Traduire quoi ? demanda Séquart, je ne comprends pas.

— Je dis que dans quatre cents ans d'ici les Canadiens n'auront peut-être plus le mot France pour répondre au mot patrie.

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis-là ?

— Ce pays que nous avons l'intention de nommer *Nouvelle-France* sur nos cartes géographiques et dans l'histoire du globe, ce pays s'appellera peut-être alors

Nouvelle-Espagne ou *Nouvelle-Angleterre.* A tous les âges du monde, mes amis, les conquérants ont eu cette manière de traduire.

Eustache Grossin se leva debout : — Il faudrait pour cela, dit-il, il faudrait que l'empire de la mer appartint à l'Angleterre ou à l'Espagne. Ce qui n'est pas, ce qui ne sera pas, par St-Malo ! aussi longtemps que l'on verra dans l'Atlantique les galions, les nefs, les chebecs et les caravelles de la Bretagne. Rappelle-toi, Duvert, que les Normands ont conquis l'Angleterre, et n'oublie pas que tu es Français !

Duvert regarda le compagnon marinier avec orgueil et lui répondit simplement : — J'aimerais mieux, Grossin, me rappeler que je suis Breton ! Avant que la France s'appelât Gaule, la Bretagne se nommait Armorique ! Nous ne sommes Français que d'hier, [1] camarade, et le courage date de plus loin. Le courage, ami, n'est pas exclusivement une qualité française, c'est plus qu'un caractère national, c'est une vertu humaine. Seulement, à la gloire de notre nouveau drapeau, nous sommes de tous les peuples actuels de l'Europe, son meilleur terme de comparaison.

— Et voilà pourquoi tu désespères de la colonie, pourquoi tu oses croire à sa ruine, le jour même de sa découverte ? dit Grossin avec colère.

— Ce n'est pas souhaiter un événement que d'y penser. Même avec ce pressentiment au fond du cœur, je me ferais tuer pour notre conquête.

— Très-bien, cela.

1. La Bretagne ne fut définitivement attachée au royaume de France qu'en 1532.

— Ce qui ne m'empêche pas de croire et de dire que les futurs habitants de la grande ville que nous croyons voir cette nuit, à travers les ténèbres de quatre siècles d'avenir, ne nous ressembleront peut-être en aucune sorte, ni par le visage, ni par l'habit, ni par la langue.

— Alors, dit Grossin, il faudra écouter attentivement carillonner les églises pour ne pas s'y trouver tout à fait étrangers.

— Comment ? dit Séquart.

— Toutes les cloches seront venues de France, et les cloches, voyez-vous, sont les dernières à perdre l'accent du pays !

— A moins, ajouta Séquart, qui aussi lui paraissait tourmenté par l'horreur d'un pressentiment invincible, à moins qu'on ne les ait fondues pour couler des boulets. Pendant un long siège les canons, comme les hommes, finissent par avoir faim.

— Dieu aimera trop la colonie pour la réduire à ce désespoir. Non, impossible ; avant que d'en venir là, tous les Français de là-bas seront morts. On enfume un renard, on accule un sanglier, on relance un dix-cors, mais on n'affame pas un Français. Quand on l'assiège trop longtemps, il fait comme le lion, il sort de la citadelle comme l'autre de sa caverne, la garnison quitte la muraille et se fait tuer, à découvert, debout, en pleine lumière. Puis, quand l'ennemi enterre les corps mutilés au fond de la tranchée béante, il voit avec terreur les têtes de cadavres garder leurs yeux ouverts, comme si la revanche était encore possible et que la mémoire de chacun de ces morts eût un nom, un visage à retenir, pour les colères de l'autre monde.

— Cette opinion confirme mes craintes, conclut Jehan Duvert. Une fois la garnison tuée jusqu'à son dernier homme, qui empêchera la ville d'être emportée d'assaut ? Les Espagnols ou les Anglais auront alors la victoire facile ; avec les pièces d'artillerie trouvées sur les remparts, sans affûts, sans boulets, sans canonniers, ils couleront des cloches d'église. Et ce seront elles qui chanteront, avec des carillons éclatants, les *Te Deum* anniversaires de leur triomphe !

Eustache Grossin se recueillit un moment, puis il répondit avec une voix grave : — Il vaudra mieux alors, camarades, ne pas s'éveiller, garder pour nous seuls le secret de nos tombes, demander au bon Dieu qu'il nous efface de la mémoire des vivants et que sa paix nous endorme jusqu'à la fin ! Ecouter de pareilles cloches ! moi je pleurerais trop si je les entendais sonner. Et toi aussi Guillaume, et toi aussi Jehan, et tous aussi les autres, mes vieux compagnons mariniers.

Ainsi causaient ces trois hommes quand soudain un bruit de pas retentit là-haut sur le pont de la galiote. Presque aussitôt l'écoutille s'ouvrit brusquement et je vis, par son échelle, neuf personnages descendre au milieu de la chambre mortuaire. Je reconnus Jehan Poullet et DeGoyelle, de la *Grande Hermine*, puis Marc Jalobert, capitaine et pilote du *Courlieu*, Guillaume LeMarié, maître de la *Petite Hermine*, Guillaume LeBreton Bastille, capitaine et pilote de l'*Emérillon* avec le maître de la galiote, Jacques Maingard, puis enfin Garnier de Chambeaux, Jean Garnier, sieur de Chambeaux, Charles de la Pommeraye, tous trois gentilshommes de St-Malo.

— La messe vient de finir à bord de la *Grande Hermine*, dit Marc Jalobert à Séquart. Nous venons réciter la dernière prière. Tous les gars de St-Malo sont-ils présents ?

— Présents, répondirent ensemble les douze hommes.

Jalobert ajouta : — Il faut se hâter, la *bénédiction du feu* a lieu dans un quart d'heure et le capitaine-général nous y attend. — Etes-vous prêt, Grossin ?

Le matelot baissa silencieusement la tête et s'en alla chercher le couvercle du cercueil.

Séquart, de son côté, ramassa le marteau et Duvert se mit à choisir les clous au fond du coffre d'outils.

Ces derniers préparatifs, si petits qu'ils fussent, me parurent épouvantables.

Guillaume LeBreton Bastille demanda : — Va-t-on le fermer maintenant ?

— Non, dit Jacques Maingard, le maître de l'*Emérillon*, seulement après la prière ; ça nous conservera quelques minutes de plus dans l'illusion de croire que Philippe Rougement nous entend mieux et qu'il est moins parti !

Les douze Malouins s'agenouillèrent alors auprès du cercueil. Jalobert alluma un cierge qu'il avait apporté de la nef-amirale et le plaça entre les mains du mort. Puis il dit :

— Guillaume Le Breton Bastille, en votre qualité de capitaine et pilote de l'*Emérillon*, la parole vous appartient, récitez le *De Profundis*.

— Cet honneur vous revient, Jalobert, répondit l'officier en se récusant, vous êtes à mon bord sans doute, mais vous représentez le capitaine-général, le pilote du roi. Moi, je dirai le *Notre Père*.

Alors commencèrent les alternances lugubres du *De profundis* ; et quand l'auditoire eut répondu *amen* à Marc Jalobert qui récitait l'oraison, Guillaume le Breton-Bastille, les yeux fixés sur le pâle visage du jeune marin, commença le *Notre Père* lentement, lentement, comme pour donner à cet incomparable graveur que nous appelons la mémoire le temps de fixer dans son cœur et dans son âme une image éternelle de l'éternel absent.

Enfin, les dernières invocations, dites, celles-là, par le maître de la galiote :

Saint Philippe ! — le patron du mort. — Et l'assistance, qui répondait : — Priez pour lui !

Saint Malo ! — le patron de la ville. — Et l'assistance qui répondait : —Priez pour lui !

Saint Louis ! — le patron du royaume. — Et l'assistance qui répondait : — Priez pour lui !

Alors, suivant ordre de grades, la petite colonie malouine défila devant le cercueil.

Marc Jalobert passa le premier. Il éteignit le cierge de Philippe Rougemont, et, le donnant à Guillaume Le Breton Bastille, il dit : — "Tu le rapporteras à Amboise ; tu sais, c'est pour la mère." Et il déposa sur le front glacé du camarade le baiser de l'adieu suprême. Puis vint Guillaume Le Breton Bastille ; ce fut ensuite le tour de Guillaume Le Marié et celui de Jacques Maingard, de Jean Garnier, sieur de Chambeaux, de Garnier de Chambeaux, de Charles de la Pommeraye. Jehan Poullet et De Goyelle s'approchèrent les derniers. Et, comme personne n'attendait après eux, ils embrassèrent Rougemont longuement, à leur aise.

Encore une fois Eustache Grossin, Jehan Duvert et Guillaume Séquart se trouvèrent seuls dans la chambre de proue. J'eus le soupçon de la dernière manœuvre, et, pour ne pas écouter le sinistre marteau frapper les clous, je m'enfuis dehors par l'échelle d'écoutille.

Trop tard cependant pour ne pas voir et ne pas entendre, par l'entrebaillement des panneaux, Duvert et Grossin assujettir le couvercle du cercueil et Guillaume Séquart crier à Rougemont avec une voix sourde de larmes : — Pardonne, Philippe, pardonne !

CHAPITRE QUATRIÈME

—

UN NOËL BRETON

—

— Quel beau Noël ! Quel vrai Noël ! Drame, acteurs, décors, superbes, superbes, superbes ! Comme ce spectacle rafraîchit le sang ! Une féerie quoi !

C'était mon cicerone qui déclamait ainsi ces paroles incroyables. Il s'oubliait, dans son enthousiasme, jusqu'à battre des mains, comme si la représentation eût encore marché devant lui et que les personnages fussent demeurés en scène.

Cette joie, stupide à mon sens, m'irrita. — Eh ! monsieur, lui criai-je.

Mais la gaieté tapageuse de mon compagnon de route m'avait tellement aigri le caractère et agacé les nerfs que je demeurai là, bouche bée, à le regarder de la plus idiote façon, et ne trouvant rien à lui dire. Il continuait de marcher avec cette allure vive et pétulante, ce pas allègre et joyeux que nous avons tous quand le cœur, l'âme et la conscience chantent en nous-mêmes à voix égales.

Tout à coup Laverdière fit volte-face, et, marchant sur moi : — Ça donc, dit-il, il ne vous amuse pas *mon Noël ?*

— Je m'en veux, monsieur l'abbé, je m'en veux ! Il est si gai *votre Noël !* Parole, je voudrais être croque-mort, revenant, fossoyeur, pour en raffoler à mon aise et vous rendre justice.

— Gai ! gai ! s'écria l'historien avec amertume, ils en veulent tous des Noëls gais, lui comme les autres ! C'est encore moins de l'imagination que de l'enfantillage ! Rire, chanter, manger et boire ! Eh ! pourraient-ils jamais célébrer autrement la solennité des fêtes chrétiennes ? C'est leur seule façon de traduire les joies de l'esprit en plaisirs de chair. Jeune homme, jeune homme, vous ne connaissez pas la vie si vous croyez que Noël soit un jour nécessairement heureux, un jour férié où personne n'ait faim, personne n'ait soif, personne ne souffre, personne ne meure.

— Rappelez-vous donc le crucifix de Dom Anthoine. Voilà, pour l'homme, une saisissante image de la vie. La croix ! Le crucifié en descend-il, au jour de Noël, pour se reposer dans sa crèche ? S'en détache-t-il, à l'Ascension, pour remonter au ciel ? A Pâques enfin, n'est-ce pas la croix du Vendredi-Saint avec son crucifié qui rayonne aux splendeurs de la résurrection ? — *Il est toujours cloué !* Voilà le dernier mot de la vie ! et la dernière raison de l'aumônier !

— Ah ! ne m'accusez pas de vouloir exagérer, par tristesse de caractère, la mélancolie de ce Noël historique, hélas ! déjà trop lugubre. Vous me reprochez aujourd'hui de charger les couleurs ; la Providence assombrira davantage la Noël de 1635. Oui, frère,

dans cent ans d'ici, à la même heure, à pareil jour, tout comme elle emporte aujourd'hui le petit matelot découvreur sur les caravelles de Jacques Cartier, la mort viendra chercher, au château des gouverneurs français, Samuel de Champlain, le père de la Nouvelle-France.[1] Oseriez-vous comparer la douleur de l'équipage au deuil de la colonie ?[2]

— Serez-vous encore étonné, et trouverez-vous étrange l'Eglise catholique qui chante le *De profundis* aux grandes vêpres de la Nativité ? *De profundis, De profundis !* eh ! eh ! ce n'est pas, comme vous le dites, absolument gai ; il n'en demeure pas moins cependant un psaume historique, et de caractère absolument humain. *De profundis !* voilà bien le propre des joies de ce monde : de la tristesse mise en musique !

1. Samuel de Champlain mourut à Québec le 25 décembre 1635.

2. Parlerai-je des Noëls passés à l'Ile de Sable (25 décembre 1598, 1599, 1600, 1601 et 1602), de ces *Noëls du Désespoir* que les bandits du marquis de la Roche, les abandonnés de Chédotel, célébraient, à leur abominable façon, par le meurtre et le blasphème ? L'intérêt de ce fait historique est petit, et l'estime qu'on en peut avoir encore moindre. Il se réduit à une curiosité de la mémoire pour qui étudie l'histoire du Canada. Lescarbot raconte qu'en 1598 le marquis de la Roche s'embarqua avec environ 60 hommes, et n'ayant pas encore reconnu le pays, fit descente à l'Ile de Sable. Il les quitta dans le dessein de les rejoindre aussitôt qu'il aurait trouvé en Acadie un lieu propice à l'établissement d'une colonie. Mais les tempêtes rompirent toutes ses mesures, et il se vit obligé de repasser la mer abandonnant ses gens au hasard. Ils demeurèrent cinq ans retenus dans la dite île, se mutinèrent et se coupèrent la gorge, en bandits qu'ils étaient. Henri IV, étant à Rouen, commanda à Chedotel, ou *Chef-d'hostel*, d'aller recueillir ces pauvre diables. Ce qu'il fit. De cinquante hommes qu'ils étaient, l'ancien pilote de l'expédition de 1598 n'en ramena que onze. Le roi se les fit présenter dans leurs habits de peaux de loups-marins, leur fit grâce de toutes les condamnations qui pesaient sur eux et fit remettre à chacun d'eux cinquante écus. Les registres d'audience du parlement de Rouen, année 1603, nous ont conservé leurs noms : Jacques Simon *dit* la Rivière, Olivier Delin, Michel Heulin, Robert Piquet, Mathurin Saint Gilles, Gilles de Bultel, Jacques Simoneau, François Prevostel, Loys Deschamps, Geoffroy Viret et François Delestre.

A ce moment nous rejoignîmes nos compagnons de marche qui jusque là nous avaient précédés d'assez loin sur la rivière. Non point que la conversation animée de mon interlocuteur nous eût fait hâter le pas à notre insu : tout simplement les gars de St-Malo s'étaient arrêtés. Je m'expliquais peu cette halte ; comme nous étions toujours demeurés invisibles à leurs yeux, elle n'était point faite évidemment pour nous attendre. L'attitude de leur groupe me frappa. Ils regardaient tous dans le ciel, au nord de l'horizon, et se montraient alternativement quelque chose avec de grands gestes de mains et de bras.

— Ça, le point du jour ? s'écriait Le Breton Bastille, mais l'aurore ne se lève pas au pôle !

Et cependant il revêtait bien une lueur d'aube ce brouillard de lumière vague, incertaine, aux blancheurs lactées comme la tache agrandie d'une nébuleuse énorme, poudrée comme elle d'étoiles microscopiques et dont les scintillations pleureuses rappelaient un essaim de vers luisants, dansant la farandole à travers la buée d'un marais. Ce nuage phosphorescent, diaphane, montait lentement sur l'horizon à une hauteur atteignant dix degrés, et son contour, rigoureusement incliné en arc de cercle, faisait croire à l'ombre prochaine de quelque astre inconnu, immédiatement voisin de la terre, et qui marchait sur elle avec une vitesse effroyable.

Soudain, la nue se frangea d'une lumière éclatante : on eût dit un gigantesque éventail s'ouvrant tout à coup aux doigts magiques d'une sultane exilée par la beauté jalouse de quelque almée rivale et déployant, pour se mieux rappeler l'Orient et le Pays du Soleil,

cet éventail merveilleux, incrusté, comme un diadème, non plus de rubis et de saphirs, mais de milliards d'étoiles, pailleté de constellations et ruisselant la lumière électrique par toutes ses lames.

Un cri d'admiration, une clameur magnifique de surprise et d'ensemble s'échappa de toutes les poitrines : — L'aurore boréale !

Et véritablement le spectacle en était merveilleux. La peinture, la photographie même, eussent été impuissantes à fixer la magique splendeur de ce phénomène, l'un des plus beaux, l'un des plus stupéfiants que la nature sache offrir aux regards éblouis de l'homme.

Plus l'émission de la lumière polaire se faisait intense, et plus vifs se coloraient les rayons électro-magnétiques lancés, comme des flèches, à de prodigieuses hauteurs sidérales et qui frappaient le zénith comme une cible. Des figures bizarres, apparues tout à coup dans le firmament, disparaissaient de même, pour se reformer encore, capricieuses, fantastiques, imprévues, avec la vitesse instantanée de la foudre, et consterner par leur féerie les rêves les plus extravagants de l'imagination. Quelquefois le grand arc étincelant paraissait agité par une sorte d'effervescence comparable au dégagement des bulles d'air à la surface d'un liquide qui entre en ébullition ; autres fois les lueurs palpitantes de l'aurore boréale imageaient bien pour l'œil ces battements précipités du cœur dans la poitrine, à la suite des violentes émotions de la colère ou de la peur ; quelquefois encore le grand arc lumineux, variant à l'infini d'éclat, de nuances et de formes, semblait grelotter de froid. Ses frissonnantes vibrations de lumière, longtemps et fixement regardées, finissaient par appor-

ter à l'oreille d'étranges et lointaines harmonies ; autres fois enfin, d'innombrables rayons, réunis en faisceaux, s'élevaient simultanément à divers points de l'horizon. Ils y demeuraient fixes comme des panoplies gigantesques, formées de colossales armures, suspendues aux murailles inaccessibles du firmament. Ainsi le plus grand des dieux scandinaves, le formidable roi du nord, Odin, le père du monde, devait-il attacher aux colonnes de son palais ses trophées de dépouilles opimes, quand il recevait au Valhalla les âmes des braves morts dans les batailles. C'était véritablement en présence d'une telle vision qu'Ossian, le prince des bardes d'Ecosse, avait chanté ses poésies ; car maintenant j'appréciais, à la mesure de mon admiration, la noblesse, la grandeur, l'enthousiasme de sa lyre.

Nous demeurâmes longtemps immobiles, silencieux, à contempler avec un ravissement d'extase l'intraduisible beauté de ce spectacle.

— J'ai beaucoup voyagé, dit Le Breton Bastille, et j'ai vu bien des aurores polaires, en Suède, en Norvège, en Islande ; mais, parole de marin, elles ne valaient pas celle-ci.

— On dit, remarqua naïvement Eustache Grossin, que les aurores boréales sont des esprits qui se disputent et se combattent dans le ciel. Est-ce vrai ?

Le visage du pilote de l'*Emérillon* prit une belle expression de puritain scandalisé.

— Prenez garde ! s'écria-t-il avec un sérieux de prophète, c'est un péché grave de croire aux légendes païennes. Celle-ci nous vient des gens de la Sibérie. C'était, en effet, une superstition commune à plusieurs autres peuples du nord de l'Europe, mais autrefois,

avant l'Evangile. A propos, savez-vous ce que pensent les pêcheurs du Groënland des aurores boréales ?

— Ça peut-il se savoir sans péché ? demanda le malicieux Eustache, reprenant l'offensive.

— D'après les Groënlandais, continua Bastille, sans paraître ému de la plaisanterie, les aurores boréales seraient produites par les âmes des morts qui viennent à la surface du ciel revoir sur la terre les patries qu'elles ont aimées. Légende pour légende, je choisirais celle des Groënlandais, s'il m'en fallait accepter une. Je la crois juste ; elle est trop belle d'ailleurs pour n'être pas chrétienne. Elle nous suggère à tous une consolante et salutaire pensée.

— Je ne vois pas bien la raison de cette préférence, insinua narquoisement Grossin, lequel évidemment poussait à la querelle. Votre superstition nous vient des Esquimaux, des païens, des idolâtres tout comme vos gens de Sibérie. Prenez garde au péché grave.

— Les Esquimaux, riposta Le Breton Bastille, les Esquimaux sont trop abêtis pour imaginer une aussi gracieuse légende. C'est une tradition venue d'hommes baptisés que leur ont transmise les pêcheurs danois, suédois, norvégiens, ou bien encore les aventuriers d'Islande. Il n'y a pas trente ans d'ailleurs que les missionnaires catholiques se sont éloignés de cette terre de désolation, condamnée, livrée sans retour aux neiges éternelles. [1]

1. " Encore aujourd'hui une peuplade de Sibérie, les Tongouts, " prétendent que les aurores boréales sont des esprits qui se querel- " lent et se combattent dans l'air. "

Bescherelle, *Dictionnaire*, au mot *aurore*, page 291.

Le Groënland (*green land, terre verte*) ainsi nommé à cause de son aspect verdoyant, fut découvert par l'islandais Eric Randa en 982. La colonie qu'il y fonda disparut en 1406.

— Quel dommage! soupira De Goyelle; si Jean Alfonse était avec nous, comme il expliquerait bien ces grandes lumières!

Je demandai à Laverdière quel était ce *Jean Alphonse*, et le maître ès-arts me répondit qu'il n'était autre que le fameux Jean Alphonse, de Xantoigne, ou bien encore Jean Alfonse le Saintongeois, celui-là même qui devait commander, sept ans plus tard, en qualité de premier pilote, l'expédition du sieur de Roberval, l'auteur du ROUTIER célèbre de 1542 *où est représenté le cours du fleuve St-Laurent, depuis le détroit de Belle-Isle jusques au fort de France-Roy, au Canada.*

— Tu as raison, camarade, répartit Guillaume Le Breton Bastille, c'est un grand voyageur. Il est allé si loin vers la terre du nord, que le jour lui a duré trois mois comptés par la réverbération du soleil! [1]

Les compagnons de mer, tous gens avides de merveilleux, poussèrent un grand cri d'admiration et firent cercle autour du maître de la galiote, pour mieux entendre raconter les fabuleuses aventures de l'homme de Cognac. [2]

— En vérité, continua LeBreton Bastille, en vérité, c'est un vieux loup, un gaillard d'avant, un hardi de

1. " Toutesfois j'ay esté en ung lieu là où le jour m'a duré trois " moys comptez par la réverbération du soleil, et n'ay pas voulu " attendre davantage de craincte que la nuict me surprint. " *Cosmographie de Jean Alfonse.* — *L'Hydrographie d'un Découvreur du Canada et les Pilotes de Pantagruel*, page 317. — Voir *Les Découvertes Françaises et la Révolution Maritime du 14ième au 16ième siècle* par Pierre Margry.

2. Jean Alfonse naquit au pays de Saintonge, près de la ville de Cognac. — Pays ici est l'équivalent de *bourg*, d'après le mot latin *pagus*. Saintonge est du canton de Segonzac.
Pierre Margry, *Découvertes Françaises*, page 226.

la mâture. Voilà quarante ans qu'il navigue sur trois océans. A lui seul, dans sa galiasse, il a plus couru l'Atlantique que toutes les caravelles de la Bretagne ensemble ! *Per jou !* mes gars, il fait honneur à la marine de France ! Or, parlons-en.

— Autres fois Jean Alfonse passa en Angleterre. Il y vit des arbres étranges, verdoyant au printemps comme les nôtres, mais qui, l'automne venu, opéraient miracles. Car leurs feuilles se changeaient tout à coup en poissons et tout à coup en oiseaux, suivant qu'elles tombaient à la surface de l'eau, dans les rivières, ou bien à la surface du sol, dans les terres labourées, au gré du vent. [1]

— Autres fois Jean Alfonse naviguant sur les mers d'Asie, retrouva à Babylone..... devinez quoi, chers amis ? Les pommes du Paradis terrestre, marquées chacune, au dedans de leur chair, à la figure d'un crucifix ! [2]

A ce mot grave de *crucifix* les compagnons mariniers se signèrent dévotement, comme à l'église, quand le prédicateur nommait Notre Seigneur au sermon.

— Autres fois Jean Alfonse a vu, bien loin, là-bas, au delà de l'équinoxial, [3] des hommes à visages de

1. " En ceste terre (Angleterre) y a une manière d'arbres que quand la feuille d'iceulx tombe en l'eaue se convertist en poisson, et si elle tombe sur la terre se convertist en oyseau. "

PIERRE MARGRY, Découvertes Françaises, *Cosmographie de Jean Alphonse*, page 235.

2. *Pommes de paradis en Babylone*, " dans lesquelles quand on les " sépare en chacune partie apparaît la figure d'un crucifix. "

PIERRE MARGRY, Découvertes Françaises, *Cosmographie de Jean Alphonse*, page 236.

3. " *Hommes qui sont au delà de l'equinoxial* (l'équateur), à qui la " teste et le corps c'est tout ung, sans cou ni fasson de teste, d'autres " qui ont le visaige d'un chien et la teste d'un homme, et aultres qui

chiens, et d'autres à pieds de chèvres; d'autres borgnes en cyclopes, n'ayant qu'un œil au milieu du front, et d'autres muets comme des figures de navires, qui couraient plus vite que des lévriers et ne mangeaient que des couleuvres et des lézards.

Les petits enfants qui écoutent raconter *Chat Botté*, *Barbe Bleue*, *Cendrillon*, *Peau d'Ane*, n'ouvrent pas mieux la bouche que les auditeurs ébahis de l'incomparable Guillaume LeBreton Bastille. Je ne dis rien des yeux, démesurément écarquillés, un peu plus même que ceux du loup quand il avala la mère-grand de *Chaperon Rouge !*

Mais le beau de l'histoire était que le maître du galion, se grisant à son propre verbiage, croyait, plus que tous les autres ensemble, aux blagues énormes qu'il débitait.

Un autre sujet comique d'observation était la complaisance manifeste du glorieux Bastille s'écoutant parler devant la béate assistance, et ramenant à lui la meilleure part dans l'admiration naïve de ses auditeurs pour les aventures du Saintongeois.

— Quel homme ! mes enfants, quel homme ! s'exclamait Le Breton, avec un renouveau d'éloquence paternelle. Il explique la pluie, il a vu des phénix, la fontaine de Jouvence, la source de Rascose, il a trouvé des agates et des pierres d'hyène ; puis, en Ecosse, on lui a montré, oui, mes très chers enfants, on lui a montré

" ont pieds de chèvres et aultres qui n'ont qu'un œil au front, et " d'aultres qui ne parlent point et courent aultant que levriers, et " ceulx-ci ne mangent que couloeuvres et leizars."

PIERRE MARGRY, Découvertes Françaises, *Cosmographie de Jean Alphonse*, pages 236 et 237.

en Ecosse le véritable trou de Saint-Patrice [1] que l'on dit être un purgatoire !

— Ah !

Laverdière riait aux larmes et aussi moi. Mais si vous croyez que les compagnons de mer n'étaient pas sérieux et que l'illustre et incomparable Guillaume Le Breton Bastille n'était pas grave, mes lecteurs, vous vous trompez moult.

Incontestablement, un homme qui avait vu le purgatoire en Ecosse, avec le trou de Saint-Patrice pardessus le marché, était plus qu'en mesure de s'expliquer, comme d'expliquer aux autres, une foule de choses, y compris les aurores boréales.

Aussi, mieux peut-être encore que les gentilshommes, compagnons mariniers, et charpentiers de navire, j'appréciai tout ce que nous faisait perdre, en cette circonstance, l'absence du fameux Jean Alfonse.

Bastille essaya d'y suppléer par une interprétation personnelle, beaucoup plus religieuse que scientifique, ce qui était le caractère propre de l'instruction au moyen âge. J'avoue qu'elle me parut ingénieuse, bien trouvée, aussi belle que touchante chez cet homme

1. " Nous trouverons en Ecosse ce même homme (*Jean Alfonse*) en " face d'une autre merveille que des écrivains placent en Irlande, " dans une des îles du lac de Derg, le trou de *Saint Patris* " *que l'on* " *dit estre un purgatoire.*" Quoiqu'on en ait beaucoup parlé et qu'il " y ait même des poëmes à ce sujet, Jean Alfonse ne sait comment " on descend dans ce trou, car, *ainsi que dient aulcuns, c'est secret de* " *Dieu dont il ne se fault trop enquérir* "

M'est avis que Jean Alfonse s'inquiète à contre sens à propos de ce purgatoire ; la difficulté n'est pas d'y entrer mais d'en sortir.

Pour le détail et l'explication de ces merveilles imaginaires, lire la *Cosmographie de Jean Alfonse* telle que reproduite par Pierre Margry dans son bel ouvrage des *Découvertes Françaises*, — librairie Tross, édition de 1867, pages 235, 236, 237 et 238.

qui n'avait eu qu'un petit catéchisme pour seul livre d'études.

— Avez-vous remarqué, poursuivit le pilote de l'*Emérillon*, avez-vous remarqué combien cette lumière est douce et paisible ? Je ne crois pas qu'elle appartienne au soleil. — Une idée me vient ; nous sommes aux premières heures du jour de Noël, cette clarté ne serait-elle pas un reflet de l'autre *grande lumière* que les bergers de Bethléem aperçurent à la naissance du Sauveur ?

Les physionomies expressives des matelots bretons s'éclairèrent d'un beau sourire, et je compris, à leurs regards d'admiration fervente, combien la pensée du maître de nef traduisait avec bonheur leurs propres sentiments.

—Eh bien ! me dit Laverdière, à qui revient, selon vous, la meilleure part de poésie dans la contemplation de ce spectacle : à la candide simplicité de ces âmes croyantes ou à la suffisance orgueilleuse d'un bel esprit cultivé ? Et vous même, mon excellent ami, ne donneriez-vous pas toute la creuse satisfaction de vanité que vous pourrait obtenir la démonstration savante de ce phénomène d'électricité atmosphérique, contre le sentiment délicieusement chrétien de ces matelots naïfs cherchant dans des allégories religieuses la raison de tous les prodiges, se prouvant à eux-mêmes leurs causes les plus mystérieuses et leur vérité par l'émotion de leur foi vive ? Je m'étonne même que ces extatiques ne s'imaginent pas entendre chanter les anges : — *Gloire à Dieu au-dessus des plus hautes étoiles !* Cela verserait bien dans leur rêve !

— Rappelez-vous les paroles de l'Evangile de ce grand jour : *et claritas Dei circumfulsit illos.* Savez-vous que ce serait une idée capitale que d'illustrer, de paraphraser avec une gravure d'aurore boréale, le sens divin de ces cinq petits mots latins-là. Le superbe canevas pour un artiste ! Je ne sache pas de glossateur qui sût apporter au texte un plus éblouissant commentaire.. Je m'étonne que les imagiers célèbres de notre époque n'en aient pas encore fait leur profit. Et dire que cette idée de peintre s'en est allée nicher dans une tête de matelot ! J'avoue que de prime abord cette singularité frappe l'imagination ; mais elle cesse de nous paraître étrange devant un peu de réflexion. Les pensées heureuses, voyez-vous, font comme les oiseaux, elles ne choisissent pas leur arbre pour chanter ; elles ne demandent que du silence et du soleil. La Providence inspire souvent l'âme naïve d'un berger plutôt que l'intelligence hautaine d'un penseur.

— Quels hommes de foi ! s'écriait Laverdière avec admiration. Tous les mêmes, ces découvreurs ; depuis Colomb jusqu'à Champlain, l'idée du ciel les hante. Ils voient le paradis partout et le premier toujours, au bout du monde comme à la fin de la vie. Ils en cherchent le chemin dans toutes leurs hardies découvertes ; la route même de la Chine n'est qu'un prétexte pour retrouver celui-là.

— Le paradis ! voilà pour ces croyants la Terre promise par excellence, une terre que les vigies de leurs caravelles signalent avant les îles merveilleuses et les continents richissimes du nouvel hémisphère.

Aux yeux de ces visionnaires, la mort est un horizon, l'éternité, un rivage. [1]

Et cependant, comme ils commandent à d'ignares et superstitieux équipages ! Quelles tortures morales, quels supplices physiques n'ont-ils pas infligés à Christophe Colomb, à Jacques Cartier, à Jean Alphonse ? Pour n'en rappeler qu'un exemple, souvenez-vous que les mariniers d'Amerigho Vespucci croyaient inspirés par le démon les géographes qui déterminaient les longitudes. Ailleurs qu'au bord de leurs propres navires, ces illustres capitaines n'auraient pas dit avec un meilleur à propos : *et post tenebras spero lucem ?* [2]

Soudain une grande lueur sanglante apparut *à la rive* du bois et nous fûmes enveloppés d'un reflet rouge comme les personnages d'une féerie aperçus dans la lumière d'un feu de Bengale.

A distance, les tambours battaient aux champs et les trompettes sonnaient une éclatante fanfare.

A l'encontre des prévisions de Laverdière, cette musique, bien loin de compléter le rêve des gars de

1. Lors de son troisième voyage (1498-1500) Christophe Colomb poussant plus loin son erreur, (celle de prendre l'Amérique pour l'Asie) erreur qui se complique alors d'autres rêveries du moyen âge, *pense en son âme et conscience qu'il était près du paradis.* Les cosmographes du moyen âge, saint Isidore, Béda, le maître de l'histoire scolastique, saint Ambroise, Scott, et les autres savants théologiens plaçaient tous le paradis à la fin de l'Orient et en faisaient dériver les quatre grands fleuves de la terre. L'abondance des eaux et tout ce qu'il voyait lui paraissait des indices de ce lieu où il ne croyait pas toutefois qu'on put arriver autrement que par la permission expresse de Dieu.

Pierre Margry, *Découvertes Françaises*, page 172.

2. Beaucoup de marins, au commencement du XVIe siècle, croyaient encore inspirés par un démon ceux qui déterminaient les longitudes, comme l'avait fait en 1501 Amerigho Vespucci, cet homme que sa science fit choisir plus tard, en Espagne, pour grand pilote de la flotte royale.

Pierre Margry, *Découvertes Françaises*, page 258.

St-Malo fut pour eux un réveil instantané, un réveil de catastrophe, brusque, violent, brutal, un de ces réveils qui glacent le corps d'un tel froid que l'âme en est elle-même transie jusqu'à la peur.

Les Français laissèrent échapper un grand cri, vous savez le cri des cataleptiques et des somnambules que l'on a nommés tout haut par mégarde, et qui s'éveillent tout à coup avec un formidable sursaut. Puis, comme une bande de chevreuils affolés par un feu de carabine, les Malouins s'élancèrent dans la direction du fort Jacques-Cartier.

Il nous fallut bien emboîter ce pas forcené, sous peine de manquer leur trace et les perdre sans retour. Ils marchaient droit devant eux, sur la glace de la rivière, en dehors de tout sentier connu, entrant jusqu'aux hanches dans les bancs de neige, plutôt que de les tourner. Nous filions de l'avant avec une vitesse de yacht voilé en course qu'un vent de tempête emporterait.

Etrange, en vérité, fut le spectacle qui frappa mes regards. A la distance de plus d'un demi-mille, en aval du fort Jacques-Cartier, non pas à la grève, mais sur la glace de la rivière, au centre précis de sa largeur, j'aperçus un immense bûcher flamboyant de la base à la pointe, et tout autour de lui, se tenant par la main comme dans une ronde, cinquante hommes environ dansant une sarabande effrénée.

— Les Français ! me dit Laverdière.

Et comme j'hésitais à les reconnaître : — Venez, ajouta-t-il, nous allons les identifier.

Je crus un instant, et pour de bon, que la barbarie avait repris ces hommes civilisés, tant la joie qui les

possédait manifestait un caractère sauvage. C'était une sauterie hideuse, à cabrioles grotesques, entremêlées de cris féroces et de gambades ressemblant aux rondes infernales des Iroquois autour de leurs prisonniers de guerre liés au poteau de la torture. [1]

Chacun de ces hommes portait un flambeau à la main, celle-ci tenue à hauteur de la tête. C'était une espèce de torche, grossièrement fabriquée d'écorces de bouleau gommées de résine, comme le prouvaient d'ailleurs surabondamment l'odeur âcre de leur rouge fumée et le pétillement de la flamme. Les marins vêtus de peaux de bêtes [2] étaient en outre coiffés de fourrures, ce qui leur prêtait, à distance, l'apparence de véritables indiens. Les uns étaient habillés de peaux d'ours cousues ensemble avec du fil de caret, d'autres s'étaient emmitouflés de robes de castors, d'élans, de caribous, d'orignaux, de lynx ou de

1. Ces retours de la civilisation à la barbarie sont très rares. Ils existent cependant, même dans notre histoire. L'un des plus célèbres est celui rapporté par l'immortel découvreur de la Louisiane. Au mois d'août de l'année 1680, Cavelier De La Salle, dans son voyage à la recherche de Tonti au pays des Illinois, raconte que les hommes qu'il avait chargés de reconstruire le *Griffon* et de garder le fort Crève-Cœur avaient déserté et, s'alliant aux sauvages, étaient devenus aussi sauvages qu'eux-mêmes. L'historien Parkman dans son magnifique ouvrage, *The Discovery of the Great West*, page 196, raconte ainsi ce terrible épisode de la vie tourmentée du découvreur : " La Salle and his men pushed rapidly onward, passed Peoria Lake, and soon reached Fort Crève-Cœur which they found, as they expected, demolished by the deserters. The vessel on the stocks (*le nouveau Griffon*) was still left entire, though the Iroquois had found means to draw out the iron nails and spikes. On one of the planks were written the words : " Nous sommes tous sauvages : ce 19—1680 ; " the work, no doubt, of the knaves who had pillaged and destroyed the fort. "

2. Ils (les sauvages) prennent, durant les dites glaces et neiges, grande quantité de bêtes sauvages, comme daims, cerfs, hours (ours), lièvres, martres, regnards et autres.

Voyage de Jacques Cartier 1535-36, feuillet 31 *verso*, édition de 1545.

loups. Les coiffures variaient à l'infini : bonnets de visons, d'écureuils, de blaireaux ou de rats musqués, casques de loutre, de martre, de renard, de lapin, manufacturés à fantaisie à toutes modes possibles ou impossibles. Parole d'honneur ! l'on se fût aisément cru transporté en plein musée d'histoire naturelle, à la section des animaux à fourrure. [1]

C'était une réclame vivante, énorme, incomparable, un prodigieux *humbug*, un *puff* homérique que se fussent disputés à prix d'or les agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson ou les commis voyageurs de la République voisine si, en ce temps-là, la Baie d'Hudson eût été découverte et les Yankees mis au monde.

Seulement, à la vue de ces visages pâles, émaciés par l'angoisse, la maladie, la misère, en présence de ces corps frissonnants de froid et de fièvre par tous leurs membres, un sentiment intense de commisération envahissait l'âme entière, faisait oublier aussitôt et le ridicule de l'accoutrement et le grotesque de l'allure pour ne rappeler plus que cet état de détresse effroyable où se trouvaient réduits les hardis découvreurs du Canada.

Et cependant les charpentiers de navire et les compagnons mariniers criaient avec un éclat de voix et d'allégresse extraordinaires :

" *Le jour est fériau.*
Na, unau, nau ! "

1. Il y a un grand nombre de cerfs, daims, ours et autres bêtes. Il y a force lièvres, connins (lapins), martres, renards, loutres, lyevres (lièvres), écureuils, rats, lesquels sont gros à merveille, et autres sauvagiens.
Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, feuillet 33 *verso*, édition 1545.

Les matelots se grisaient eux-mêmes, et très vite, à cette clameur enthousiaste. Ils trépignaient de joie, s'embrassaient, lançaient en l'air leurs bonnets de fourrure, exécutaient des moulinets fantastiques avec leurs torches, les secouaient au-dessus de leurs têtes, les brandissaient avec de telles saccades que les flambeaux, dans leurs évolutions rapides, pleuvaient des étincelles comme les grosses pièces d'un feu d'artifice à la féerique apogée de son spectacle.

Je demandai au maître ès-arts ce que les Bretons voulaient dire avec cet éternel refrain, cette suppliciante ritournelle de " *Na, unau, nau !* " un véritable aboiement de loup en famine.

Et Laverdière me répondit : — C'est un vieux mot druidique, un vieux cri païen, qui veut dire, en bon français et en bon chrétien : *Noël ! Noël ! ! Noël ! ! !*

— Ça, n'en soyez pas scandalisé. L'idolâtrie s'utilise comme toute autre chose. Rappelez-vous qu'autrefois, aux bons vieux temps du catholicisme, les saints faisaient charrier la pierre des églises par le démon, sans contrat. Cela sauvait du temps, de la main d'œuvre et du numéraire. Ce fut aussi le diable qui donna le plan de la cathédrale de Cologne ; cette fois encore Satan ne fut pas payé : on plaida contre lui sa qualité d'hérétique. Mais Belzébuth se rattrapa largement et prit sur l'évêque de Cologne, Engelbert, une revanche éclatante. Il joua contre lui les âmes de tous ses ouvriers maçons, et n'en perdit que trois ! Que voulez-vous, Engelbert était d'une faiblesse lamentable au brelan. Il s'excusa du mieux qu'il put auprès du bon Dieu, disant que les cartes étaient neuves et que son terrible adversaire trichait à son tour de battre. Mais il ne brûla

pas le jeu. Et depuis lors, dans les couvents, les moines et les esprits malins continuèrent à perdre ou gagner les âmes.... des autres ! Tout ceci est encore moins édifiant qu'authentique !

Et Laverdière riait ! De si bon cœur, que je pensais, en l'écoutant, à la gaieté de Colin de Plancy, un railleur aimable, se gaudissant, aussi lui, dans ses *Légendes*, aux frais et dépens du moyen âge.

L'archéologue ajouta : — Soyez attentif maintenant ; nous allons être témoins de l'un des plus beaux noëls pittoresques et caractéristiques de la vieille France.

C'était, en effet, un spectacle étrange, que la célébration de cette fête historique religieuse, croisée, comme un tissu, de superstitions païennes et de catholiques légendes : solennité merveilleuse par excellence où les mystères de la liturgie druidique alternent, au cérémonial, avec la pompe du rite chrétien. ajoutant lui-même à son incomparable richesse de symboles la poésie des usages normands, des coutumes provençales et des séculaires traditions bretonnes.

Je vis alors le premier des aumôniers de Jacques Cartier, Don Guillaume LeBreton, s'avancer tout auprès du grand feu et lire sur lui — comme autrefois les exorcistes sur la tête des possédés — l'évangile de la messe de Noël.

Cela m'étonna fort et j'en demandai la raison à Laverdière.

— C'est un *feu nouveau*, me répondit le maître ès-arts, et l'usage veut qu'il soit béni.

Et il me racontait qu'il existait en France, au seizième siècle, dans chacune des chaumières de hameaux une tradition immémoriale prescrivant d'allumer à la lampe

du sanctuaire de l'église voisine le feu qui devait consumer la bûche de Noël.

— Les Français, me dit-il, ont suppléé d'autant à l'impossible en imaginant de brûler la *tronche de Nau* dans un feu de rameaux bénits, là-bas à St-Malo, le jour de Pâques fleuries.

— Jacques Cartier, Marc Jalobert, Guillaume Le Breton Bastille les ont tous trois apportés de la muraille de leurs demeures aux murailles de leurs navires, comme autant de garde-bonheur, de talismans chrétiens contre les dangers de la mer et les périlleux hasards de leur entreprise.

— C'est une pensée heureuse, n'est-ce pas, et le rapprochement en est poétiquement trouvé. Je ne lui sais de supérieur, dans l'histoire de notre pays, que cet autre ingénieux stratagème des missionnaires jésuites qui plaçaient des vers luisants dans la lampe du sanctuaire trop pauvre hélas! pour brûler toute une nuit devant l'autel du Saint-Sacrement.

C'était un bûcher colossal, mesurant, au bas calcul, vingt pieds de hauteur; une superbe pyramide, ou mieux un cône plein, où entrait évidemment tout le bois d'un chêne. D'habiles espaces avaient été ménagés aux courants d'air, et les interstices multipliés entre les pièces rugueuses étaient profondément calfeutrés d'écorces de bouleau, de brindilles de pin, de branchages rouges de sapins morts, de feuilles sèches, de vieilles étoupes pleines d'huile, de gros paquets de mousses trempées, comme des éponges, de térébenthine

et de goudron. Tout ce cumul de matières inflammables produisait un feu intense. Aux ronflements formidables de la flamme, activée par le vent furieux d'une tempête qui commençait à souffler, les bois de chêne, les branches sèches, les écorces torsives, les résines et les nœuds francs répondaient par des explosions de colère et des crépitements d'armes, sonores, serrés, soutenus, comme autant de volées de mousqueterie.

" En ce temps-là, disait la belle voix reposée de " Dom Guillaume Le Breton, en ce temps-là, César- " Auguste rendit un édit pour le dénombrement de " ses sujets par toute la terre. Ce premier dénom- " brement se fit par les soins de Cyrinus, préfet de " Syrie. Tous allèrent donc se faire inscrire, chacun " dans la ville d'où il était. Et comme Joseph était de " la famille et de la maison de David, il sortit de " Nazareth, ville de Galilée, et vint en Judée dans une " ville de David appelée Bethléem afin de s'y faire " enregistrer avec Marie, son épouse, qui était enceinte. " Et comme ils y étaient, le terme arriva où elle devait " enfanter, et elle enfanta son fils premier-né ; elle " l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, " parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans " l'hôtellerie. Or, il y avait dans ce pays des bergers " qui veillaient pendant la nuit à la garde de leur " troupeau. Et voilà qu'un ange du Seigneur se tint " près d'eux, et la lumière de Dieu les environna de " ses rayons....."

A ce moment précis où l'aumônier prononçait cette parole de l'Evangile : *et claritas Dei circumfulsit eos*, il se produisit un phénomène étonnant de coïncidence.

Le bûcher, comme s'il eût été dévoré par un feu intelligent, s'affaissa tout à coup avec une telle recrudescence de chaleur et de lumière que les marins reculèrent et rompirent brusquement leur cercle pour ne pas eux-mêmes être rôtis vifs par le brasier qui déferlait sur la glace comme une mer de feu !

Cet événement, conséquence ordinaire d'une cause très naturelle, fut cependant accepté comme un prodige par ces témoins à imaginations vives, ardentes comme leur foi. Aussi, la plupart des matelots, spectateurs de cette merveille, crièrent-ils à pierre fendre : — Miracle ! miracle ! !

L'aumônier, et avec lui le capitaine-général, les officiers de marine et les gentilshommes firent trois fois le tour du feu. Alors il fut solennellement béni par Dom Guillaume Le Breton. [1]

1. " Mais avant de s'asseoir à table on procède à la bénédiction du " feu. "

La Rousse, *Grand Dictionnaire*, au mot *Noël*, page 1046.

" Le curé avec son vicaire, ses chantres, ses choristes, sa croix et " sa bannière (*celle de la paroisse*) fait trois fois le tour du feu. "

Vicomte Walsh, *Tableau Poétique des Fêtes Chrétiennes*, page 329, édition de 1850.

" Le 23 (juin 1646) se fit le feu de la St-Jean, sur les 8 heures et demie du soir : M le Gouverneur (*Montmagny*) envoya M. Tronquet pour sçavoir si nous (les jésuites) irions ; nous allâmes le trouver, le père Vimont et moi (*Jérôme Lalemant*) dans le fort. Nous allâmes ensemble au feu. M. le Gouverneur l'y mit et lorsqu'il l'y mettait je chanté (*sic*) l'*Ut queant laxis*, et puis l'oraison.

" Le 23 (juin 1666) la solennité du feu de la St-Jean se fit avec " toutes les magnificences possibles. Monseigneur l'évesque (*Laval*) " revestu pontificalement avec tout le clergé, nos pères (les jésuites) " en surplis, etc., etc. Il (*Laval*) présente le flambeau de cire blanche " à Monsieur de Tracy (*le gouverneur*) qui le lui rend et l'oblige à " mettre le feu le premier, etc. "

Journal des jésuites, page 53, année 1646 ; — page 89, année 1647 ; — page 111, année 1648 ; — page 127, année 1649 ; — page 141, année 1650 ; — page 345, année 1666.

Comme on le voit, ce récit imaginaire observe, avec une rigoureuse exactitude, le précis de la tradition.

Tout aussitôt Jacques Cartier demanda : — Où est Benjamin ?

Or, il n'y avait pas un seul homme qui s'appelât Benjamin dans les trois équipages, et j'en fis de suite la remarque à Laverdière qui me répondit : — Le capitaine découvreur demande quel est le plus jeune matelot de la flottille, car une vieille coutume, particulière à la Bretagne, et universellement respectée en France, veut que le plus jeune enfant de la famille préside à la bénédiction du feu. [1]

Jacques Cartier dit pour la seconde fois : — Où est Benjamin ? Et presque aussitôt : — Où donc est Philippe ?

Ce Philippe qu'il voulait n'était autre que Rougemont.

Jacques Maingard, le maître de la galiote, sortit alors des rangs de l'état-major, s'approcha du pilote du roi, et, portant la main à son bonnet de fourrure, répondit simplement :

— Devant le bon Dieu, capitaine !

Jacques Cartier eut un tressaut douloureux : le mouvement de surprise instinctif, naturel aux gens bien nés qui blessent par mégarde un sentiment ou un souvenir.

— Le précédent, commanda-t-il, avec une voix basse de tristesse.

Rien de précis comme le cérémonial d'un rite superstitieux, car, voyez-vous, la plus légère méprise eût

1. Cf. *Courrier de Paris* de *L'Univers Illustré*, année 1835.

compromis, pour ces crédules Bretons, les chances de l'avenir, provoqué fatalement d'inénarrables catastrophes. Aussi les charpentiers de navire et les compagnons mariniers se consultèrent-ils longtemps avant d'admettre que Robin LeTort était bien le plus jeune marin de la flottille, après Philippe Rougemont.

On lui remit sur le champ une gourde pleine de vin cuit. Et tout aussitôt le Benjamin de l'équipage s'agenouilla devant le feu.

— O feu ! s'écria-t-il, réchauffe pendant l'hiver les pieds frileux des petits orphelins et des vieillards infirmes ;

— O feu ! répands ta clarté et ta chaleur chez les pauvres ;

— O feu ! ne dévore jamais l'étaule [1] du laboureur ni la barque du marin !

Ainsi prononçant ces paroles séculaires, Robin LeTort versa la gourde de vin cuit dans les flammes crépitantes du brasier.

Tout à coup cinq hommes, tirant après eux une tabagane pesamment chargée, entrèrent dans le cercle

1. C'est là (devant le foyer, l'âtre) que s'accomplit avant toutes choses, la bénédiction du feu. Le plus jeune enfant de la famille s'agenouille devant le feu et prononce ces mots que son père lui a appris : " O feu ! réchauffe pendant l'hiver les pieds frileux des orphe- " lins et des vieillards infirmes, répands ta clarté et ta chaleur sur " les pauvres et ne dévore jamais l'étaule (*l'étable*) du laboureur, ni " le bateau du marin. " En prononçant ces paroles antiques, l'enfant verse dans le foyer une goutte de vin cuit.
Courrier de Paris de *L'Univers Illustré*, année 1885.

des matelots chantant à pleine voix avec un bel entrain :

Le jour est fériau
Na, unau, nau ! [1]

C'étaient les deux fossoyeurs Jean et Guillaume Legentilhomme, avec les trois veilleurs de Rougemont, Jehan Duvert, Guillaume Séquart, Eustache Grossin.

Leur traîneau était évidemment de fabrique indienne, car, sur l'avant recourbé comme la pince d'un canot d'écorce, il y avait une hideuse tête d'idole grossièrement peinte à l'ocre rouge. [2]

Mais ce qui m'étonna davantage fut l'énorme *tronche* d'arbre qui chargeait la voiture ; à ce point qu'elle en paraissait écrasée, encavée dans la glace par la pression accablante du fardeau.

Je vis alors Jacques Cartier, suivi de son état-major, faire gaiement le tour du cercle des compagnons mariniers et charpentiers de navire.

Puis il s'écria d'une voix joyeuse : — Eh ! bien posons-nous la bûche, enfants ?

Et tous de répondre avec enthousiasme : — Oui, père grand, promptement, promptement, posons la bûche.

1. Une chose curieuse, c'est qu'en France ces couplets en l'honneur du Christ (les noëls, monuments de la poésie populaire et religieuse) se confondirent avec ceux que l'on chantaient à la guillannée (*au gui l'an neuf*) et qu'il s'opéra ainsi une singulière fusion entre le culte des druides et la religion chrétienne. Le refrain d'un des plus vieux *noëls* cité par Rabelais, *Le jour est fériau, Na, unau, nau*, reproduit précisément la consonnance que, de corruption en corruption, le patois des provinces était arrivé à donner au cri druidique, *neu, nau* et *neau*, en Poitou, *noei* et *noë* en Bourgogne.
La Rousse, Grand dictionnaire page 1047, au mot *Noël.*
2. " Ils (*les sauvages*) appellent leur dieu Cudragny."
Voyage de Jacques Cartier, 1534, page 12.
Voyage de Jacques Cartier, 1535,36, feuillet 47 *verso.*

— Comme ils parlent ! me dit Laverdière. Cela rafraîchit le sang rien qu'à les entendre. Le beau langage de la famille avec son incomparable cordialité : le matelot qui dit au capitaine "*père grand*", parce qu'à ses yeux l'amiral représente le chef de la maison, l'aïeul, l'ancêtre ; et le capitaine-général, le pilote du roi, qui dit ; "*enfants*" à ses marins !

— Ecoutez encore le feu ; comme il parle ce feu de joie avec les mille voix de ses flammes claires et chaudes, claires comme le rire d'une franche et jeune gaieté, chaudes comme l'étreinte d'une vieille et forte sympathie, le feu de joie qui dit à chacun d'eux : — *Je suis le foyer domestique.*

— Ecoutez encore le galion, le galion qui prend la parole à son tour, et qui dit : "*Je suis la maison* " *paternelle !* Je vous ai suivis dans l'exil, je me suis " avec vous arraché du sol natal, je vous ai traversés " la mer et sauvés de la mort. Aimez-moi... en souvenir " de l'autre demeure. C'est moi qui vous ramenerai " en Bretagne ! "

— Il n'est pas jusqu'à cette terre sauvage, étrangère, ennemie, qui n'arbore les couleurs de France aux yeux de ces bannis, comme pour se faire pardonner les austères rigueurs de son climat et de sa solitude ; qui ne rappelle, aux déjà venus d'entre ces aventuriers héroïques, que l'exil et la neige n'y sont pas éternels, que le sol glacé de son immense domaine s'échauffe, tressaille, palpite au retour du soleil, comme un cœur d'homme, qu'il germe le blé et la vigne comme la terre de France, qu'il est fécond, généreux, reconnaissant pour qui le cultive, l'habite et l'appelle vaillamment patrie !

Laverdière me disait ces choses avec une éloquence passionnée, un élan où vibraient à l'unisson l'amour et l'orgueil, ces deux plus grands sentiments du cœur de l'homme : l'orgueil d'un paysan faisant à un étranger — et devant elle — l'éloge de sa terre ; l'amour d'un bon fils pour sa mère ; la remerciant devant tout le monde de la vie belle, heureuse, honorable qu'elle lui a donnée.

Alors Robin LeTort sortit des rangs, s'approcha de l'état-major, salua profondément le capitaine et lui présenta sur un plateau d'argent un carafon rempli de vin cuit.

Jacques Cartier reçut le carafon, s'approcha de la *cosse de Nau*, et versa trois fois le vin cuit sur la tronche, disant d'une voix haute et vibrante : [1]

— *Allégresse ! allégresse ! que Notre Seigneur nous remplisse d'allégresse !*

Et les marins crièrent en chœur :

— *Allégresse ! allégresse ! que Notre Seigneur nous remplisse d'allégresse !* [2]

Jacques Cartier poursuivit : — Et si une autre année nous ne sommes pas plus, mon Dieu, mon Dieu, ne soyons pas moins !

1. Puis il bénit le feu, c'est-à-dire qu'il l'arrose d'une libation de vin cuit à laquelle le *cariguié* répond par des crépitations joyeuses. Dans les familles on bénissait aussi la *bûche de noël* et on versait du vin dessus en disant : « Au nom du Père ! »
Larousse, *Grand dictionnaire*, page 1047, au mot *Noël*.

2. « Allégresse, le vieillard s'écrie, allégresse que Notre Seigneur « nous emplisse tous d'allégresse, et si une autre année nous ne som- « mes pas plus, mon Dieu, ne soyons pas moins. » Et remplissant le verre de *clarette* devant la troupe souriante il en verse trois fois sur l'arbre. »

Une dernière fois l'équipage s'écria avec un élan de joie suprême :

—*Allégresse ! allégresse ! que Notre Seigneur nous remplisse tous d'allégresse !*

Allégresse ! Ah ! que le cœur saignait dans la poitrine à regarder ces hommes crier *allégresse* ! Comme la bouche mentait au visage, et comme ces lèvres, douloureusement nerveuses, se contractaient avec effort pour ne pas boire dans leur faux rire les pleurs brûlants tombés des yeux.

Alors Robin LeTort et François Duault (le plus jeune et l'aîné de l'équipage valide) vinrent se placer à chacune des extrémités de la tronche. [1]

Mais comme cette pièce d'arbre était d'un poids énorme, immobile pour deux hommes seuls, Lucas Fammys, Guillaume Esnault, Julien Golet, Jehan Hamel, Goulset Riou et Jacques Duboy, les six plus fort mariniers du cortège, vinrent à la rescousse, enlevèrent la bûche de Noël, la chargèrent sur leurs épaules et firent trois fois le tour du feu.

Je demandai à Laverdière quel était le symbolisme des trois cercles [2].

1. Le plus jeune prend l'arbre d'un côté, le vieillard de l'autre, et frères et sœurs, entre les deux, ils lui font faire ensuite *trois fois* le tour des lumières et le tour de la maison.

Cf. *Mireille*, poëme de Mistral. Le *Monde Illustré* de Paris, 1884.

2. Ce mot de cercle me rappelle une jolie expression de la *Relation primitive du Second Voyage de Jacques Cartier :* " Et après qu'ils (les " sauvages) eurent ce faict (chanté et dansé) fit le dict Donnacona " mettre tous ses gens d'ung côté et *fit un cerne sur le sable* et y fit " mettre notre capitaine (Jacques Cartier) et ses gens. " feuillet 16 *verso*.—Faire *un cerne sur le sable*, n'est-ce pas gentil ?

Parlant du lac St-Pierre, qu'il traversa lors de son voyage à Hochelaga, Jacques Cartier écrit encore : *une plaine d'eau*.—feuillet 20 *verso*.

Ne pas oublier davantage l'expression originale de l'interprète Taiguragny qui, dans son langage pittoresque, disait que les arquebuses des Français étaient des *bâtons de guerre !*

— C'est, me répondit le cicerone, un touchant usage qui ne relève ni de la superstition, ni de la magie. En Bretagne, la nuit de Noël, on fait trois fois le tour de la maison paternelle processionnant ainsi la tronche consacrée. [1] Cette cérémonie conserve aux demeures du paysan et du marin la bénédiction du ciel. Les gars de St-Malo, répètent cette tradition familiale.

Tandis que Laverdière et moi causions de la sorte, les huit porteurs de la *tronche* de Noël s'étaient éloignés du feu de joie à la distance d'environ cinquante pas.

Je demandai à mon guide-interprète où ces braves gens prétendaient aller avec une pareille charge aux épaules.

Mais avant qu'il eût ouvert la bouche pour me répondre, un cri sec, bref, sans écho, rapide comme un coupé de fleuret, éclata en plein silence.

Et tout aussitôt Lucas Fammys, Guillaume Esnault, Julien Golet, Jehan Hamel, Goulset Riou, Jacques Duboy, Robin LeFort, François Duault partirent au pas gymnastique courant vaillamment sur le feu.

— *Allégresse ! allégresse,* s'écrièrent ensemble tous les matelots, *allégresse, allégresse, que Notre Seigneur nous remplisse d'allégresse !*

Elle était vraiment originale, caractéristique, entraînante, cette course au bûcher, avec ses balancements de tangage, ses poussées irrésistibles, comme le travail d'un navire trop chargé de l'avant, et les chocs en recul, les arcs-boutés des matelots se cabrant, mordant

1. " Ils lui font faire (*à la bûche de Noël*) trois fois le tour des " lumières et le tour de la maison. "
Cf. *Mireille*, poëme de Mistral.

la glace de tous les clous de leurs talons pour mieux résister au terrible entraînement de cette masse inerte décuplant avec sa pesanteur la force acquise de l'élan, et parer une culbute aussi ridicule que redoutable.

Les coureurs n'étaient plus qu'à dix pieds du feu de joie.

Soudain retentit ce cri sec et bref, sans écho, rapide comme un coupé de fleuret, le même qu'on avait entendu tout à l'heure.

Instantanément, et tous ensemble, les huit compagnons mariniers, par un puissant effort, levèrent à hauteur de bras la colossale pièce de chêne. La bûche de Noël, suivant l'impulsion de sa vitesse acquise, vint tomber au franc milieu du brasier, soulevant dans sa chute une poussière éblouissante d'étincelles.

Et tous les matelots se mirent à danser alentour du feu de joie, brandissant leurs torches empanachées de fumées et de flammes, criant avec enthousiasme, avec délire : — *Malo ! Malo ! ! Noël ! Noël ! !*

Alors Jacques Cartier, s'approchant des charbons rutilants du brasier, s'écria : — Bûche bénie ! rallume le feu !

Et le capitaine-général ajouta les paroles traditionnelles :

— O feu sacré ! que la santé revienne à tous ;

— Que nos trois vaisseaux reprennent la mer ;

— Que le vent soit favorable jusqu'aux rivages de la Bretagne ;

— Que nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, nos frères de France, vivent jusqu'à notre retour ;

— Mon Dieu, souvenez-vous du roi François 1er, notre maître, votre serviteur ;

— Etoile de la mer, Notre Dame de Roc-Amadour, soyez notre boussole ;

Marchez devant nous, ô Providence, sur les eaux ténébreuses de l'Atlantique ;

— O feu sacré ! que la clarté de ta lointaine lumière ait un reflet à nos foyers ; que la joie de tes étincelles, le rire clair de tes flammes, soit pour les âmes oublieuses et les mémoires distraites un écho des gaietés anciennes, une gracieuse image des bonheurs chantants de la jeunessé ;

— O feu sacré ! que ta puissante chaleur rayonne sur les amitiés glacées par l'absence, l'exil, la mort ;

— O feu sacré ! brille avec joie, avec éclat, avec ardeur pour ceux-là d'entre nous qui ne reverront plus le ciel de la Bretagne et les terres heureuses du royaume de France ; que la vision de leurs foyers se lève devant eux et passe lentement dans tes flammes ; qu'ils reconnaissent à ta lumière confidente les ombres tardives des ancêtres portant dans leurs bras leurs petits enfants ; qu'ils soient longtemps à regarder leur cortège ; et que le cortège lui-même se repose et s'arrête à leur sourire ;

— Sol étranger, terre païenne ! garde aux trépassés de notre équipage le rafraîchissement, le repos, la lumière, la paix des cimetières bénis de la Bretagne. Que jamais il n'advienne à nos chers morts d'être encore plus ensevelis dans notre mémoire que sous tes neiges éternelles !.....

ÉPILOGUE

Jacques Cartier parla-t-il encore longtemps de la sorte ?

Je vous avoue, aujourd'hui, n'en savoir plus trop rien. Pas aussi longtemps, je crois, que je demeurai là, sur la neige, immobile et songeur, m'amusant à suivre, dans le spectacle grandiose du feu de joie, de merveilleux effets de coruscation.

Le seul souvenir précis qui revienne maintenant à la surface de ma mémoire, à travers le vague de ses idées confuses, est celui des trois veilleurs, Eustache Grossin, Jehan Duvert, Guillaume Séquart, roulant sur la glace, pour les éteindre, les tronçons calcinés de la bûche de Noël.

Je me rappelle aussi avoir demandé à mon fidèle interprète la raison d'un aussi singulier travail.

— Encore une tradition sacramentelle, répondit-il, un vieil usage breton. C'est la coutume de conserver, d'une année à l'autre, les débris de la *cosse de Nau.* On les place d'ordinaire sous le lit du maître de la maison. Quand le tonnerre se fait entendre, on en jette un morceau dans le foyer, afin de protéger la famille contre *le feu du temps.* [1]

1. *Le feu du temps* pour *le tonnerre*, archaïsme très gracieux. La langue française, à l'époque de Jacques Cartier, abondait en locutions de ce genre ; plusieurs d'elles sont très jolies, à preuve : *muer le sang*, pour *se mettre en colère ; — oindre le musel*, pour *souffleter ; — l'aube crevée*, pour *le point du jour ; — rire clair*, pour *rire agréablement ; — peler la figue*, pour *tromper ; — parer une châteigne*, pour *tramer un*

— C'est ce qu'ils vont maintenant observer. Grossin, Duvert et Séquart ont partagé en trois parts égales les débris de la tronche de chêne. Elles seront, chacune, placées à fond de cale des navires. De la sorte, les trois équipages et leurs vaisseaux se croiront à l'abri de la foudre pendant l'orage.

Laverdière ajouta presque aussitôt d'une voix brève et sèche comme un commandement de manœuvre :

— Regarde vite, le jour vient.

Ces paroles que je ne compris pas, dès l'abord, me laissèrent stupéfait.

Effectivement je regardai autour de moi, ou mieux, autour du feu ; Jacques Cartier, les aumôniers, les officiers de son état-major, les compagnons mariniers et les charpentiers de navire avaient disparu, par magie, escamotés comme des monnaies dans les manchettes d'un prestidigitateur.

complot ; — avoir mauvaise robe, pour *ne pas réussir ; — clamer ses coulpes*, pour *accuser ses péchés ; — parler en pardon*, pour *parler inutilement ; — avoir le cri*, pour *être accusé ; — perdre son âge*, pour *mourir ; — cueillir en haine*, pour *prendre en aversion ; — voir son pied*, pour *sortir de prison ;* etc., etc.

Dictionnaire de la Langue Française, par C. Hippeau. — 1873.

Je viens de signaler quelques archaïsmes de la langue française au temps de Jacques Cartier ; le lecteur aimera peut-être à connaître aussi certains mots de la langue sauvage parlée, à cette même époque, par les Algonquins du Canada. En voici quelques-uns, choisis parmi les plus euphoniques :

« Ils appellent seigneur, *agouhanna* ; la neige, *canisa* ; le vent *cahoha* ; le feu, *azista* ; l'eau, *âme* ; la terre, *damga* ; le blé, *osizy* ; le pain, *carraconny* ; la fumée, *quea* ; la mer, *agosasy* ; les vagues de la mer, *coda* ; le bois (la forêt), *conda* ; les feuilles, *hoga* ; le chemin, *adde* ; un chien, *agayo* ; bonjour, *aignaz* ; un petit enfant, *exiasta* ; le nombre 1, *segada* ; le nombre 9, *madelon* ; etc., etc.. etc. Ils appellent une ville : *Canada* » — *Voyage de Jacques Cartier* 1535-36 feuillet 13, feuillet 46 *verso*, et feuillets 47 et 48.

La traduction sauvage du mot *chien*, est particulièrement heureuse : *agayo*, on croirait entendre japer. Celle du blé l'est presque autant : *osizy*, il nous semble écouter bruire la brise dans les épis.

Cet isolement subit me glaça d'effroi, et je reportai vivement les yeux sur les trois croque-morts de l'*Emérillon* qui chargeaient maintenant le bois carbonisé sur la tabagane. Et j'entendis Guillaume Séquart qui disait à ses camarades :

— Pauvre petit Rougemont ! ça lui aurait fait grand heur tout de même de voir la fête !

— Il regarde mieux que cela, répondit Duvert, accompagnant cette réflexion d'un geste énergique de la tête qui montrait bien le ciel à ses auditeurs.

— N'empêche, ajouta Eustache Grossin, en manière de réflexion mentale, n'empêche qu'on ne s'habitue pas à voir mourir la jeunesse, et que ça peine d'y songer !

Pour la seconde fois Laverdière me dit d'un ton impératif :

— Regarde vite, vite..... le jour arrive !

Phénomène étrange ! (le propre du rêve et sa caractéristique dominante) plus j'ouvrais les yeux et moins les objets m'apparaissaient visibles. Par contre, il me suffisait de fermer énergiquement les paupières pour ramener fixe, distincte, précise et de netteté photographique absolue, la vision des choses naguère troublées et flottantes. Je ne savais trop comment expliquer cet événement bizarre, sinon que les lueurs expirantes du brasier faisaient vaciller, sauter à leur lumière, tous les profils du paysage. Le feu, comme la vie humaine, a quelquefois une agonie tourmentée. Je regardai derrière moi pour m'en convaincre. A ma grande stupéfaction, je m'aperçus que le feu de joie était mort, bien mort sous ses braises éteintes et ses charbons noirs. De ses cendres épaisses, encore tièdes,

s'élevait une lente spirale de pesante fumée, fumée blafarde, fumée grise comme le matin d'un jour de pluie.

Quand je retournai la tête, Grossin, Séquart et Duvert avaient disparu, à la magique façon des autres, les maîtres compagnons mariniers et charpentiers de navire. Si loin que je pouvais regarder à la ligne de l'horizon, et sur tous les points de sa circonférence, il m'était impossible d'apercevoir aucune silhouette humaine.

Le maître-ès-arts, seulement, demeurait auprès de moi.

A ce moment précis le vent m'apporta de grandes bouffées d'orgue et de voix chantantes, comme de la musique échappée par l'entrebaillement d'une porte ouverte et close presque aussitôt.

Je voulus demander à mon guide d'où venait cette étrange mélodie, cette musique d'église, orchestrée, savante comme le chant moderne de nos maîtrises. Mais la métamorphose que lui-même, Laverdière, subissait, me rendit muet d'épouvante. Je n'avais plus de lumière suffisante pour l'apercevoir, et sa silhouette indécise semblait appartenir maintenant aux ténèbres extérieures, s'y fondre par degrés. Cet effacement fantasmagorique rappelait, par l'identité des effets, ces accidents de lanterne magique où, la lumière venant tout à coup à manquer, la flamme du lampadaire à s'affaisser dans son brûleur de cuivre, la lame de verre colorié ne projette plus sur la muraille blanche qu'une image vacillante, indéterminée. Ainsi m'apparaissait Charles-Honoré Laverdière. Son ombre n'était plus maintenant qu'un fantôme affreusement pâli aux lueurs

grandissantes de l'aube, un spectre si léger, si ondulant, si subtil, que la brise l'entraînait déjà dans sa course inconsciente, que je le voyais enfin s'évanouir, et pour jamais, comme une buée de marécage dans l'atmosphère diaphane de l'aurore.

Je courus à lui avec l'énergique impétuosité du désespoir, craignant, à tout instant, de le voir me laisser seul. Ce qui me causait une peur horrible. Mais égale se maintenait la fatale et infranchissable distance.

Cette course affolée dura longtemps. Soudain, je lâchai un cri terrible, tendis les bras en avant, et demeurai stupéfait... Un rayon de soleil venait de fondre dans sa lumière le spectre du prêtre-archéologue.

Seulement, une voix grêle, diluée, flottante, et dont le timbre me restera pour jamais au fond de l'oreille et de la mémoire, vint expirer, en lointain écho, ces paroles ailées, faibles comme un souffle, timides comme un aveu : — Jour venu ! adieu !! souviens-toi !!!

En je n'entendis plus rien..... rien..... rien..... qu'un puissant accord longuement soutenu sur un clavier d'orgue, des voix de jeunes filles, des voix de sopranes merveilleusement belles, des notes expressives de violons, une grande rumeur d'orchestre roulant un flot d'harmonie, comme un ressac sur une grève sonore, des cuivres soutenant les notes basses et lentes d'une musique écrite par quelque auteur célèbre.

J'ouvris de grands yeux cette fois, des yeux bien éveillés, que les lumières éblouissantes des gazeliers aveuglèrent..... et je me retrouvai scandaleusement assis, au fond d'un banc, à Notre-Dame de Québec,

tandis que mes voisins, tandis que mes voisines, pieusement agenouillés, priaient avec ferveur.

On chantait au chœur de l'orgue une phrase de l'*Agnus Dei*, et l'orchestre, en guise d'accompagnement, jouait sur ses premiers violons un délicieux motif de berceuse, charmeur, endormant, d'un effet irrésistible sur des auditeurs bien disposés et bien assis.

Cette œuvre magistrale avait ceci de particulier que l'accompagnement d'orchestre faisait entendre une mélodie identique au *Kyrie* et au *Dona nobis pacem*. La berceuse qui m'avait endormi avec les premières stances musicales du *Kyrie*, m'éveillait maintenant au rhythme somnolent de ces mêmes mesures. Cette singularité confirmait d'ailleurs l'exactitude d'une vieille expérience physiologique sur les phénomènes naturels du sommeil, savoir : que le son de paroles habituelles, l'accent connu, le timbre d'une voix familière, le nom du dormeur prononcé, même à voix basse, l'éveillent plus vite que l'éclat d'un grand bruit.

Vous savez maintenant, lecteurs, quel rêve historique a traversé cette nuit-là mon sommeil ; pourquoi et comment *Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* est devenue le sujet et le titre de mon premier essai littéraire.

PROSE DE NOËL

Votis Pater annuit,
Justum pluunt sidera :
Salvatorem genuit,
Intacta puerpera :
Homo Deus nascitur.

Dieu le Père se rend à nos vœux, les nuées font pleuvoir le Juste ; une vierge-mère a enfanté le Sauveur : Dieu naît homme.

Superum concentibus,
Panditur mysterium :
Nos mixti pastoribus,
Cingamus præcipium,
In quo Christus sternitur.

Les anges dans leurs concerts nous dévoilent le profond mystère : mêlons-nous aux bergers, et entourons la crèche où le Christ s'anéantit.

Tu, lumen de lumine,
Ante solem funderis ;
Tu numen de numine,
Ab æterno gigneris,
Patri par progenies.

Toi, lumière de lumière, Tu brilles avant le soleil ; Toi, Dieu de Dieu, de toute éternité Tu es engendré, Fils égal au Père.

Tantus es ! et superis,
Quæ te premit caritas !
Sedibus delaberis :
Ut surgat infirmitas,
Infirmus humi jaces.

Que Tu es grand ! et Tu daignes, tant est vive la charité qui Te presse, descendre des célestes demeures ; pour élever jusqu'à Toi notre faiblesse, Tu t'abaisses au néant de nos misères.

Quæ nocens debueram,
Innocens exequeris :
Tu legi quam spreveram,
Legifer subjiceris ;
Sic doces justitiam.

Ce que moi coupable aurais dû expier, Tu le souffres innocent ; à la Loi que j'avais méprisée Tu te soumets, Toi le Législateur ; ainsi Tu enseignes la justice.

Cœlum cui regia,
Stabulum non respuis ;
Qui donas imperia,
Servi formam induis :
Sic teris superbiam.

Toi qui as le ciel pour royaume Tu ne dédaignes pas une étable ; Toi qui donnes les empires Tu revêts la forme de l'esclave : ainsi Tu écrases l'orgueil.

Nobis ultro similem,
Te præbes in omnibus;
Debilibus debilem,
Mortalem mortalibus;
His trahis nos vinculis.

Tu veux bien en toutes choses Te montrer semblable à nous; faible avec les faibles, mortel avec les mortels; par ces liens Tu nous attires à toi.

Cum ægris confunderis,
Morbi labem nesciens;
Pro peccato pateris,
Peccatum non faciens:
Hoc uno dissimilis.

Tu as pris sur toi nos maladies sans en contracter la souillure; Tu souffres pour nos péchés, et Tu n'as pas commis le péché: en cela seul Tu nous es dissemblable.

Summe Pater, Filium
Qui mittis ad hominem;
Gratiæ principium,
Salutis originem,
Da Jesum cognoscere.

Père souverain, Toi qui envoies ton Fils vers l'homme, principe de la grâce, auteur du salut, donne nous de connaître Jésus.

Cujus igne cœlitus,
Caritas accenditur;
Ades alme Spiritus:
Qui pro nobis nascitur,
Da Jesum diligere.

Toi qui du haut du ciel allumes le feu de la charité, Esprit Saint, assiste nous, donne nous d'aimer Jésus qui naît pour nous.

Amen.

Ainsi soit-i

UNE FÊTE DE NOËL

SOUS

JACQUES CARTIER

CRITIQUES DE LA PREMIÈRE ÉDITION, BIBLIOGRAPHIES, ARTICLES DE JOURNAUX, ETC., ETC.

ENCORE JACQUES CARTIER [1]

I

Voilà un nom que l'on n'écrit pas sans émotion en tête d'un article, et qu'on ne se lasse pas de prononcer.

Il y a des savants qui prétendent que ce n'est pas le navigateur de Saint-Malo qui a découvert le Canada. Eh bien, ces savants-là, selon moi, sont..... trop savants !

Sébastien Cabot, Cortereal, Verrazani, les Espagnols, les Basques, les Irlandais, les Islandais — et pourquoi pas les Esquimaux ? — ont pu découvrir, explorer, exploiter, tout ce que l'on prétend qu'ils ont découvert, exploré, exploité ; ce n'en est pas moins Jacques

1. *Une fête de Noël sous Jacques Cartier*, par M. Ernest Myrand, Québec, 1888. — 256 p. in-8 — Demers et Frère.

Cartier qui a pénétré le premier jusqu'à Stadaconé, jusqu'à Hochelaga, qui a fait connaître au monde le grand fleuve Saint-Laurent, qui a nommé notre pays, qui a indiqué sa division naturelle en trois grands *royaumes*, qui l'a donné à la France et à l'Europe !

On pourrait également soutenir — et, de fait, l'on a soutenu — que ce n'est point Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique !

Mais il y a quelque chose qui est plus fort que tous les mémoires scientifiques, que toutes les recherches, que toutes les dissertations et les hypothèses : c'est le bon sens du peuple.

Or le nôtre tient Jacques Cartier pour son premier héros, il fait dater de lui toute notre histoire ; pour lui, nulle figure, pas même celle de Champlain, qui a été le fondateur, le colonisateur du Canada, ne s'élève plus haut devant la postérité.

Et lorsqu'on vient, comme l'a fait dernièrement un écrivain de talent [2], préconiser les travaux de l'illustre saintongeois aux dépens de ceux du navigateur breton, vanter la supériorité de son éducation, de son caractère, de sa diplomatie et bien d'autres choses, que Cartier n'a pu faire valoir dans ses trop courts voyages, on oublie tout simplement que Champlain a profité de l'idée d'un autre, qu'il a repris l'œuvre interrompue de son prédécesseur, de même que Henri IV a tenu à honneur de réaliser le mot si juste et si fin de François premier, au sujet du testament d'Adam.

Mais passons : les ombres de ces grands hommes ne sont pas jalouses l'une de l'autre ; elles sourient probablement de nos préférences et de nos partialités.

C'est précisément au sentiment populaire dont je parlais il y a un instant que s'adresse le livre charmant que je désire faire connaître aux lecteurs du CANADA-FRANÇAIS.

2. William Kingsford. — *A History of Canada*, 1er volume. — Toronto et Londres, 1887.

L'auteur, M. Ernest Myrand, a fait ce que l'on appelle aujourd'hui une œuvre de *vulgarisation*, et dans sa préface il avoue avoir pris Jules Verne pour modèle. Ce que celui-ci a fait pour la science, notre auteur veut le faire pour l'histoire du Canada, pour l'archéologie canadienne. " Prendre par l'imagination ceux qui ne veulent pas de bon gré se livrer à l'étude ", telle est sa devise. M. Myrand ne se contente pas d'allier la fantaisie à l'histoire, il se lance dans le genre des Contes d'Hoffman et de Charles Nodier, où un certain réalisme bourgeois se trouve uni au merveilleux, et le rend presque vraisemblable : il fait revivre Jacques Cartier et ses compagnons, et nous fait passer avec eux la nuit de Noël. De là le titre : UNE FÊTE DE NOEL SOUS JACQUES CARTIER.

Or il paraîtrait — pour entrer tout à fait dans l'esprit du livre — qu'en l'an de grâce 1885, le 24 décembre, une demi-heure avant minuit, marchant sur la *Grande Allée*, — précisément le point de départ de la " Promenade des trois morts " de ce pauvre Crémazie [1], — M. Myrand aurait rencontré son vieil ami l'abbé Laverdière, qui n'avait que le tort d'être mort depuis douze ans.

Du reste, c'était une apparition très modeste et convenable, pas du tout un fantôme ni un squelette, rien de la peinture horrible dans laquelle s'est complu l'auteur du *Drapeau de Carillon*.

" Rien de fantastique, dit M. Myrand, ne trahissait la présence du revenant chez le prêtre archéologue : ni le vêtement flottant sur la charpente du squelette, ni la démarche solennelle de silence glacial ou de sinistre

1. ..... La lune haute et pâle
Illuminant le ciel de ses rayons d'opale
Eclairant les trois morts de ses douces clartés ;
Le chemin Saint-Louis était désert et morne :
Un lugubre corbeau posé sur une borne
Salua les passants de ses cris attristés.

CRÉMAZIE.

gravité, ni l'accent sépulcral de la voix creuse, ni la pâleur jaunâtre du visage. Le vent ne faisait pas osciller son fantôme, et les lumières oranges du gaz, ou les rayons bleu-acier des lampes électriques n'en traversaient pas le spectre à la manière du jour pénétrant une vitre, mais projetaient au contraire, sur la blancheur immaculée de la neige, l'ombre intense de son corps palpable."

En revenant bien élevé, l'abbé Laverdière ne va point frapper aux portes de la rue St-Louis *intra muros*, comme les personnages de Crémazie, pour constater les trahisons des vivants à l'endroit de la mémoire des trépassés. Hélas! qui peut donc s'en croire exempt? C'est aujourd'hui plus que jamais que les morts vont vite..... vite..... dans l'oubli. [1]

Donc ayant franchi la porte des remparts, que le conseil municipal avait eu le mauvais goût d'abattre, et que lord Dufferin a fait reconstruire, mais dans un style plus ancien de beaucoup que celui de l'époque, le *prêtre archéologue*, comme l'auteur se plaît à l'appeler, se contente d'indiquer à son ami les souvenirs les plus frappants du vieux Québec, par exemple: " la maison du chirurgien Arnoux dans la façade de l'Hôtel-de-Ville, la résidence de l'aide-major Jean Hugues Péan au lieu et place de la demeure actuelle du paie-maître Forest, les quartiers-généraux du marquis de Montcalm dans le salon du barbier Williams, les jardins de l'abbé Vignal aux Ursulines." [2]

1. Voyez, la neuvième heure a déjà retenti :
Allons, allons frapper au seuil de ces demeures
Où coulèrent, hélas ! nos plus charmantes heures,
Et nous saurons bientôt si le ver a menti.

CRÉMAZIE.

2. *De son vivant*, l'abbé Laverdière trouvait que ma maison, au coin des rues Sainte-Anne et du Trésor, était, sinon la plus ancienne, du moins une des plus anciennes de la ville, et cela après en avoir visité la cave avec moi, et admiré la belle voûte à l'épreuve des bombes, et les énormes assises des cheminées.

Mais une demi-heure est bientôt passée, et quoique la conversation des deux amis occupe plusieurs pages, voilà que de tous les clochers de la ville s'élancent de joyeuses sonneries, notamment de ceux de la basilique et de la cathédrale anglicane, ce dernier carillonnant alternativement *Auld lang syne* et *Adeste, fideles.*

C'est alors que l'on arrive, en même temps qu'une foule de fidèles venus de toutes les parties de la vieille cité, sur l'ancienne place du marché, près du terrain où s'élevait le Collège des Jésuites, démoli il y a déjà plusieurs années. Après avoir donné à cet endroit un bon souvenir archéologique, l'on entre à l'église.

II

L'orgue jouait l'air de notre vieux cantique " Nouvelle agréable, " et vous croyez tout naturellement que les deux amis vont s'agenouiller pour entendre la messe de la cathédrale. Détrompez-vous ; on ne revient point de l'autre monde pour si peu. Par un coup de baguette magique le prêtre archéologue fait disparaître le temple, auquel se substitue la forêt primitive ; et, tandis que rayonnent sur un ciel d'un bleu foncé toutes les constellations de notre hémisphère boréal, tandis que s'élève comme un encens le parfum résineux des grands pins, dans le silence d'une belle nuit d'hiver, Laverdière part au pas gymnastique par un sentier que son compagnon n'avait pas remarqué.

" Où allons-nous, demandai-je ? — Au fort Jacques-Cartier, répondit-il sans tourner la tête, entendre la messe à bord de la *Grande Hermine*.....

" Arrivé à un affaissement de terrain très rapide... il s'arrêta tout court, prêta l'oreille, et frappant du pied avec impatience, il me dit : — " Nous n'arriverons jamais à temps, prenons la rivière." Puis il marcha droit devant lui.

" Effectivement nous arrivâmes sur les bords d'une large rivière. L'hiver, notre terrible hiver du Canada, l'avait gelée sur toute l'étendue de sa surface; et sa glace vive, bleuâtre et transparente, d'où le vent colère du nord-est chassait la neige, étincelait dans les ténèbres de la nuit comme une armure d'acier."

Puis on marcha encore, puis on arriva au confluent de la petite rivière Lairet avec le Saint-Charles, le *Cubir-Coubat* des sauvages; mais M. Myrand n'aurait pas reconnu les vaisseaux de Jacques Cartier sans les exclamations joyeuses et triomphales de son guide. Ils avaient été dépouillés de leurs mâts et de leurs agrès, et recouverts de toits qui leur donnaient tout l'air d'assez vulgaires hangars.

"Sans les lumières rondes des hublots, à couleur verte et glauque comme un œil de monstre marin, j'aurais cru que la nef-générale était abandonnée, tant il régnait à son bord un silence absolu.....

" — Où sont donc les Français?

" Laverdière sourit: — " Vous croyez le vaisseau abandonné?" dit-il.

" — Franchement oui.

" — Eh bien! mon cher, il y a cinquante hommes à son bord.

" — Cinquante hommes?

" Tout aussitôt, comme si la *Grande Hermine* eût voulu donner raison à Laverdière et confirmer sa parole, il s'éleva un grand bruit de piétinements. Cela ressemblait au tapage que fait à l'église un auditoire qui se lève après être demeuré longtemps assis ou à genoux.

" Le tumulte s'apaisa tout à coup et je n'entendis plus qu'une voix claire et forte qui lisait avec lenteur des mots insaisissables.

" — Venez vite, me dit Laverdière.

" L'on arrivait de plein pied à bord de la caravelle, car sur le rivage, où les Français avaient hâlé la *Grande Hermine* pour l'atterrir solidement, la neige

était tombée avec une telle abondance que sa hauteur dépassait le niveau des bastingages.

" — Ouvrez l'écoutille, commanda Laverdière. En un clin d'œil j'enlevai le panneau.

" Tout aussitôt une bouffée d'air, chaude et parfumée comme une atmosphère d'église, me frappa au visage."

Et en même temps l'on entendit distinctement les paroles de l'Evangile : *Et pastores erant in regione eadem vigilantes...*

Comme Virgile expliquait à Dante tous les détails de sa sublime vision, le savant ami de M. Myrand lui indique d'abord Dom Guillaume Le Breton, le premier aumônier, celui qui lisait, puis les compagnons de Jacques Cartier, puis le grand navigateur lui-même.

" Mon enthousiasme et mon étonnement n'avaient qu'un mot pour se traduire : Jacques Cartier ! Jacques Cartier ! Et dans l'hébêtement premier de cette brusque surprise, je me sentais partir irrésistiblement, à la manière d'un ressort qui se détend, à répéter machinalement : Jacques Cartier ! Jacques Cartier ! ! "

A la droite de Jacques Cartier, on voyait Marc ou Macé Jalobert, son beau-frère, capitaine de la *Petite Hermine ;* à sa gauche, Guillaume Le Breton Bastille, capitaine de l'*Emérillon ;* puis les trois *maistres de nef,* Thomas Fourmont, Guillaume Le Marié et Jacques Maingard ; puis les gentilshommes de Saint - Malo, Claude de Pontbriand et les autres ; puis les parents du capitaine-général, les Noël, les Des Granches, les Maingard.

Enfin tout le rôle d'équipage : c'est un dénombrement que l'auteur a rendu poétique, et qui rappelle vaguement ceux du premier livre de l'Iliade.

" Chacun de ces hommes portait un cierge allumé, comme autrefois, aux fêtes de la Chandeleur, le clergé et le peuple dans les églises. Cela répandait par toute la chambre des batteries un flamboiement de chapelle ardente. Et cette vibration, ce rayonnement de lumière

parfumée, bénie, produisait un effet étonnant, immense, la meilleure impression religieuse et artistique de cet imposant spectacle."

A peine cependant le dernier évangile est-il fini, que Laverdière entraîne son ami à bord de la *Petite Hermine*, où le spectacle est loin d'être aussi ravissant.

Là, plus de branchettes de sapin et de mousse, plus d'armes étincelantes clouées à travers la verdure, plus de bonnettes et de voiles bouffantes, plus d'encens, plus de chants joyeux, plus de parfums de la forêt et de l'église ; mais une atmosphère fétide, un spectacle lugubre et révoltant, celui de vingt-quatre scorbutiques étendus sur leurs lits de douleurs. La *Petite Hermine* était l'hôpital de l'expédition, et peu s'en fallut que tous les marins y passassent, et que les trois vaillantes petites nefs, qui avaient bravé les vagues de l'Atlantique, privées entièrement de leurs équipages, ne restassent à pourrir sur la grève du *Cabir-Coubat.* Ce fut, on le sait, le sort d'un seul de ces vaisseaux, probablement la *Petite Hermine*, dit M. Ferland. Sans l'infusion d'*aneda*, l'épinette blanche, dont les sauvages vinrent enseigner la vertu aux Français, le scorbut aurait enlevé ceux-ci jusqu'au dernier !

La scène décrite par notre auteur est non seulement fantastique, mais encore attendrissante au delà de toute expression. Les douleurs morales de ces pauvres *gars* de Bretagne, condamnés à mourir d'un mal hideux et crucifiant, loin de leur cher pays, sur une terre inconnue ; leurs rêves de la patrie absente, où figurent leurs mères, leurs vieux pères, leurs épouses, leurs fiancées ; tout cela est dit avec un accent de vérité qui dissimule certaines invraisemblances que la longueur de quelques tirades patriotiques, que le terre à terre des renseignements historiques trop nombreux et trop détaillés, avaient mises en évidence.

Le dialogue entre le second aumônier de l'expédition, qui parcourt les rangs des malades, et ceux-ci ; le rêve de LeGal, qui voit le fantôme de son vieux

père ; la récitation de l'hymne *Votis Pater annuit* au moment où le canon de la *Grande Hermine* annonçait l'élévation de la seconde messe, ne le cèdent qu'à la scène très dramatique du message de Guillaume Le Marié, le maître de nef, qui, de retour à la *Petite Hermine*, vient provoquer les pauvres malades à répondre par une autre fanfare à celle qui se faisait entendre sur le pont de la nef-générale. Ces braves gens, malgré leur état de faiblesse, se précipitent à l'envie sur les trompettes restées dans l'entrepont : Le Gal et son voisin de lit, Sambost, sont les vainqueurs dans cette lutte.

" Presque aussitôt une fanfare éclatante joua sur le pont. C'était une musique étrange, triste comme le dernier appel du cor de Rolland, fantastique autant que l'*hallali* du *Féroce Chasseur* passant à la vitesse d'un galop infernal dans les ballades de Burger. Mais toutes les nuances de cette sonnerie martiale se fondaient en un seul caractère harmonique pour l'équipage de la *Petite Hermine* : l'orgueil de la caravelle ! Et ce sentiment unique du fier honneur relevait spontanément la tête à ces hardis marins de Bretagne et de Normandie."

Après la *Petite Hermine*, ce fut le tour du fort Jacques-Cartier, puis celui de l'*Emérillon*.

Au fort Jacques-Cartier, Laverdière ne voulant pas abuser de ses privilèges de fantôme, ne put entrer à cause d'une " porte bardée de fer comme un bouclier du moyen âge." M. Myrand et lui se contentèrent d'un coup d'œil à travers les interstices des pieux.

" Alentour de la palissade il y avait une estrade solidement bâtie, appuyée à des poutres de gros diamètre, elles-mêmes soutenues par des piliers de large carrure. L'extrême force de la galerie s'expliquait par le fait qu'elle avait à supporter tout le poids des caronades et des couleuvrines...

" En ce moment,... le guet de la nuit annonça, à voix de *trompettes sonnantes*, un changement de quart.

" Tout aussitôt des aboiements furieux éclatèrent dans la montagne. Les chiens sauvages de Stadaconé répondaient à leur manière au " Qui vive ! " des sentinelles françaises.

" Ces aboiements colères en provoquèrent d'autres qui partirent, cette fois, de notre côté, et se répétèrent en échos interminables dans la forêt boisant alors le territoire des futures paroisses de Beauport, de Charlesbourg, de Saint-Roch-Nord, de la Canardière, des deux Lorette. C'étaient des jappements beaucoup plus brefs et beaucoup plus rauques que ceux des chiens, pour cette excellente raison que ce n'étaient plus des chiens mais des loups qui hurlaient.

" Et Laverdière me dit d'une voix grave : — Tout fait bonne garde ici : la Forêt, le Peau-Rouge et le Blanc. "

Du fort Jacques-Cartier l'on passa à l'*Emérillon*, et certes ce que les deux amis trouvèrent dans ce plus petit des trois vaisseaux était encore plus triste que ce qu'ils avaient vu dans la *Petite Hermine*.

On peut dire que ces trois vaisseaux étaient : la *Grande Hermine*, l'église de Cartier et de ses Bretons, la *Petite Hermine* l'hôpital, et l'*Emérillon* la chapelle mortuaire.

Après avoir assisté aux funérailles de Philippe Rougemont, le premier européen qui avait succombé au scorbut et le plus jeune de tous les marins, le savant abbé et son campagnon s'en retournaient, lorsqu'ils aperçurent sur la glace, au milieu de la rivière Saint-Charles, une immense lueur rougeâtre : c'était le feu de joie de Noël. Ils accourent du mieux qu'ils peuvent, c'est-à-dire du mieux que peut l'auteur, car pour son guide il n'y avait guère de mérite à franchir les distances, et ils sont témoins de la cérémonie traditionnelle en Bretagne, y compris la bûche jetée dans le brasier ardent après avoir été arrosée de vin cuit, y compris aussi la bénédiction solennelle donnée par Dom Guil-

laume, et enfin les discours de Jacques Cartier et de quelques marins, qui prédisent à Stadaconé les grandes destinées que Québec a réalisées depuis. Là se trouve aussi une magnifique description d'une aurore boréale ; c'est bien une des plus belles pages du livre.

Et comme la véritable aurore allait poindre, et qu'il est convenu que les fantômes disparaissent à ce moment précis, le capitaine-général et tous ses équipages, et peu après le bon abbé, se fondirent dans l'air comme un nuage léger que les premières lueurs du matin dissipent, laissant notre auteur très désappointé comme bien l'on peut croire.

III

M. Myrand aurait dû s'en tenir là et ne pas avouer qu'il s'était réveillé dans un banc de la basilique, ce dont je me déclare pour ma part bien scandalisé.

Je proteste contre cette manière de terminer une aventure aussi longue, aussi savante, aussi poétique, et qui, en quelques endroits, s'élève jusqu'au pathétique et au sublime.

J'ai bien vu tout ce que M. Myrand a vu, j'ai bien entendu tout ce qu'il a entendu, j'ai bien éprouvé tout ce qu'il a éprouvé : et je ne veux pas en démordre. On ne joue pas ainsi avec le merveilleux dans un sujet grave, on n'impressionne pas aussi vivement son lecteur pour lui dire à la fin qu'on s'est moqué de lui : il faut qu'une porte—même la porte d'une basilique—soit ouverte ou fermée !

Donc pour moi il est avéré que l'auteur a rencontré sur la *Grande Allée* son défunt ami Laverdière, qu'ils sont allés ensemble à bord des vaisseaux de Cartier, qu'il s'y est fait et dit toutes les choses que l'on vient de lire, et bien d'autres que je n'ai pas eu le temps de

reproduire ou de mentionner. Et pourquoi en serait-il autrement ?

> C'est le poète anglais qui nous le certifie :
> Plus de prodiges sont sur terre et dans les cieux
> Que n'en rêva jamais notre philosophie. [1]

Je sais que le merveilleux se traite de diverses manières, selon qu'il s'agit du poème épique, de la tragédie ou du simple conte fantastique, et bien qu'au début de cette étude j'ai signalé une certaine ressemblance entre le genre de " Une fête de Noël " et celui des œuvres d'Hoffmann, de Charles Nodier et d'Edgar Poe, les développements que l'auteur a donnés à son travail, les belles pages dans lesquelles il entre dans l'histoire de notre pays et prédit la future grandeur de *Stadaconé*, le rapprochent plus de la vision directe qui se trouve dans les poèmes épiques et qui s'élève bien au-dessus du rêve et même au-dessus du songe, ce dernier ayant la noblesse du sentiment religieux ou mystique. [2]

1. There are more things in heaven and earth
Than are dreamt of in thy philosophy.

Hamlet, acte 1er.

2. Les vers qui terminent le récit de la descente d'Enée aux enfers, à la fin du 6e livre de l'Enéide, ont fait croire à quelques commentateurs que Virgile voulait donner à entendre qu'il s'agissait d'un songe.

> Sunt geminæ somni portæ, quarum altera fertur
> Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris ;
> Altera, candenti perfecta nitens elephanto...

ce que M. de Villenave traduit ainsi :

" Il est deux portes du Sommeil : l'une est faite de corne et donne un passage facile aux songes vrais, l'autre, d'un ivoire éclatant de blancheur, s'ouvre aux songes décevants que les dieux mânes envoient sur la terre. En disant ces paroles, Anchise accompagne son fils et la Sibyle et les fait sortir par la porte d'ivoire."

D'autres critiques rejettent cette interprétation comme indigne du grand poète. Cependant il est difficile de ne pas voir

J'ai entendu aussi reprocher à l'auteur quelques longueurs et quelques superfétations. Pour se défendre il pourrait citer la *Fée aux miettes* de Charles Nodier, qui est bien plus susceptible d'une semblable critique, et qui cependant a eu un grand succès. Je serais plutôt porté à me plaindre du luxe d'épithètes que l'on trouve dans quelques phrases, et de la recherche de certaines expressions romantiques qui, hélas ! sont déjà passées de mode.

Quoiqu'il en soit, on ne saurait trop applaudir aux nobles sentiments qui ont inspiré M. Myrand, à l'élégance et à la vigueur de son style, à la richesse de son imagination, au talent de mise en scène dont il a fait preuve ; on ne saurait non plus trop louer ses patientes recherches, ses études consciencieuses, et le souffle patriotique qui traverse tout son récit.

Il mérite bien les éloges dont l'a comblé le nouveau résident de Spencer Wood, lequel, fils d'un des pionniers de notre littérature, a tenu à honneur, dans une séance solennelle de l'Institut Canadien de Québec, de signaler à notre public lettré ce brillant début. [1]

dans ces vers une concession au scepticisme de l'époque, et il est bien probable que, comme Cicéron, Virgile n'avait pas dans les mystères du paganisme une foi aussi complète que l'était celle de Dante dans les dogmes du Christianisme.

1. " Le goût des lettres nous pénètre dans cette salle avec l'atmosphère qu'on y respire, et nous en voyons les brillants résultats au dehors. Au printemps dernier, un phare allumé aux terres d'Evangéline a percé les brumes qui enveloppaient l'histoire du Bassin des Mines. Une revue nouvelle, *Le Canada-Français*, rajeunira de jets de lumière bien des feuilles détachées et oubliées de nos annales ; la religion, les sciences et les lettres entreront aussi dans le cadre de cette publication. Au nombre des ouvriers de la pensée qui lui ont promis leur concours, je trouve plusieurs des membres de votre institut ; un autre a clos l'année 1887 par la " Légende d'un Peuple " que Jules Claretie a tenu sur les fonts et que le secrétaire perpétuel de l'Académie française a saluée d'un carillon joyeux. 1888 *va commencer par la venue prochaine d'un autre livre, fils du talent d'un des vôtres. Il est de noble lignée ; sa source remonte à nos plus vieux parchemins. Il a nom :* " *Noël 1535 sous Jacques*

IV

Le livre de M. Myrand vient du reste très à propos. Cet hommage poétique rendu à l'illustre marin coïncide avec les efforts qui se font pour lui élever un monument. On sait que les citoyens de Québec se proposent d'ériger une croix colossale à l'endroit même où fut le premier fort construit au Canada. La souscription nationale progresse favorablement et renferme quelques-uns des noms les plus illustres de l'Europe et de l'Amérique.

En même temps le comité d'organisation a ouvert un concours pour le meilleur mémoire sur le célèbre marin, mémoire qui pourra être rédigé en anglais ou en français.

Et par une autre coïncidence également agréable, on vient de publier à Rennes de nouveaux documents inédits sur Jacques Cartier [1]. M. des Longrais, dans un beau volume, ajoute à tous les renseignements contenus dans l'édition des *Voyages de Cartier* donnée en 1843 par la Société littéraire et historique de Québec, aux belles éditions de la maison Tross, et aux documents nombreux de MM. d'Avezac et Ramé, beaucoup de pièces inédites dont quelques-unes sont de la plus grande importance.

Cartier, Nouvelle-France." Vous le reconnaîtrez, j'espère, à son état, il est roman-histoire; roman par la grâce du style, la mise en scène et l'intérêt, histoire par l'exactitude des faits, des lieux et des dates. Il a les yeux azurés, et le timbre de sa voix est patriotique. Voilà, entre plusieurs, des fruits que le goût littéraire que vous avez inspiré a fait croître. "

Réponse de Son Excellence l'honorable Auguste Réal Angers à une adresse de félicitations présentée par l'Institut Canadien-français de Québec, le 17 janvier 1888, à l'occasion de son élévation à la charge de lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

1. *Jacques Cartier.* — Documents nouveaux recueillis par F. Joüon des Longrais, ancien élève de l'Ecole des Chartes. Rennes, 1888. 219 pp. petit in-8.

C'est ainsi qu'il fixe l'époque de la naissance de notre héros et la date précise de sa mort, choses ignorées ou discutées jusqu'ici. La naissance a dû avoir lieu entre le 7 juin et le 23 décembre 1491. Quant à sa mort, une note juxtaposée à une procédure insignifiante dans un registre en date du 1er septembre 1557, la constate comme suit : "Ce dit mercredi au matin environ cinq heures décéda Jacques Cartier."

" De telles annotations, dit M. des Longrais, sont rares aux registres du greffe. A peine rencontre-t-on, à propos de quelques procureurs, des notes telles que celle-ci : " Magister Joannes LeRoy obiit dominica 18 " septembris 1580. Deus misereatur sui. Amen " ; " ou encore : " Le roy Henry notre bon seigneur roy " de France décéda à Paris le Xe juillet 1559 aux X " heures du matin." Aussi la mention de Cartier s'applique-t-elle plus peut-être au bon plaideur qu'au bon navigateur."

En effet, des documents nombreux constatent à diverses époques la présence de Cartier devant les tribunaux, soit comme partie, soit comme témoin, soit comme expert ; il était de toutes les audiences, de même que de tous les *compérages*. Du reste on menait joyeuse vie, paraît-il, à Saint-Malo, car un de ces actes de naissance se termine par cette curieuse mention : " Faict en présence de Jacques Cartier et autres bons " biberons les dits jour et an."

" Il convient, dit le savant archéologue, de remarquer qu'il y a là un trait de mœurs qui n'est pas inhérent au caractère individuel de Cartier. Un courant rabelaisien semble avoir passé sur le rocher de Saint-Malo avec une certaine intensité pendant le milieu du 16e siècle."

Les réflexions suivantes de M. des Longrais frapperont nos lecteurs. Jacques Cartier avait la simplicité antique : c'était un véritable Cincinnatus, plus inconscient de son rôle que Washington et Franklin, que l'on peut classer parmi les héros faux-bonshommes.

" En voyant Jacques Cartier au milieu de ces détails de pesées et de cuisine, vraiment on ne se lasse pas d'admirer combien la découverte d'un continent dérange peu, au 16e siècle, les conditions normales de la vie. Le plus singulier, ce n'est pas de voir les compatriotes utiliser les connaissances spéciales de leur grand homme dans les usages les plus vulgaires ; c'est la simplicité de Jacques Cartier, qui a tout le cachet d'un autre âge. Son grand rôle de Découvreur ne lui avait ni acquis l'importance qui soustrait aux occupations banales, ni donné l'idée de s'y refuser."

Entre autres points importants mis en lumière par les recherches de M. des Longrais, se trouve le fait d'un voyage au Brésil antérieur au grand voyage de découverte, ce qu'un de nos érudits, M. l'abbé Verreau, soupçonnait depuis quelque temps d'après les comparaisons que Jacques Cartier établit dans son livre entre certains produits du Brésil et ceux du Canada. Les deux documents qui viennent à l'appui de cette supposition sont : le baptême de *Catherine du Brésil*, dont l'épouse de Cartier fut marraine vers 1527, et le fait que Cartier servit d'interprète pour la langue portugaise dans une affaire où des gens de cette nationalité étaient concernés.

Mais indépendamment de l'intérêt historique qu'offre ce travail, il présente un des heureux symptômes du mouvement qui se prépare en France et au Canada pour rendre hommage à la mémoire des grands hommes des premiers temps de la colonie.

Espérons que nous verrons bientôt surgir dans les deux pays des statues de Jacques Cartier et de Champlain ; la France est tellement prodigue de monuments que l'oubli dans lequel elle laisse ces deux pères de sa colonisation en Amérique est vraiment inexcusable.

Espérons qu'un jour, près de la terrasse que nous devons à lord Durham et à lord Dufferin, et qui devrait être la Chiaïa d'une ville que l'on compare si souvent à Naples, s'élèvera toute une pléiade de figures histo-

riques : Cartier, Champlain, Laval, Frontenac et d'autres, — mais Cartier d'abord.

Le navigateur de Saint-Malo a été le premier à la peine ; il n'est que juste qu'il soit le premier à l'honneur ! [1]

PIERRE-J.-O. CHAUVEAU.

Une Fête de Noël sous Jacques Cartier. par ERNEST MYRAND. 1 vol. gr. in-octavo, 234-22 pages : Québec, L.-J. DEMERS & FRÈRE.

Voici un livre qui sort beaucoup de l'ordinaire. Ce n'est pas précisément un genre nouveau, et l'auteur explique dans sa préface qu'il a voulu faire pour l'histoire du Canada ce que Camille Flammarion et Jules Verne ont fait pour la science ; mais dans la littérature de notre pays, c'est véritablement du neuf, c'est toute une mine qui ne demande qu'à être exploitée.

Le sujet n'est pas complexe, il est même très restreint. Voici trois petits bâtiments (de 40, 60 et 120 tonneaux) à moitié enfouis sous la neige et la glace, sur les bords de la rivière Saint-Charles. Les matelots pour la plupart sont en proie à cette terrible maladie : le scorbut. Il y a des agonisants, des morts et surtout des désespérés dans cette solitude glacée du Nouveau Monde et dans ce voisinage des terribles Peaux-Rouges. Voilà le sujet bien facile à traiter en quelques lignes : mais comment en faire un livre ? Je ne sais pas. Mais le livre est fait, intéressant, attachant et qui nous empoigne.

1. Critique publiée dans *Le Canada-Français*, revue publiée à Québec sous la direction d'un comité de professeurs de l'université Laval.—Vol. Ier, 2ième livraison, avril 1888.

Et par quel prodige l'auteur a-t-il réussi à vous surprendre ainsi ? Ah ! voyez-vous, nous sommes à la nuit du vingt-quatre décembre, à la nuit de Noël. C'est cette cérémonie si touchante de la messe de minuit qui rappelle tous les chers souvenirs de la patrie absente. C'est en 1535. Nous sommes dans l'entrepont de la *Grande Hermine.* Cartier est là, le grand Jacques Cartier, avec ses équipages sous les armes, saluant, dans toute la sincérité de leurs cœurs de Bretons, la venue du Sauveur-Messie. Et la lueur de ces lumières qui constellent les flancs du navire, la vue de cet encens qui monte de l'autel, le son de ces voix qui chantent les vieux *noëls* leur rappellent cette autre messe qui se célèbre en ce moment dans les vieilles églises de Bretagne. Ils voient en souvenir, et comme en un rêve d'extase, les parents, les amis, les compagnons qui, là-bas, prient les yeux fixés sur la crèche mystérieuse, implorant l'Enfant-Dieu pour ces hardis marins qui souffrent pendant le rude hiver du Canada.

Le livre a un début simple, naturel, mais neuf. L'auteur revient, pendant la nuit de Noël, de faire une promenade sur la Grande-Allée, ou chemin St-Louis. A la hauteur des Buttes-à-Nepveu, il est rejoint par l'abbé Laverdière. C'est en 1885. Laverdière est mort depuis douze ans; mais l'auteur — pour une raison qu'il explique d'une façon très originale, — ne songe pas à s'étonner de ce fait singulier. La conversation s'engage entre les deux, fort intéressante, remplie de renseignements précieux, comme elle devait l'être, du reste, avec ces deux passionnés de l'histoire du pays. Il y a des tirades sur le *vendredi*, sur le nombre 13, qui paraîtront peut être un peu longues. Mais le moyen de s'en plaindre ? cela est si instructif et si bien dit que l'on arrive au bout sans s'en apercevoir.

Tout en causant, les deux interlocuteurs débouchent sur la place du vieux marché, en face de la Basilique. Il y a là des pages qu'il faudrait citer tout entières pour leur rendre justice. Quelque chose de bien original et de bien touchant comme les lignes suivantes :.....

" La mémoire ! c'est le regard qui voit lorsque les yeux de la chair s'aveuglent ; la mémoire ! c'est l'oreille qui écoute lorsque la tête devient lourde et pesante ; la mémoire ! c'est la voix intérieure, l'incomparable amie qui parle, qui cause, qui raconte à mesure que les bruits de ce monde s'éteignent et meurent, et que le silence, avant-coureur du grand sommeil, envahit l'âme comme une vague irrésistible. " Puis, un peu plus loin : " J'éprouvais une angoisse comparable en intensité à cette tristesse qui déchire l'âme quand, à votre place et à leur tour, des voix étrangères chantent les romances de vos vingt ans, alors que pour vous la jeunesse est morte, le rêve éteint, les illusions perdues, les espérances en cendres, toute la vie brisée comme un verre, tout l'avenir gâché sans retour par quelque irréparable catastrophe. "

N'est-ce pas que vous croiriez entendre une de ces réflexions si fraîches et si profondes en même temps que Pierre Loti sème dans ses œuvres ?

Puis, aux pages suivantes, la description de la place de la Basilique sous la clarté de la lune. Il y a là un tableau d'une vérité et d'une couleur bien saisissante qu'il serait difficile de surpasser.

La porte de la Basilique s'ouvre et les deux amis pénètrent sous le jubé. Mais au moment où la buée produite par l'entrée de l'air extérieur les enveloppe, il se produit un étrange phénomène. Tout disparaît, et, à la place de la réalité, voici la forêt sauvage primitive ; voici le promontoire de Stadacona tel qu'il était en 1535. L'auteur cherche naturellement à éclaircir ce mystère. — " Plus bas, s'il vous plaît, dit Laverdière, nous sommes en pays hostile ;..... cassez une branche et cela suffira pour vous trahir ;..... sachez que chacun de ces arbres cache un anthropophage, ou peut lui-même devenir un poteau de torture."

Puis ils descendent le flanc nord du promontoire et se dirigent vers les trois navires en hivernage sur les bords de la rivière St-Charles. Le temps n'est pas

perdu en chemin et les faits historiques les plus intéressants surgissent à chaque pas. Relevons en passant, et comme détail curieux, le plan de la rivière Lairet qui donne un profil très ressemblant de Jacques Cartier. Le portrait lui-même, du reste, est tracé de main de maître à la page 90.

Mais voici nos deux promeneurs qui pénètrent dans l'entrepont de la *Grande Hermine*. Sur un autel soutenu par des avirons croisés, le chapelain célèbre la messe de minuit. La *nef* du vaisseau est tendue de drapeaux et ornée de guirlandes de mousse, avec des faisceaux d'armes piqués dans les flancs. Les *noëls* sont chantés par Jehan Hamel, "un hardi gabier qui vous connaît sa mâture comme sa gamme et les grimpe toutes deux lestement..... un peu plus haut que le bout." Les autres matelots répondent en chœur, pendant que sur toutes ces mâles figures "coule une larme silencieuse et chaude" sillonnant "la pâleur de ces fronts qui rêvent au chemin de la mère-patrie, sachant que, pour eux, le reprendre maintenant est plus impossible que retrouver sur l'Atlantique le sillage effacé de leurs trois vaisseaux;..... pendant que là-bas, en Bretagne, il y a des femmes, des mères, des sœurs de marins qui demandent à Dieu, à Notre-Dame-de-Roc-Amadour, à Notre-Dame-de-la-Garde, à la mer elle-même, cette implacable aveugle, éternellement sourde, éternellement inflexible, de leur rendre demain et l'équipage et le navire. Et ce lendemain qu'elles attendent sur la grève appartiendra peut-être au premier jour de l'autre monde."

La messe finie, les deux amis se dirigent vers la *Petite Hermine* où se trouvent entassés tous les scorbutiques des trois navires. Il y a dans tout ce chapitre des scènes navrantes, empoignantes, dont on ne peut se faire une idée qu'en les lisant tout entières. Ces malades, ces mourants qui, quand un court sommeil les prend, rêvent à la patrie absente, et qui, quand la douleur ou un bruit les éveillent, retombent durement dans la

dure réalité, — tout cela est peint avec une vérité et une couleur qui se rencontrent bien rarement chez un aussi jeune écrivain. " Douze cents lieues des terres de France, s'écrie l'un d'eux, c'est trop loin, même pour un exil ! Comme le bon Dieu a soufflé sur nous avec colère ! Il n'y a pas de feuilles mortes plus dispersées que les nôtres, et, dans les arbres de cette sauvage forêt canadienne, il n'y a pas de nids plus vides que le *chez-nous* de saint Brieuc. "... " Le rêve, vois-tu, le rêve, nous n'avons plus que lui maintenant pour retourner en France. Un rêve ! Mais je donnerais toutes les flottes du royaume pour les deux ailes d'un rêve. " Et, un peu plus loin : " Et, m'en allant, je songeais avec un amer sentiment de tristesse et de sourde colère à tous ces cœurs magnanimes qui battent dans la poitrine des humbles, des petits, des obscurs de ce monde et dont l'histoire ne s'occupe pas ; à ces manœuvres de toutes les besognes, paysans, soldats, marins, héros anonymes que nulles fanfares ne saluent, que nulles acclamations n'accompagnent, qui rentrent, au sortir de leurs homériques aventures, dans les ténèbres de la vie quotidienne, comme des figurants s'effacent dans les coulisses à la fin du drame, eux, les acteurs principaux, eux, les premiers rôles. "

On pourrait citer en entier ce chapitre.

Les deux amis s'arrachent enfin au pénible spectacle de cette salle d'hôpital et se dirigent vers l'*Emérillon*. Dans la petite chambre du vaisseau, une autre scène les attend. L'un des plus jeunes marins, le Benjamin de la flottille, Philippe Rougemont, est là, immobilisé par la mort, dans une grande boîte de bois brut qui doit lui servir de cercueil : il n'a que vingt-deux ans. Et l'auteur pense à la mère de ce marin, attendant en Bretagne le retour de l'enfant bien-aimé. Il y a là des pages qu'il est difficile de lire sans se sentir mouiller les yeux.

Puis arrivent "les ouvriers de la dernière heure et de la dernière besogne ", les croque-morts. Ils font de

tristes réflexions sur le sort de celui qui est déjà parti pour là-haut et sur le sort qui les attend probablement eux-mêmes. Pourtant l'un d'eux, un vrai marin, Séquart, prend les événements assez philosophiquement; la seule chose qui le décourage, c'est de ne pas avoir pour tombeau l'océan auquel il a voué sa vie : " . . L'Océan! voilà le cimetière par excellence du matelot..... pas de fossoyeur à payer, choix absolu des places et liberté complète de changer de coin si le voisin vous importune ou que le fond ne vous convienne pas. Bancs de sable, couches de vases, lits de glaises ou de rochers, tapis de varechs ou de mousses, il y en a pour tous les goûts. Ainsi couchés comme des flâneurs dans l'herbe, nous y pourrons attendre l'éternité, sans ennuis, sans impatiences, sans fatigues; tromper le retard du dernier jugement à regarder passer d'en bas à la surface lumineuse de la mer, les grandes ombres des vaisseaux qui navigueront encore sur l'océan, compter la nuit les falots dans les mâtures et les lueurs des feux de grève tout comme autrefois à Saint-Malo sur les remparts de la ville! "

Et la conversation se poursuit grave, mais intéressante, jusqu'au moment où les compagnons du mort arrivent pour réciter les dernières prières. Quand elles sont terminées, Laverdière et son ami s'éloignent, entendant les coups de marteau qui clouent pour jamais le cercueil.

Sur la route une clarté soudaine attire leurs regards. Est-ce le point du jour, déjà? Non, car le soleil ne se lève pas au pôle. C'est l'aurore boréale, ce décor splendide des climats du nord. Il y a là deux ou trois pages que je voudrais citer. C'est un des tableaux les plus larges que j'aie encore vus; et quand l'auteur ajoute: " Nous demeurâmes longtemps immobiles, silencieux, à contempler avec un ravissement d'extase l'intraduisible beauté de ce spectacle," nous croyons sans peine à son ravissement; seulement la beauté du spectacle est *traduite*, et peu d'écrivains pourraient la mieux traduire.

Un peu plus loin, les deux promeneurs assistent à la " ronde de la bûche de Noël," ce qui fournit à l'auteur l'occasion de donner des détails très intéressants sur le " Noël breton, " et une foule de renseignements qui se rattachent naturellement au sujet, sans cependant le surcharger.

Enfin, au moment ou la fête s'achève, l'auteur ressent la contre-partie de l'espèce d'hypnotisme qui l'a saisi au début du livre : le réveil s'opère. Il faut lire cette description dans les quatre dernières pages du livre. C'est de l'art le plus achevé.

Que pourrais-je ajouter ? J'ai dit ce que je pense du livre. Et, du reste, les quelques citations que j'ai faites, au hasard, en sont le meilleur éloge. Cependant n'y a-t-il pas quelques taches ? Sans aucun doute ; quelle œuvre n'en a pas ? Mais ce sont des taches qu'un souffle peut faire disparaître, tant elles sont à la surface seulement. Une seconde édition, — pourvu que les imprimeurs ne soient point en grève, — en aura promptement raison. Tel qu'il est cependant, ce livre a sa place marquée dans toutes nos bibliothèques. C'est une œuvre saine, bien équilibrée et écrite dans un style auquel peu de nos écrivains peuvent atteindre. [1]

NAPOLÉON LEGENDRE.

1. Cette critique fut publiée dans l'*Electeur* du 13 février 1888.

BIBLIOGRAPHIE

—

HOTEL DU GOUVERNEMENT

—

Québec, ce 16 février 1888.

A Monsieur Albert Bourdas, rédacteur du Journal LE VIEUX CORSAIRE, *Saint-Malo.*

Monsieur,

Vous avez publié dans votre journal, le *Vieux Corsaire*, Nos. des 2 et 3 février courant, l'annonce du concours littéraire ouvert par le Cercle Catholique de Québec sur JACQUES CARTIER, SA VIE ET SES ŒUVRES.

Son Excellence le lieutenant-gouverneur de cette province, l'honorable monsieur Angers, à titre de reconnaissance de ce bon procédé, me charge de vous expédier ce jour, un exemplaire d'un ouvrage qu'un de nos jeunes littérateurs, M. Ernest Myrand, vient de livrer à la publicité et qui ne saurait être sans intérêt pour un bon Malouin, puisque Jacques Cartier y est la figure dominante. Son Excellence joint à cet envoi un numéro de l'*Electeur* qui contient une appréciation de cet ouvrage, et vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de ses sentiments distingués et dévoués.

J'ai l'honneur de me souscrire,

Monsieur,

Votre bien respectueux serviteur,

J. DE L. TACHÉ,

Secrétaire particulier.

Très intéressant, en effet, le livre de M. Myrand, intitulé : UNE FÊTE DE NOEL SOUS JACQUES CARTIER.

Nous l'avons parcouru avec infiniment de plaisir, et parce qu'il parle en termes choisis du glorieux Malouin,

et parce qu'il emporte comme une senteur de genêts de Bretagne, à peine tamisée par les grandes brises de l'océan atlantique.

" Oh! qu'il était petit le navire des découvreurs de mon pays! Mais, en revanche, comme il était grand leur courage! Je ne sache pas avoir mieux compris, ailleurs que devant lui, la valeur absolue du mot hardiesse et tout ce que l'héroïque témérité française peut contenir d'audaces, de bravoures et de gloires."

Cette exclamation échappe à l'auteur à la vue des trois navires de Cartier, de 120, 60 et 40 tonneaux, " qui, additionnés ensemble, ne donneraient pas la jauge d'un brick de seconde classe de notre époque."

Il y a des chapitres qu'il faudrait citer en entier, la description, par exemple, de l'aurore boréale, le décor splendide des climats du Nord. Je préfère en donner un extrait, absolument humoristique, les idées du charpentier Séquart qui, peu partisan de se voir glisser dans six pieds de terre, s'écrie :

" L'Océan! voilà le cimetière par excellence du matelot, le véritable champ du sommeil, labouré, celui-là, avec des proues de navires, mieux que tous les autres avec des socs de charrues. Là, mes gaillards, toutes les tombes creusées d'avance et dans le sens que l'on veut; ce qui est un avantage pour ceux qui ont un côté pour dormir. Pas de fossoyeurs à payer, choix absolu des places et liberté complète de changer de coin si le voisin vous importune ou que le fond ne vous convienne pas. Bancs de sable, couches de vases, lits de glaises ou de rochers, tapis de varechs ou de mousses, il y en a pour tous les goûts. Ainsi couchés, comme des flâneurs dans l'herbe, nous y pourrons attendre l'éternité, sans ennuis, sans impatiences, sans fatigues, tromper le retard du dernier jugement à regarder passer d'en bas, à la surface lumineuse de la mer, les grandes ombres des vaisseaux qui navigueront encore sur l'océan, compter la nuit les falots dans les mâtures et les lueurs des

feux de grève, tout comme autrefois à Saint-Malo, sur les remparts de la ville !"

Il est vrai qu'un fin matelot, Jehan Duvert, lui répond :

" Non, Séquart, l'océan ne vaut pas les cimetières bretons et ton *De profundis* n'est pas meilleur que celui qu'on récite, aux croix des chemins, dans nos villages. Tous les soirs, là-bas, la visite des anciens, des vieux ; tous les dimanches, la promenade du hameau entre les tombes. Puis, tout auprès, au pied de la falaise, tu sais, la plage de St-Malo, la mer éternelle qui chante."

Nous voyons bien des noms de notre pays parmi les hardis compagnons de Cartier : Marc *Jalobert* (mon ancêtre maternel), son beau-frère, capitaine et pilote du COURLIEU, Guillaume *Le Breton Bastille*, Thomas *Fourmont*, Guillaume *Le Marié*, Jacques *Maingard*, Claude *de Pontbriand*, Jean *Gouyon*, Jean *Poullet*, etc., etc.

Il n'est certes point exagéré l'éloge que M. *Napoléon Legendre* fait de l'ouvrage, dans l'ELECTEUR de Québec, et les Malouins doivent être reconnaissants à M. Myrand d'avoir si bien parlé de leurs aventureux ancêtres.

Du reste, à Saint-Malo, CANADIEN est toujours synonyme de loyauté et de bravoure, et nous regardons toujours comme des frères les descendants de Cartier et de ses compagnons. Qui sait ce que l'avenir nous réserve, et si un jour les peuples du vieux continent et ceux du nouveau ne formeront plus qu'une immense et heureuse famille !... [1]

ALBERT BOURDAS.

1. Monsieur Albert Bourdas est le rédacteur du journal *Le Vieux Corsaire de Saint-Malo*, France. — Cet article fut publié le 15 mars 1888.

COLLÈGE STE-MARIE.

Montréal, 29 septembre 1889.

Monsieur E. MYRAND.

Mon cher Monsieur,

Je vous demande mille fois pardon de vous avoir fait attendre si longtemps. J'étais à l'hôpital lorsque l'on m'a communiqué votre désir d'avoir mon opinion sur votre livre, et comme je voyais que pour plusieurs semaines encore je serais incapable d'écrire, je compris, par suite d'un malentendu, qu'un autre Père vous ferait tenir cette appréciation. C'est aujourd'hui seulement que j'apprends que rien n'a été fait et je m'empresse de réparer ce tort bien involontaire.

J'ai fait de votre ouvrage une lecture très attentive, et je me sens d'autant plus à l'aise pour vous féliciter de votre succès que je n'ai aucune réserve à faire. Le patriotique et noble but que vous vous êtes proposé, le choix du sujet, la conduite si pittoresque du récit, l'ampleur d'une diction toujours pleine de verve et d'intérêt donnent à votre livre une place à part dans notre littérature nationale et le recommandent à tous ceux qui cherchent dans la lecture un utile délassement. Pour peu que nous aimions notre patrie, nous ne pouvons être indifférents à ces détails d'intérieur, à ces scènes de vie de famille par où vous nous initiez aux joies, aux souffrances, aux espérances et aux regrets des compagnons de Cartier. C'est le point de départ de notre histoire ; notre pensée se plaît à relever toutes les traces de ce premier séjour des Français en Canada et nous y sommes puissamment aidés par cet enthousiasme qui vous anime dans toutes vos recherches et que vous avez le don précieux de communiquer à vos lecteurs. Votre livre sera lu ; nous le

verrons bientôt, je l'espère, entre les mains de toute la jeunesse canadienne. Un bon signe d'ailleurs qu'elle n'a pas été sourde à votre appel, c'est que vous êtes déjà dans l'heureuse nécessité de préparer une seconde édition de votre ouvrage.

Je suis, Monsieur,

Votre tout dévoué serviteur,

H. E. DUGUAY, S. J.

Le jugement contradictoire prononcé par l'honorable P. J. O. Chauveau, et M. Napoléon Legendre sur l'épilogue d'*Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* avait rendu perplexe l'auteur de ce livre. Celui-ci, ne voulant pas choisir entre ces deux opinions également autorisées, crut devoir les soumettre à l'appréciation d'un tiers qui prononcerait sur elles en dernier ressort. De l'avis de plusieurs lettrés, il s'adressa au Rév. Père H. E. Duguay, S. J., professeur de rhétorique au Collège Ste-Marie de Montréal, homme distingué qui s'était fait une réputation enviable d'habile et savant critique. Voici la réponse motivée du professeur.

COLLÈGE STE-MARIE.

Montréal, 15 décembre 1889.

M. E. MYRAND, Québec.

Mon cher Monsieur,

Décidément je me range à l'opinion de M. Legendre sur l'épilogue de votre livre, si tant est ce que ce monsieur ait voulu parler de la convenance du fond aussi bien que de l'élégance vraiment admirable de la forme.

Sans doute, ainsi que le dit l'honorable M. Chauveau, le rêve est fini dès que vous vous éveillez, mais il ne

s'en suit pas que le livre se doive clore là où la vision disparaît. L'évocation historique a cessé, mais il nous reste à savoir si nous avons été le jouet d'une fiction compassée, réfléchie à tête reposée, ou d'un rêve sérieux et savant, comme il s'en trouve.

Dans ce dernier cas, à la bonne heure ; nous savons que le rêve occupe dans la ligne des êtres une réalité bien autrement imposante que toutes les fictions, qu'il peut se permettre bien des libertés d'allure que nous ne tolèrerions pas sans peine s'il s'agissait d'une simple fiction. Par exemple, en dehors du rêve, je trouverais que le bon abbé Laverdière joue un rôle de pantin que le premier venu pouvait tout aussi bien remplir, et qu'il ne fallait pas, par conséquent, aller chercher si loin ; Guillaume Le Breton eût fait mieux votre affaire.

En songe, c'est tout différent. Laverdière est bien l'homme qu'il vous faut et il reprend de lui-même sa propre personnalité, sans qu'il soit besoin de lui en mesurer la largeur ou la profondeur suivant l'occasion. Puis, à tout prendre, je crois qu'il est plus digne de l'écrivain et plus respectueux pour le lecteur que vous lui disiez nettement à quoi s'en tenir ; c'est le moyen d'empêcher que la porte ne soit ni ouverte ni fermée.

L'honorable M. Chauveau veut à tout prix avoir son revenant, mais il me semble oublier que la fin naturelle d'un rêve, c'est le réveil et le retour à la conscience ; telle doit donc être, à mon avis, la fin de votre livre. — Le tout humblement soumis. [1]

Je demeure,

Mon cher Monsieur,

Votre tout dévoué serviteur,

H. E. Duguay, S. J.

1. Cette lettre détermina l'auteur à maintenir intégralement l'épilogue, tel que paru dans la première édition.

SOUVENIR DE JACQUES CARTIER

—

Un de nos amis, fin lettré, et vivement épris de nos souvenirs historiques, nous passa, l'autre jour, un numéro de l'*Union malouine et dinannaise*, journal publié à Saint-Malo, *beau port de mer*.

—Lisez ceci, nous dit-il, d'un ton presque ému, en nous désignant une colonne d'annonces.

Un peu surpris, nous jetâmes les yeux sur l'endroit indiqué, et nos regards s'arrêtèrent sur l'annonce suivante :

Étude de Me Paul LEMÉE

Notaire à Saint-Malo

A VENDRE

PAR ADJUDICATION

par suite du décès de Mlle Caroline Grandin,

EN L'ÉTUDE DE Me LEMÉE,

Le Vendredi 21 Octobre 1887,

à 2 heures.

LA PETITE FERME

DE LIMOILOU

située au lieu de ce nom, en la commune de Paramé, consistant en maison d'habitation, cour, jardin clos de murs, planté d'arbres fruitiers, et trois pièces de terre nommées : la Prée, le Bêle et le Clos des Multons, le tout contenant 1 hectare 40 ares.

Revenu : 280 francs.
Mise à prix.....5,000 fr.
S'adresser au dit Me LEMÉE.

Comme nous parcourions ces lignes, tout un monde d'évocations historiques surgit dans notre imagination.

LIMOILOU ! !

Un homme au cœur vaillant et au génie intrépide porta ce nom domanial prosaïquement affiché aujourd'hui à la quatrième page d'un journal. Le "grand navigateur, l'observateur puissant, le maître accompli dans l'art de se préparer les voies au milieu de populations inconnues," [1] Jacques Cartier, "capitaine-général de tous les navires et autres vaisseaux de mer" destinés au pays de la Nouvelle-France, s'est appelé *sieur de Limoilou.*

"Il fut anobli très présumablement, dit M. Guérin, dans son ouvrage, *Les navigateurs français,* car on le voit qualifié de sieur de Limoilou dans un acte du Chapitre de Saint-Malo, en date du 29 septembre 1549, et figurer dans un autre acte, en date du 5 février 1550, avec le titre de noble homme."

Nous avons en ce moment sous les yeux une belle gravure exécutée à Rennes en 1860, d'après les instructions de M. Faribault, représentant la maison seigneuriale et le domaine du grand découvreur. C'est, sans aucun doute, ce Limoilou qui a été vulgairement vendu au plus haut enchérisseur, dans une étude de notaire, le 21 octobre dernier.

Là Jacques Cartier a vécu; il a franchi maintes fois cette porte d'entrée monumentale; quelques-uns de ces vieux arbres ont pu lui prêter leur ombrage, et cet écu que je vois se dessiner sur ce mur, c'est le blason du malouin illustre qui planta le premier la croix mystérieuse dans le sol vierge et fécond de la patrie canadienne.

Jacques Cartier, sieur de Limoulou ! Tant de gloire et tant d'oubli ! La froide annonce ne mentionne même

1. L. Guérin, *Les navigateurs français,* p. 89.

pas le nom du capitaine célèbre, dont le souvenir aurait pu donner pourtant une plus-value appréciable à ce domaine historique. Non ; tel jour, à telle heure, à tel endroit, on vendra Limoilou, et tout est dit ! [1]

Etrange chose que la gloire humaine ! Singulières vicissitudes que celles des grandes mémoires nationales ! Les deux hommes illustres à qui le Canada doit sa naissance, le découvreur et le fondateur, ont vu les mêmes ténèbres envelopper leur tombe. Où Jacques Cartier dort-il son dernier sommeil ? En quel endroit précis repose la poussière historique de Champlain ?

" Marié en 1519 avec Catherine des Granches, fille de Jacques des Granches, connétable de la ville et cité de Saint-Malo, il n'en eut point de postérité," dit M. d'Avezac, dans son introduction à la seconde relation de Cartier, éditée par Tross en 1863. Et Harrisse ajoute, dans ses *Notes pour servir à l'histoire, etc., de la*

1 — M. Joüon des Longrais, dans son bel ouvrage sur Jacques Cartier a retracé la maison du découvreur à St-Malo. " Elle était située, dit-il, rue de Buhen, entre le vieux manoir de ce nom et l'hôpital Saint-Thomas ; le jardin bordait l'antique muraille de ville dont on voit encore les vestiges en arrière de la Cour La Houssaie et qui allait de là au flanc de la tour Qui qu'en grogne. On y voyait de modestes dépendances primitivement adossées au mur d'enclos de l'hôpital. Dès le temps de Cartier, il s'était élevé, à la suite d'affèagements successifs consentis par le Chapitre, plusieurs maisons du côté de Saint-Thomas. Jacques Cartier ne possédait point cette maison du chef de sa femme, bien que les Des Granges eussent alors plusieurs propriétés dans la même rue. Il l'avait acquise des héritiers d'écuyer Alain de La Motte, seigneur de Fontaines, avant 1541. Elle fut reconstruite au XVII siècle, le jardin qui y attenait fut également remplacé par des constructions et des cours." — Joüon des Longrais, *Jacques Cartier*, page 115.

La tour *Quiquengrogne* doit son étrange nom de baptême à la querelle de la reine Anne de Bretagne avec le Chapitre de St-Malo. Par suite de l'opposition qu'elle avait rencontrée de la part du Chapitre qui réclamait une indemnité pour le terrain sur lequel elle avait fait bâtir l'une des tours du château de St-Malo, la reine irritée fit placer sur la tour l'inscription suivante : *Qui qu'en grogne, ainsi sera : c'est mon plaisir*. Cette partie des fortifications a retenu le nom singulier de *Quiquengrogne*.

Nouvelle-France: " On ne sait quand, comment, ni où il mourut [1]."

Quant à Champlain, son tombeau a servi de thème aux discussions des archéologues, et, malgré la quasi-certitude à laquelle on en est arrivé aujourd'hui, personne ne peut dire avec l'évidence absolue de l'authenticité : c'est là !

Pendant que tous ces souvenirs nous revenaient à l'esprit, détournant nos regards de l'annonce qui les avait fait naître, nous parcourions les autres pages du journal malouin, et une impression de tristesse venait nous serrer le cœur.

En effet, nous lisions ce qui suit :

" *Brevet de radicalisme délivré à M. Louis Martin, maire de St-Malo.* Le *Petit Rennais*, parlant de la laïcisation (lisez *déchristianisation*) de l'école primaire de St-Malo, fait remarquer que M. le maire Louis Martin en était certainement partisan, et lui délivre en ces termes un brevet de radicalisme dont il est juste de prendre acte : " Allons, que vont dire les journaux opportunistes qui osaient prétendre, hier encore, que notre ami Louis Martin était hostile à la laïcisation des écoles de St-Malo ? *Que les cléricaux excommunient M. Louis Martin, partisan de l'instruction laïque,* ils sont dans leur rôle et nous leur donnons bien volontiers l'absolution."

Ce sont les Frères des Ecoles Chrétiennes que l'on a chassés de l'établissement d'enseignement primaire pour y introduire des professeurs sans Dieu. Hélas ! quel contraste avec le St-Malo de Jacques Cartier !

Il y a plus de trois siècles, le 16 mai 1535, jour de la Pentecôte, la cathédrale de la cité bretonne contenait à grande peine les flots pressés d'un peuple à la fois

1 — Grâce aux savantes recherches de M. Joüon des Longrais, nous savons aujourd'hui que Jacques Cartier mourut à Saint-Malo, le 1er septembre 1557, probablement emporté par la peste qui régnait, cette année-là, depuis le commencement de l'été.— Jouon des Longrais, *Jacques Cartier*, page 107 et 108.

curieux et recueilli. Ce peuple venait assister à un émouvant spectacle. Trois équipages de marins intrépides ayant à leur tête un des plus nobles fils de St-Malo, s'agenouillaient à la table sainte pour recevoir le pain des forts. Mais laissons parler le hardi découvreur, en son naïf langage :

" Le dimanche, dit-il, jour et fête de la Pentecôte, seizième jour de mai, au dit an, 1535, du commandement du capitaine et du bon vouloir de tous, chacun se confessa, et reçûmes tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale du dit Saint-Malo ; après lequel avoir reçu nous fûmes nous présenter au chœur de la dite église devant révérend père en Dieu monsieur de Saint-Malo, lequel en son état épiscopal nous donna sa bénédiction."

L'imagination refait aisément cette scène grandiose, si pleine d'enseignements et de promesses : ce peuple catholique, descendant des vieux Armoricains, qui se presse dans les nefs de l'antique cathédrale bretonne, drapée de sa plus belle parure ; ces marins intrépides au front hâlé par les vents et les flots ; ce capitaine au regard d'aigle, agenouillés devant un vieillard ; ce saint et vénérable prélat, Mgr Bohier, revêtu de ses habits pontificaux, dont la main bénissante appelle la protection du Très-Haut sur ces fils vaillants de la France chrétienne qui vont sillonner les mers lointaines " pour l'augmentation de notre sainte Foi... et pour l'accroissement de notre sainte mère l'Eglise catholique : " quel tableau ! quel immortel et glorieux souvenir !

Trois siècles ont passé... Et aujourd'hui on met les Frères de la Doctrine Chrétienne à la porte de l'école primaire de Saint-Malo.

Mais non, le Saint-Malo de Jacques Cartier n'est pas mort tout entier. Voici la procession du Saint-Rosaire qui déroule son pieux cortège à travers les rues de la cité. La bannière de la Vierge, portée par les congréganistes, est suivie par les Enfants de Marie,

les Dames de Charité, les Sœurs de la Providence, les orphelins des Sœurs, les élèves des Frères. Des marins de dix ans portent le navire symbolique sur lequel est inscrit le doux nom *Stella Maris.*

Les chants sacrés montent vers le ciel. Des rangs pressés de la foule s'élève l'affirmation solennelle des Malouins : "Catholique et Breton, toujours." Oui, dirons-nous, avec notre confrère breton, oui, Saint-Malo, le vrai Saint-Malo, le Saint-Malo catholique, est digne de sa vieille devise : *Semper fidelis.*

Quant au domaine de Limoilou, qu'importe, après tout, qu'il soit passé, pour la vingtième fois peut-être, en des mains étrangères. Le souvenir impérissable qui s'attache à ses vieux murs sera toujours sacré par les pèlerins canadiens. Et si, de mutations en mutations, le nom de *Limoilou* porté par Jacques Cartier venait à disparaître aux portes de Saint-Malo, on le retrouverait dans la Nouvelle-France, aux portes de Ville-Marie. On l'y verrait inscrit sur le seuil d'une autre demeure historique, [1] où un autre Cartier vint souvent chercher une trève aux labeurs écrasants de sa carrière tout entière consacrée à la grandeur de sa patrie.

THOMAS CHAPAIS.

Le Courrier du Canada,

Québec, 8 novembre 1887.

1. Maison de campagne située à la Longue-Pointe, près Montréal, dont Sir Georges-Etienne Cartier était propriétaire, et qu'il avait appelée *Limoilou*, en souvenir du grand malouin.

L'auteur d'*Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* est heureux de pouvoir rendre à la fois un hommage au talent et un témoignage à l'amitié en reproduisant, du journal *Le Courrier du Canada*, le bel article de M. Thomas Chapais ; écrit remarquable à tous les points de vue et qui entre avec autant d'honneur que d'à propos dans l'esprit et l'actualité de ce livre.

APPENDICE.

PRÉFACE

(Voir page 7.)

La plupart des archives importantes de notre histoire ont été relevées en moins de 40 ans.

Tout d'abord, dès 1843, la Société littéraire et historique de Québec édita la *Relation des Voyages de Jacques Cartier.* Onze ans plus tard (1854) le gouvernement du Canada (ministère McNab-Morin) publiait une nouvelle édition des *Edits et Ordonnances du Conseil Supérieur de la Nouvelle-France.* [1] Subséquemment (1858), le gouvernement du Canada (administration McNab-Taché) édita les fameuses archives nationales, *Relations des Jésuites.* Deux archéologues éminents, MM. les abbés Bois et Laverdière, dirigèrent l'impression de ce travail gigantesque, laquelle fut exécutée par l'établissement typographique A. Côté & Cie.

En 1868, la maison Desbarats publait à Ottawa les *Œuvres de Champlain,* monument impérissable élevé à la mémoire du fondateur de notre ville par le soin filial des bibliophiles Laverdière et Casgrain. Ce qui n'excuse pas Québec d'oublier qu'elle doit une statue à cet illustre *Père de la Nouvelle-France.*

La première impression typographique de cet ouvrage célèbre a été exécutée sous la surveillance de M. l'abbé Laverdière, dans l'ancien secrétariat de l'évêque de Québec, au séminaire de Québec.

1 — Cette édition était de beaucoup plus complète que la première, publiée en 1803.

En 1871, aux ateliers de M. Léger Brousseau, éditeur-propriétaire du *Courrier du Canada*, Laverdière et Casgrain publièrent encore *Le Journal des Jésuites*.

En 1883, la Législature de Québec prit sous ses auspices la publication d'une collection de manuscrits relatifs à l'*Histoire de la Nouvelle-France*. Ce travail représentant quatre volumes in-octavo et plus de 2,000 pages, a été terminé en 1885.[1]

En 1886, et sous le patronage de cette même Assemblée législative, le gouvernement de Québec édita les *Jugements et Délibérations du Conseil Supérieur de la Nouvelle-France*. En même temps, la Société historique de Montréal publiait le *Livre d'Ordres du chevalier de Lévis*, ouvrage précieux s'il en fut jamais, et qui corrobore une *Relation de la Guerre de Sept ans en Amérique* écrite par ce même chevalier de Lévis, l'immortel vainqueur de Ste-Foye. Cette perle archéologique, actuellement en la possession de M. l'abbé Verreau, appartenait à la collection Viger de fameuse et savante mémoire.[2]

Telles sont, réunies à un petit nombre de titres éclatants, les quelques archives nécessaires aux chercheurs, archéologues, bibliophiles ou écrivains.

1. Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France, recueillis aux archives de la province de Québec ou copiés à l'étranger.—Québec—Imprimerie A. Côté et Cie.

2. La Société historique de Montréal a publié plusieurs autres documents de grande valeur, entre autres : *Les Véritables motifs des Messieurs et Dames de Notre-Dame de Montréal, pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France*, une traduction du *Voyage de Kalm au Canada*, etc., etc., etc.

M. Verreau, en 1873 et en 1874, et plus tard M. Brymner, ont fait à Londres, à Paris et à Rome des recherches importantes qui ont permis d'augmenter considérablement la collection des archives historiques. Le rapport qui vient d'être publié par M. Brymner (*Rapport sur les Archives Canadiennes, par Douglas Brymner, archiviste*, 1885) contient l'analyse de l'immense collection *Haldimand* copiée au *British Museum* de Londres, et dont une partie avait déjà été obtenue par les soins de M. l'abbé Verreau et appartient maintenant à la Société historique de Montréal.

M. G. B. Faribault avocat de Québec, bibliophile éminent, publiait, en 1837, un catalogue des ouvrages sur l'histoire de l'Amérique et en particulier sur celle du Canada, de la Louisiane et de l'Acadie. Le nombre des ouvrages ainsi catalogués s'élevait à 969. Cette statis-

PROLOGUE.

(Voir page 29.)

Adam Dollard (sieur des Ormeaux), commandant, âgé de 25 ans.

Jacques Brassier, âgé de 25 ans (parti de France avec M. de Maisonneuve, en 1653).

Jean Tavernier dit la Hochetière, armurier, âgé de 28 ans (venu aussi de France, en 1653, avec M. de Maisonneuve).

Nicolas Tillemont, serrurier âgé de 25 ans.

Laurent Hébert, dit La Rivière, âgé de 27 ans.

Alonié de Lestres, chaufournier, âgé de 31 ans.

Nicolas Josselin, âgé de 25 ans. (Il était de Solesmes, arrondissement de la Flèche, et avait suivi M. de Maisonneuve, en 1653).

Robert Jurée, âgé de 24 ans.

Jacques Boisseau dit Cognac, âgé de 23 ans.

Louis Martin, âgé de 21 ans.

Christophe Augier dit Desjardins, âgé de 26 ans.

Etienne Robin dit Desforges, âgé de 27 ans (parti de France, en 1653, avec M. de Maisonneuve).

Jean Valets, âgé de 27 ans (de la paroisse de Teillé, arrondissement du Mans (Sarthe), venu avec M. de Maisonneuve, en 1653).

Réné Doussin (sieur de Sainte-Cécile), soldat de la garnison, âgé de 20 ans (parti de France, en 1653, avec M de Maisonneuve).

Jean Lecompte, âgé de 26 ans (de la paroisse de Che-

tique nous donne une idée approximative des richesses archéologiques du Canada à cette époque. Les inestimables travaux de l'illustre érudit furent irréparablement anéantis par l'incendie du parlement à Montréal, la nuit du 25 avril 1849, par les émeutiers protestants orangistes. « En un instant ce bel édifice devint la proie des flammes avec les archives de la province, les deux bibliothèques qui renfermaient *vingt-deux mille volumes*. Le Canada perdit dans cette conflagration des livres rares et précieux et la belle collection d'ouvrages sur l'Amérique (seize cents volumes) formée par M. Faribault après les plus pénibles efforts. Les pertes furent estimées à plus de $400,000.00."

Louis-P. Turcotte, *Le Canada sous l'Union*, page 112, tome 1er.

miré, arrondissement du Mans (Sarthe), venu avec M. de Maisonneuve, en 1653).

Simon Grenet, âgé de 25 ans.

François Crusson dit Pilote, âgé de 24 ans (parti de France, en 1653, avec M. de Maisonneuve). [1]

A ces dix-sept héros chrétiens, on doit joindre le brave Anahotaha, chef des Hurons, comme aussi Metiwemeg, capitaine algonquin, avec les trois autres braves de sa nation, qui demeurèrent tous fidèles et moururent au champ d'honneur; enfin les trois français qui périrent dès le début de l'expédition, Nicolas du Val, Mathurin Soulard et Blaise Juillet.

(Voir page 50.)

J'ai dit, dans une note au pied de cette page, que " le Père Jean-Joseph Casot mourut la première année de notre siècle, le 16 mars 1800. Ce jour-là le gouvernement impérial prit officiellement possession des biens de la Compagnie de Jésus."

Ces biens viennent d'être restitués à la Compagnie de Jésus par une mesure présentée par le ministère Mercier et votée par les deux Chambres de la province de Québec.

" Le cinq novembre dernier, dit le discours du trône de la quatrième session du sixième parlement provincial, prononcé à l'Assemblée législative le 7 janvier 1890, le cinq novembre dernier, à l'époque convenue, la province de Québec a payé à qui de droit (au Rév. Père Turgeon, recteur du Collège Ste-Marie [2], Montréal), les quatre cent mille piastres accordées par l'Acte de 1888, comme part afférente aux catholiques, dans le règlement de la question des biens des Jésuites, et une quittance a été signée, stipulant les cessions et subrogations autorisées par la loi.

" Les soixante mille piastres, étant la part indiquée dans la loi, comme revenant aux protestants, au sujet du même règlement, n'ont pas été mises à la disposition du comité de la minorité du Conseil de l'Instruction Publique, parce que

1. Régistre de la paroisse de Ville-Marie: *Sépultures*, 3 juin 1660.
2. Maison principale des Jésuites au Canada.

les membres de ce comité ont soulevé certaines objections qui paraissent raisonnables. Un projet de loi, destiné à résoudre définitivement ces objections, vous sera soumis.

" Nous devons tous nous réjouir du règlement final et satisfaisant de cette importante question, etc., etc. "

Ces quatre cent soixante mille piastres se répartissent comme suit :

A la Compagnie de Jésus	$160,000 00
A l'université Laval (Québec)	100,000 00
A la succursale de l'université Laval à Montréal	40,000 00
Archidiocèse de Québec	10,000 00
do Montréal	10,000 00
Diocèse de Chicoutimi	10,000 00
do Rimouski	10,000 00
do Trois-Rivières	10,000 00
do Nicolet	10,000 00
do St. Hyacinthe	10,000 00
do Sherbrooke	10,000 00
Préfecture apostolique du golfe St-Laurent	20,000 00
Au comité protestant du département de l'Instruction Publique	60,000 00
	$460,000 00

CHAPITRE PREMIER

(Voir page 74).

On est aujourd'hui absolument certain de l'endroit où hivernèrent les navires de Jacques Cartier en 1535-1536. Ce site est l'embouchure de la rivière *Lairet.*

La seule difficulté, et c'en est une considérable, est de savoir si le fort Jacques-Cartier fut bâti sur la rive *droite* ou la rive *gauche* de la rivière *Lairet.*

Tout milite cependant en faveur de l'opinion allant à dire que la rive gauche du *Lairet* fut l'exact emplacement du fort Jacques-Cartier.

Consulter à ce propos ce que les anciens historiens ont écrit *relativement à la Rivière Ste-Croix où Jacques Cartier se fortifia et mit ses navires en hivernement* en 1535-36. Pages 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118 et 119 de l'Appendice qui accompagne la Relation des trois

voyages (1534-1535-1541) de Jacques Cartier, — édition canadienne de 1843.

" La maison principale des missionnaires Jésuites était à " *Notre-Dame des Anges*, à deux kilomètres (demi-lieue) du " fort que Champlain avait bâti (Québec). *Notre-Dame* " *des Anges*, sur les bord de la rivière Lairet, près de Québec, " rappelle un souvenir bien plus ancien que la résidence des " Pères Jésuites. C'est là qu'en 1535 le grand explorateur " du Canada, Jacques Cartier, éleva un petit fort pour passer " l'hiver avec ses hardis marins. Avant de quitter ces rives, " où une partie de sa troupe fut décimée par le scorbut, et " où il se vit forcé d'abandonner un de ses vaisseaux, il " planta une grande croix avec un écusson aux armes de " France, et l'inscription : *Franciscus Primus, Dei gratia Francorum rex, regnat*, " François Ier, par la grâce de " Dieu roi de France, règne."

Le Père Isaac Jogues, premier apôtre des Iroquois, par le Rév. P. F. Martin, chapitre II, page 24.

" En 1626, les Jésuites avaient forme là (à Notre-Dame des Anges) leur première résidence, à 2 milles de Québec, sur la rive *droite* de la petite rivière Lairet, à l'endroit où elle tombe dans la rivière St-Charles. C'était l'extrémité du terrain que leur avait donné le duc de Ventadour, sous le nom de seigneurie Notre-Dame des Anges. Ce bien portait encore le nom de *Fort Jacques-Quartier* parce qu'en 1535, il avait été obligé d'y hiverner. On y voit encore aujourd'hui quelques ruines de l'ancienne maison des Jésuites."

Biographie du Père François-Joseph Bressani, par le Rév. Père F. Martin de la Compagnie de Jésus. Première note au pied de la page 15, édition de 1852.

Le commentateur de l'édition canadienne des Voyages de Jacques Cartier, publiée sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec, dit à la note 22 de la page 114 de l'Appendice :

" Les Récollets arrivèrent dans la Nouvelle-France en " 1615. Les Jésuites ne vinrent qu'en 1625, et en 1627 ces " Pères commencèrent un établissement sur la rive *droite* de " la petite rivière Lairet à l'endroit où elle tombe dans la " rivière Saint-Charles."

Ce même commentateur dit encore à la note 2 de la page 109 de l'Appendice, en parlant du fort Jacques-Cartier :

" On aperçoit encore aujourd'hui, (cela était écrit en " 1843), sur la rive *gauche* de la petite rivière Lairet, à l'en- " droit où elle tombe dans la rivière Saint-Charles, des " traces visibles de larges fossés, ou espèce de retranche- " ments. "

L'opinion évidente du commentateur est que le fort Jacques-Cartier occupait la rive *gauche* du Lairet, et la résidence des Jésuites, la rive *droite*.

Au mois d'octobre 1887, monsieur Hammond Gowen, avocat, vendit à M. Cléophas Rochette, manufacturier, pour y établir une briqueterie, une partie de la ferme connue sous le nom de *Notre-Dame des Anges*. Cette partie vendue représentait la superficie des lots numéros 5 & 6 du cadastre pour le village Stadacona. En nivelant le terrain acheté, les ouvriers maçons découvrirent d'anciennes fondations en pierre superbement conservées et dont la vaste étendue fit croire de suite à la découverte de la première résidence des missionnaires Jésuites au Canada. Ces fondations ont été retracées sur une longueur de plus de deux cents pieds, et elles n'ont pas encore été toutes relevées ! Ce travail aura lieu cet été (1890), car l'accroissement de la briqueterie de M. Cléophas Rochette nécessitant la construction de nouveaux corps de logis, les travaux de nivellement du terrain seront continués et le déblaiement des ruines parachevé. On aura alors la certitude du fait, si, comme on l'espère, la pierre angulaire peut être retrouvée. Il existe aussi, à six cents pieds de distance l'un de l'autre, deux puits magnifiques qu'il a fallu combler par prudence pour éviter les accidents et prévenir les étourderies des gamins des environs qui avaient déjà exécuté plusieurs culbutes dangereuses au fond des puits. Il eut peut-être mieux valu les couvrir que les combler ; enfin le mal est fait, mais avec bonne intention, ce qui le rend à demi pardonnable.

Dans tous les cas, nous aurons l'été prochain (1890) la solution de cet intéressant problème d'archéologie.

(Voir page 75).

" L'automne de 1535 vit donc arriver les premiers blancs qui soient venus à Québec, (14 septembre 1535). Il se firent un retranchement sur la rive gauche de la petite rivière Lairet, près de l'endroit où celle-ci se jette dans la rivière St Charles, vis-à-vis la Pointe-aux-Lièvres. Ils hivernèrent dans cet endroit, à l'abri de deux de leurs vaisseaux, la *Grande Hermine* et la *Petite Hermine*, et de leur retranchement.

" Le 3 mai 1536, Jacques Cartier fit planter, à ce même endroit, une grande croix d'environ trente-cinq pieds de hauteur, au croisillon de laquelle il fit attacher un écusson aux armes de France avec l'inscription suivante : *Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex, regnat.*

" Quatre-vingt-dix ans plus tard, l'emplacement du premier hivernement des Français sur la terre canadienne devint celui du premier monastère des missionnaires Jésuites. Ceux-ci en prirent possession dans une cérémonie solennelle qui eut lieu le 23 septembre 1625. " Ce lieu, dit le P. Martin, portait le nom de fort Jacques-Cartier, en mémoire de ce navigateur célèbre qui l'avait illustré quatre-vingt-dix ans auparavant par son courage et sa piété.... Il était situé tout près du couvent (des Récollets), mais de l'autre côté de la rivière St-Charles, au point où le Lairet lui verse le tribut de ses eaux."

" Ainsi, un triple souvenir s'attache à la pointe de terre située au confluent de la rivière St-Charles et de la rivière Lairet :

" C'est l'emplacement du premier hivernement des blancs sur la terre du Canada ;

" C'est le lieu où Cartier fit arborer le signe de la Rédemption, en face de l'antique Stadaconé ; [1]

" C'est le coin du sol canadien d'où partirent les premiers

1. Lors de son premier voyage, Cartier avait planté une croix à l'entrée du Bassin de Gaspé. (le 24 juillet 1534). L'année suivante, en revenant d'Hochelaga, il fit planter une deuxième croix sur une des îles de l'embouchure de la rivière St-Maurice, (le 7 octobre 1535). Ce ne fut que le 3 mai 1536, fête de l'Invention de la Ste-Croix, trois jours avant son départ pour la France, que fut érigée la grande croix historique de Stadaconé, au confluent des rivières St-Charles et Lairet.

héros de cette grand épopée qui s'appelle les Missions des Jésuites dans la Nouvelle-France. "[1]

C'est à cet endroit même que le comité littéraire et historique du Cercle Catholique de Québec fit élever, en 1889, avec l'aide d'une souscription nationale, un monument à la France colonisatrice et chrétienne, au découvreur du Canada et à ses missionnaires martyrs. Le dessin de ce monument est de M. Eugène Taché, l'artiste instruit et inspiré qui a déjà doté Québec de si beaux monuments architectoniques.

DESCRIPTION DU MONUMENT JACQUES-CARTIER.

Les lignes d'ensemble de ce monument sont à peu près celles d'un cippe antique. Sa hauteur est d'environ 25 pieds du niveau du sol, y compris le tumulus sur lequel il s'élève.

Le socle, de gneiss des Laurentides, de neuf pieds carrés, est composé de trois assises en retrait, avec ressaut sur chaque face de huit pouces de saillie.

La base, de calcaire de Deschambault, est ornée, sur chacun de ces côtés, d'un cartouche sculpté en haut relief. Ces cartouches renferment les armoiries de lord Stanley, gouverneur-général du Canada, de l'honorable A.-R. Angers, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, de Son Eminence le Cardinal Taschereau, archevêque de Québec, et du chiffre de la Compagnie de Jésus.

Le dé reposant sur cette base, d'un seul bloc de gneiss des Laurentides, d'un magnifique poli aux reflets lapis-lazuli, porte, gravées en creux et dorées, les inscriptions et l'ornementation suivantes :

Vers l'entrée :

JACQUES CARTIER
ET SES HARDIS COMPAGNONS
LES MARINS
DE LA GRANDE HERMINE
DE LA PETITE HERMINE
ET DE L'EMÉRILLON
PASSÈRENT ICI L'HIVER
DE 1535-36.

1. Extrait d'une *Chronique* publiée par M. Ernest Gagnon, dans *Les nouvelles Soirées Canadiennes*, livraison du mois d'août 1882.

Vers la ville :

LE 3 MAI 1536
JACQUES CARTIER
FIT PLANTER A L'ENDROIT OU IL VENAIT DE
PASSER L'HIVER UNE CROIX DE 35 PIEDS
DE HAUTEUR PORTANT L'ÉCUSSON
FLEURDELISÉ ET L'INSCRIPTION
" FRANCISCUS PRIMUS, DEI GRATIA FRANCORUM REX,
REGNAT."

Du côté de l'est :

LE 23 SEPTEMBRE 1625
LES PÈRES
JEAN DE BRÉBEUF, ENNEMOND
MASSÉ ET CHARLES LALLEMANT
PRIRENT SOLENNELLEMENT POSSESSION
DU TERRAIN APPELÉ : FORT JACQUES-
CARTIER, SITUÉ AU CONFLUENT
DES RIVIÈRES ST-CHARLES ET
LAIRET POUR Y ÉRIGER LA
PREMIÈRE RÉSIDENCE
DES MISSIONNAIRES JÉSUITES
A QUÉBEC.

Sur la rivière Lairet, au-dessus du chiffre de la Compagnie de Jésus, au milieu d'une grande palme, figurent les noms des principaux martyrs de la société au Canada : Brébeuf, Lallemant, Jogues, Garnier, Buteux, Massé, Daniel et Denoue.

Les premières moulures de la corniche et la frise aux rosaces sculptées renferment, en regard de l'entrée, les armoiries de la ville de St-Malo, à l'opposite, celles du Cercle Catholique de Québec.

Les deux derniers membres de la corniche, avec le recouvrement, sont d'un seul bloc de gneiss poli.

Le tout est surmonté d'une couronne navale appuyée sur une petite base cylindrique. Cette couronne, sculptée dans le calcaire de Deschambault, comporte les mâts, les voiles, les poupes de vaisseau et les hunes crénelées d'usage.

L'inauguration du monument eut lieu le 24 juin 1889, jour de la fête nationale, au milieu d'un concours immense de peuple. Cent mille Canadiens français assistèrent à cette grandiose démonstration [1].

(Voir pages 79 et 80).

M. de Voutron, en 1716, commandant le *Saint-François*, écrivait de La Rochelle même, où avait habité Jean Alfonse, le célèbre pilote saintongeois, contemporain de Jacques Cartier :

" J'ay esté sept fois en Canada, et quoyque je m'en sois " bien tiré, j'ose assurer que le plus favorable de ces voyages " m'a donné plus de cheveux blancs que tous ceux que j'ai " faits ailleurs.

" Dans tous les endroits où l'on navigue ordinairement, " on ne souffre point et l'on ne risque pas comme en Canada. " C'est un tourment continuel de corps et d'esprit.

" J'y ay profité de l'avantage de connoistre que le plus " habile ne doit pas compter sur la science. "

Si les difficultés de la navigation au Canada étaient telles encore après un siècle de fréquentation continue, quelles ne devaient-elles pas être au début, lorsque Jean Alphonse en écrivait le routier dans le plus grand détail ?

Nous ne pouvons donc trop faire attention à ces paroles d'un capitaine de vaisseau, dites près de deux siècles après l'ouverture de la navigation du Saint-Laurent par Jean Alphonse et Jacques Cartier.

PIERRE MARGRY, Les Navigations Françaises et la Révolution maritime du 14ième au 16ième siècle, *Le chemin de la Chine et les pilotes de Pantagruel*, pages 324 et 325.

1. Consulter à ce sujet les journaux de Québec.

" On ne peut se défendre de faire remarquer avec quelle " prudence, quel tact, quel jugement admirable, et en " même temps avec quel courage, Jacques Cartier pénétra " dans des pays ignorés, sans accident, quoique avec de " très faibles moyens. En examinant sa conduite, on ne le " trouve pas seulement un grand navigateur, mais un habile " politique, un observateur puissant, un maître accompli " dans l'art de se préparer les voies au milieu de popula- " tions inconnues. Que l'on compare de près cette conduite " avec celles des Cortez et des Pizarre, et l'on verra que, la " question d'humanité laissée de côté, quoiqu'elle vaille " assurément la peine d'être prise en considération, ce n'est " pas à ceux-ci qu'est l'avantage. "

Léon Guérin, *Les Navigateurs Français*, page 80.

(Voir page 84).

" L'expédition—(celle de 1535)—était accompagnée de " deux chapelains, *Dom* Guillaume Le Breton et *Dom* " Anthoine."

Ferland, *Histoire du Canada*, ch. 1er, page 22.

Ce titre de *Dom* fait présumer que ces deux prêtres étaient des religieux bénédictins.

" Le 26 juin 1615 le Père Récollet Jean Dolbeau célé- " brait à Québec, au son de la petite artillerie de l'*habita-* " *tion* la première messe qui ait été *dite depuis l'époque de* " *Jacques Cartier*."

Laverdière, *Histoire du Canada*, ch. II, page 37.

L'abbé Faillon, dans une longue et savante dissertation, répond dans l'affirmative à ceux qui lui demandent si Jacques Cartier avait des aumôniers lors de son *second* voyage au Canada. Leurs noms, d'ailleurs, sont inscrits sur le rôle d'équipage que Jehan Poullet présenta à la Communauté de Ville de St-Malo, à sa réunion du 31 mars 1535.

Les extraits suivants de la relation du *Second Voyage de Jacques Cartier*, confirment absolument cette opinion.

" Le septième jour du dict mois, jour de Notre-Dame— " (7 août 1535, samedi)—après avoir *ouï la messe*, nous

" partimes de la dite Isle—(Ile aux Coudres)—pour aller " amont le dit fleuve."

Page 33 de l'édition de 1843 ; *verso* du feuillet 12 de l'édition de 1545.

" Ils—(*les interprètes*)—répondirent que leur dieu nommé " Cudragny avait parlé à Hochelaga et que les trois hommes " devant ditz—(*ci-haut mentionnés*)—estaient venus de par " luy leur annoncer les nouvelles qu'il y avait tant de " glaces et de neiges qu'ilz mourraient tous. Desquelles " paroles nous prismes tous à rire, et leur dire que leur dieu " Cudragny n'était que ung sot et qu'il ne scavait ce qu'il " disait et qu'ils le disent à ses messagiers et que Jésus les " garderait bien de froid s'ilz luy voulaient croire. Lors le " dit Taignoagny et son compagnon demandèrent au dict " Capitaine s'il avait parlé à Jésus, et il respondist *que ses* " *prêtres* y avaient parlé et qu'il ferait beau temps."—(pour aller à Hochelaga).

Page 39 de l'édition de 1843 et feuillet 19 de l'édition de 1545.

" Notre cappitaine voyant la pitié et maladie ainsi esmeue, " feist mettre le monde en prières et oraisons et feist porter " ung ymage en remembrance de la Vierge Marie contre " ung arbre distant de nostre fort d'ung traict d'arc les " travers—(*à travers*)—les neiges et glaces. Et ordonna que " que le dimenche en suyvant *l'on dirait au dict lieu la* " *messe.* Et que tous ceulx qui pourraient cheminer, tant " sains que malades, yraient à la procession chantant les " sept psaulmes de David avec la letanie, en priant la dicte " vierge qu'il luy pleust prier son cher enfant qu'il eust pitié " de nous. *La messe dicte et célébrée* devant la dicte ymage, se " feist le capitaine pelerin à Notre-Dame de Roquemado— " (*Roc-Amadour*) promettant y aller si Dieu luy donnait " grace de retourner en France." Cette messe fut célébrée en février 1536.

Page 57 de l'édition de 1843 et feuillet 35, *recto* et *verso*, de l'édition de 1545.

(Voir page 88.)

La route de l'Ouest ! la route de l'Ouest ! telle était la préoccupation dominante, l'idée fixe, unique, obstinée, de

tous les découvreurs. La crainte d'une concurrence inattendue dans la recherche des richesses dont on se promettait la possession exclusive, l'espoir d'arriver premier aux contrées du Japon, de la Chine et aux Indes d'Asie avaient à ce point détraqué les cerveaux que Christophe Colomb lui-même s'ingéniait à retrouver dans l'archipel des Antilles, le Zipangu et les domaines du grand quâân du Katay signalés dans une carte de Toscanelli. Le grand titre des ouvrages de Jacques Cartier donne une preuve éclatante de cette illusion géographique : *Brief récit et succincte narration de la navigation faicte* ES-YSLES *de Canada, Hochelaga et Saguenay et autres, avec particulières meurs, langaige et cérémonie des habitans d'icelles ; fort délectable à voir.* L'espoir du lucre, l'éternel *auri sacra fames*, avait provoqué ces expéditions héroïques, légendaires des trois premiers siècles de l'*âge moderne*, expéditions dont les périls n'avaient d'égal que l'audace des équipages.

Voici les noms des prédécesseurs de Jacques Cartier dans les explorations tentées au nord de l'Amérique pour la recherche d'un passage vers l'ouest :

Jean Cabot, de Venise, 1494 ; Sebastien Cabot, fils du précédent, 1498 ; Gaspard Cortéreal, 1500 ; Michel Cortéreal, 1502 ; Jean Gonçalves, Jean et François Fernandès, 1501, 1503, 1504 et 1505 ; Jean Denys de Honfleur et Camart de Rouen, 1506 ; Thomas Aubert, 1508 ; Le baron De Lery et De Saint Just, 1518 ; le florentin Jean Verrazzano, 1523 ; Gomez de Porto, 1525 ; Jean Rut, 1527 ; Pierres Crignon, 1529 ; Jacques Cartier, 1534, 1535, 1541, 1543.

J'ai préparé cette liste sur l'*Introduction historique aux ouvrages de Jacques Cartier* par M. D'Avezac.

(Voir page 90).

" Sur le récit que fit Cartier de son voyage (celui de 1534), " le roi (François 1er) ordonna d'armer et d'équiper pour " quinze mois trois navires dont il lui conféra le comman- " dement par une commission datée du 15 octobre 1534. " Cette fois (expédition de 1535) il (Jacques Cartier) joignit " au titre de *capitaine* celui de *pilote du roi.*

Nouvelle Biographie Générale par Firmin Didot Frères, édition de 1855, tome 8, page 906, au nom de *Cartier (Jacques).*

L'*Histoire des Canadiens français* de M. Benjamin Sulte donne le mot *Macé* au lieu de *Marc,* ce qui est conforme au texte de l'édition rarissime (1545) du Voyage de Jacques Cartier, 1535-36. — Voir feuillet 32.

Marc ou Macé Jalobert avait épousé Allizon DesGranches, sœur de la femme de Jacques Cartier.

Sulte, *Histoire des Canadiens français,* première livraison, page 12.

Jacques Cartier avait épousé Catherine DesGranches, fille de Jacques DesGranches, connétable de la ville et cité de St-Malo.

Brève et succinte narration historique par M. D'Avezac, *verso* du feuillet XIV, précédant la narration du Voyage de Jacques Cartier, 1535-36.

Ni Ferland, ni Garneau, ni Benjamin Sulte ne mentionnent le nom de *Jehan Poullet.* On le trouve seulement dans la *Relation du Second Voyage de Jacques Cartier,* 1535-36-*recto* du feuillet 22, édition de 1545.

Jacques Maingard, Michel Maingard, Raoullet Maingard et Pierre Maingard, dont les noms apparaissent au rôle d'équipage, sont les quatre fils de Guillaume Maingard, le parrain de Jacques Cartier.

(Voir page 92).

Rôle d'Equipage de l'expédition de 1535, présenté par Jehan Poullet à la réunion de la Communauté de Ville de Saint-Malo, à la Baie Sainct Jehan, mercredi, le trente-unième jour de mars 1535.

L'incertion des dicts maistres compaignons mariniers et pillotes sensyvent :

Jacques Cartier, cappitaine ; Thomas Fourmont, maistre de la nef ; Guillaume Le Breton Bastille, cappitaine et pilote du galion ; Jacques Maingard, maistre du galion ; Marc Jalobert, cappitaine et pillote du *Correlieu ;* Guillaume Le Marié, maistre du *Courlieu ;* Laurens Boulain, Estienne Nouel, Pierres Esmery, dict Talbot, Michel Hervé, Estienne

Princevel, Michel Audiepvre, Bertrand Sambost, Richard LeBay, Lucas Fammys, Françoys Guitault, apoticaire ; Georget Mabille, Guillaume Séquart, cherpentier ; Robin le Tort, Samson Ripault, barbier ; Françoys Guillot, Guillaume Esnault, cherpentier ; Jehan Dabin, cherpentier ; Jehan Duvert, cherpentier ; Jullien Golet, Thomas Boulain, Michel Phelipot, Jehan Hamel, Jehan Fleury, Guillaume Guilbert, Colas Barbe, Laurens Gaillot, Guillaume Bochier, Michel Eon, Jehan Anthoine, Michel Maingard, Jehan Maryen, Bertrand Apvril, Gilles Stuffin, Geoffroy Ollivier, Guillaume de Guernezé, Eustache Grossin, Guillaume Allierte, Jehan Ravy, Pierres Marquier, trompecte ; Guillaume Legentilhomme, Raoullet Maingard, Françoys Duault, Hervé Henry, Yvon Legal, Anthoine Alierte, Jehan Colas, Jacques Poinsault, Dom Guillaume Le Breton, Dom Anthoine, Philipes Thomas, cherpentier ; Jacques Duboy, Jullien Plantirnet, Jehan Go, Jehan Legentilhomme, Michel Douquais, cherpentier ; Jehan Aismery, cherpentier ; Pierre Maingart, Lucas Clavier, Goulset Riou, Jehan Jacques Morbihen, Pierres Nyel, Legendre Estienne Leblanc, Jehan Pierres, Jehan Coumyn, Anthoine Desgranches, Louys Douayrer, Pierres Coupeaulx, Pierres Jonchée.

Ce rôle d'équipage est textuellement copié des *Documents inédits sur Jacques Cartier et le Canada*, communiqués par M. Alfred Ramé, de Rennes, et faisant suite à la relation du *Premier Voyage de Jacques Cartier* en 1534 d'après l'édition de 1598, pages 10, 11 et 12.

Paris. — Librairie Tross, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, 1865.

Les noms de *Charles Gaillot* et *De Goyelle* n'apparaissent pas sur le rôle d'équipage signé le 31 mars 1535. On les trouve sur la liste publiée par M. Benjamin Sulte dans son *Histoire des Canadiens français*, 1ère liv., page 12. Si l'on en croit l'ouvrage de M. James Lemoine, *Picturesque Quebec*,[1] ces deux noms, et cinq autres, auraient été ajoutés aux 74 noms inscrits sur la Liste de l'Equipage de Jacques Cartier,

1. " The subsequent seven signatures were added in the answer to " the Quebec Prize Historical Questions submitted in 1879 : Jean " Gouyon, Charles Gaillot, Claude de Pontbrians, Charles de la Pom- " meraye, Jehan Poullet, Philippe Rougemont, De Goyelle." *Picturesque Quebec*, appendix, page 483.

conservée dans les archives de St-Malo, et revue avec soin sur le *fac-simile* par M. l'abbé C.-H. Laverdière. Voici quels sont ces sept noms :

Jean Gouyon, Charles Gaillot, Claude de Pontbrians, Charles de la Pommeraye, Jehan Poullet, Philippe Rougemont, De Goyelle.

Les équipages réunis des trois vaisseaux de Jacques Cartier, y compris leurs officiers et les gentilshommes de St-Malo, volontaires de l'expédition, donnaient un effectif de *cent dix* hommes. Or, le rôle d'équipage ne compte que soixante-quatorze signatures de marins. Si l'on y ajoute les noms des gentilshommes, Claude de Pontbriand, fils du seigneur de Montcevelles et échanson de Monseigneur le Dauphin, Charles de la Pommeraye, Jean Garnier de Chambeaulx, Garnier de Chambeaulx, Jehan Poullet et Jean Gouyon, l'on atteint le chiffre de quatre-vingts personnes. Si l'on y ajoute encore le nom de *Philippe Rougemont*, la seule des vingt-cinq à trente victimes du scorbut nommée par la relation de Jacques Cartier, celui de *De Goyelle*, enfin celui de *Charles Gaillot* que M. Benjamin Sulte, dans son *Histoire des Canadiens français*, nous dit être le secrétaire de Jacques Cartier, il se fait que le grand total des expéditionnaires connus s'arrête à 83. Il nous manque donc 27 autres noms pour atteindre le chiffre 110.

Comment expliquer cette lacune ? On a cherché à s'en rendre compte en disant que ce *rôle d'équipage* n'est qu'une liste de matelots rédigée *au retour* de l'expédition de 1535. Dans son *Histoire des Canadiens français*, M. Benjamin Sulte dit, à la page 13 de la 1ère livraison :

" L'hivernage de Cartier à Sainte-Croix (1535-1536) est surtout remarquable par la maladie qui décima ses hommes. C'était une espèce de scorbut appelé plus tard *mal de terre* mais qu'on pourrait qualifier plus proprement de *mal de mer*, parce que, selon toute évidence, il provenait des vieilles salaisons que portaient les vaisseaux. Pour n'avoir pas su se nourrir de viandes fraîches que pouvait produire la chasse, *les marins perdirent vingt-cinq ou trente hommes des leurs, ceux-là même qui probablement manquent à la liste que nous possédons, car les trois équipages s'élevaient à cent dix hommes.* Les autres malades furent guéris par les sauvages qui leur firent boire à cet effet une décoction d'épinette blanche."

Malheureusement, cette explication est en contradiction flagrante avec les *Documents inédits* que nous possédons sur *Jacques Cartier*. Ce *rôle d'équipage* fut présenté par Jehan Poullet, à la Communauté de Ville de St-Malo, à sa réunion du 31 mars 1535. Les archives publiées en 1865 par M. Alfred Ramé, de Rennes, le disent en toutes lettres.—(Voir pages 8 et 9 des *Documents inédits* publiés à la suite de la relation du Voyage de Jacques Cartier en 1534). — Plus et mieux que cela, nous savons qu'à cette séance mémorable de la Communauté de Ville de St-Malo, Jehan Poullet en produisant le *rôle d'équipage*, lequel portait alors *soixante et quatorze* signatures, se réserva le droit de récuser jusqu'à trente des mariniers inscrits et de les remplacer par d'autres de son choix.

" Et icelly Poulet a aparu le role et nombre des compai-
" gnons que le dict Cartier a prins pour la dicte navigation,
" et a esté (mis entre nos mains ?) pour incérer cy dessous,
" et a icelly Poulet protesté de en dynyer du nombre de
" xxv à trante et de prendre d'autres à son chouaix."

Documents inédits sur Jacques Cartier, page 9, *faisant suite à la relation du Voyage de Jacques Cartier en 1534*, édition de 1598 et collection de Ramusio.

On remarquera que ce rôle d'équipage porte la date du 31 mars 1535, et qu'il s'écoula plus de six semaines entre le jour de sa présentation à la Communauté de Ville et le départ de la flottille qui mit à la voile et quitta St-Malo le 19 mai 1535. N'est-il pas à présumer que, durant cet intervalle de temps, le *rôle d'équipage* fut modifié en quelque façon, et, tour à tour, amplifié ou amoindri ? Il est encore probable que Jehan Poullet n'abusa pas de son privilège et qu'il ne l'appliqua qu'à moitié, c'est-à dire que, loin de récuser aucun des mâtelots inscrits sur le rôle d'équipage il se contenta d'ajouter de vingt-cinq à trente mariniers de son choix aux 74 bons compagnons déjà acceptés. Cette supposition, qui est mienne, expliquerait suffisamment ce nombre de *cent dix hommes* composant l'expédition.

Le *rôle d'équipage* présenté par Jehan Poullet le 31 mars 1535, à la réunion de la Communauté de Ville est demeuré de record dans les archives de St-Malo. Les nouvelles recrues de Jehan Poullet (s'il en engagea aucune) ne le signèrent pas. Et pour cause ; car il n'est pas permis d'altérer en aucune manière un document officiel qui demeure de

record. N'empêche qu'elles durent signer un double de ce rôle d'équipage que l'on tint ouvert jusqu'au départ, probablement au bord de la *Grande Hermine*. Ce document, comme bien d'autres, ne nous serait pas parvenu.

Un dernier point à noter au sujet des compagnons de Jacques Cartier est l'orthographe de leurs noms et prénoms. Elle diffère étrangement et rien ne peut expliquer ces contradictions flagrantes que la mauvaise écriture des documents originaux devenue presque illisible. Nous possédons cinq copies du *Rôle d'Equipage* de l'expédition de 1535 ; la *première* est de M. Alfred Ramé, publiée par Tross ; la *seconde* est de M. de la Borderie, publiée dans le *Collectionneur Breton* ; la *troisième* de M. l'abbé Laverdière, conservée à la bibliothèque de l'université Laval ; la *quatrième* de M. Benjamin Sulte, publiée dans son *Histoire des Canadiens français* ; la *cinquième* enfin est de M. Joüon des Longrais, publiée dans son *Jacques Cartier*.

Pour donner au lecteur une idée des différences orthographiques, voici, placés en regard, quelques noms empruntés aux listes de MM. Alfred Ramé et Joüon des Longrais.

D'après M. Alfred Ramé :	*D'après M. Joüon des Longrais :*
Richard Le Bay.	Richard Cobaz.
Estienne Princevel.	Estienne Pommerel.
Lucas Fammys.	Lucas Saumur.
Colas Barbe.	Colas Barbé.
Gilles Stuffin.	Gilles Ruffin.
Guillaume Allierte.	Guillaume Alliecte.
Jacques Poinsault.	Jacques Prinsault.
Jullien Plantirnet.	Jullien Plancouet.
Michel Douquais.	Michel Donquan [1].
Goulset Riou.	Goulhet Riou.
Louys Douayrer.	Louys Douayren.
Bertrand Sambost.	Briend Sauboscq *alias* Saubault.
Jehan Ravy.	Jehan Davy.
Jehan Duvert.	Jehan du Nort.
Marc Jalobert.	Macé Jalobert.
Jehan Jacques Morhiben.	Jehan Jac, de Morbihen.

Je laisse aux experts en écritures le soin de prononcer entre MM. Alfred Ramé et Joüon de Longrais sur l'exactitude orthographique de leurs listes respectives.

1. Ce Michel *Douquais* ou *Donquan* était, paraît-il, un Irlandais, et s'appelait de son véritable nom *Michael Duncan ;* lequel nom prononcé à la française, donnerait bien cette orthographe de *Donquan*.

Sans doute *Plancouet* me paraît être meilleur breton que *Plantirnet*, *Saumur* que *Fammys*, *Pommerel* que *Reumevel*, mais, d'autre part, *Bertrand Sambost* ne vaut-il pas *Briend Sauboscq* ? Et qui voudrait se prononcer entre *Barbe* et *Barbé*, *Allierte* et *Alliecte*, *Poinsault* et *Prinsault*, *Stuffin* et *Ruffin*, *Douayrer* et *Douayren*, *Ravy* et *Davy* ? Il s'agit d'une lettre mal formée ou... mal lue. Quant à dire que *Le Bay* doit s'écrire *Cobaz* ; *Fammys*, *Saumur* ; *Plantirnet*, *Plancouet* ; *Duvert*, *Du Nort*, j'avoue mon absolue incompétence en la matière. Nous avons au greffe du protonotaire, à Québec, des écritures de cinquante ans qui sont déjà presque illisibles, que doit-il donc en être de manuscrits vieux de trois siècles et demi ?

M'étant servi pour mon travail de la " Réimpression figurée de l'édition originale rarissime de 1545 avec les variantes des manuscrits de la bibliothèque impériale, "—Paris, librairie Tross—1865, j'ai cru devoir suivre pour l'orthographe du *rôle d'équipage* la liste publiée par M. Alfred Ramé dans les *Documents inédits sur Jacques Cartier et le Canada*, faisant suite à la relation du *Premier voyage de Jacques Cartier* en 1534, d'après l'édition de 1598, pages 10, 11 et 12.

(Voir pages 92 et 93.)

En lisant les noms des personnes présentes à la "*Réunion de la Communauté de la Ville de St-Malo*, le lundi huictième de feubvrier, l'an mil cinq cents XXXIIII " je trouve ceux-ci, que, vraiment, on dirait empruntés à l'*Almanac des adresses Cherrier*, tant ils ont une orthographe contemporaine : Guillaume Deschamps, Etienne Picot, Pierres Gosselin, Francoys Martin, Robin Gauthier le Jeune, Estienne Gilbert, Jacques Martinet, Martin Patrix, Alain Patrix, Yvon Morel, Guillaume Martin Lalonde, Hamon Gauthier, Bertrand Picot, " et plusieurs aultres des bourgeois congrégés (*réunis*) et assemblés comme dict est."

Le gouverneur et lieutenant-général pour le Roy en Bourgogne et pour Mgr le Dauphin de Normandie se nommait Philippes Chabot.

Je lis encore, au procès-verbal de la *Réunion de la Communauté de Ville de St-Malo*, tenue le 31 mars 1535 — séance à laquelle fut présenté le rôle d'équipage de l'expédition de Jacques Cartier—les noms suivants des *bourgeois* du

temps. Comme il est facile de s'en convaincre, ils ont une orthographe moderne :

Jacques Martinet, Pierres Hamelin, Guillaume Pepin, Guillaume Saint-Maurs, Pierres Colin, Pierres May, etc.

Extraits de *l'Appendice au voyage de Jacques Cartier 1534. Documents inédits*, Vol. Ier, Alfred Ramé, pages 5, 6, 7, 8 et 9.

(Voir page 184).

Souvenir du 300ième anniversaire de la découverte du Canada.

Le lundi, 14 septembre 1835, trois centième anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier à Stadaconé, plusieurs citoyens de la ville de Québec se réunirent, et assistèrent à l'érection d'une croix commémorative en face de la porte centrale de l'Hôpital de la Marine.

Cette croix portait l'inscription suivante :

ERIGÉE LE 14ÈME JOUR DE SEPTEMBRE 1835 ;
EN MÉMOIRE DU DÉBARQUEMENT DU CÉLÈBRE NAVIGATEUR
JACQUES QUARTIER, NATIF DE SAINT-MALO, LE
JOUR DE L'EXALTATION DE LA STE-CROIX,
LE XIV SEPTEMBRE A. D. 1535.

Aussitôt après la cérémonie, les citoyens présents se réunirent dans une des salles de l'Hôpital de la Marine et votèrent, à l'unanimité, les résolutions suivantes :

HÔPITAL DE LA MARINE.

—*Lundi*, 14 Septembre 1835.

Aujourd'hui étant le 300e anniversaire du débarquement du célèbre navigateur JACQUES QUARTIER, natif de St-Malo, dans les environs de la petite rivière St-Charles, près de laquelle est situé l'hôpital de Marine, plusieurs citoyens se sont réunis au devant de cet édifice, et en memoire de cet anniversaire il a été alors planté, au devant de la principale porte d'entrée de l'hôpital, une croix en bois, sur laquelle était attachée l'inscription suivante :

" *Erigée le 14e Septembre 1835 ; en mémoire du débar-*
" *quement du célèbre navigateur Jacques Quartier,*
" *natif de Saint-Malo, le jour de l'Exaltation de*
" *la Ste. Croix, le XIV Septembre A. D. 1535.*"

Les messieurs présents à cette cérémonie se sont ensuite réunis dans un des appartements de l'hôpital. Il a été alors considéré, que la mémoire d'un événement aussi intéressant devrait être l'objet d'un monument plus durable, et qui servirait à en transmettre le souvenir à la postérité. A cette fin, MM. R. E. Caron, J. C. Fisher et G. B. Faribault ont été priés de prendre les démarches nécessaires pour convoquer une assemblée publique des citoyens de Québec pour les fins ci-dessus.

HÔPITAL DE MARINE—*Samedi*, 26 sept. 1835.

Conformément aux annonces publiées dans les journaux, il a été tenue une assemblée publique à l'Hôpital de Marine, à trois heures et demie P. M.

M. le maire de Québec a été appelé au fauteuil.

M. G. B. Faribault a fait les fonctions de secrétaire.

M. le maire a expliqué le sujet de la réunion.

Après quoi les résolutions suivantes ont été adoptées à l'unanimité.

Sur motion de M. Faribault, secondé par M. R. McDonald :

Résolu, Que dans la vue de perpétuer un événement d'un aussi grand intérêt dans les fastes du Canada, et afin de marquer l'endroit où JACQUES QUARTIER, le célèbre navigateur qui a découvert Québec (*sic!!*) a passé l'hiver de 1535–36, il est expédient, dans l'opinion de cette assemblée, d'ériger un monument durable en son honneur, sur une des rives de la Rivière St-Charles, dans laquelle rivière il est entré avec ses vaisseaux le 14me Septembre A. D. 1535.

Sur motion de M. le Dr. Fisher, secondé par M. Clouet :

Résolu, Qu'il soit maintenant nommé un comité de quinze personnes, afin de prendre les mesures nécessaires pour mettre à effet, aussitôt que possible, la résolution précédente et que le comité ait la liberté d'ajouter à ce nombre telles autres personnes qu'il croira utiles dans cette entreprise.

Il a alors été procédé par ballot aux choix du comité, lequel est composé des messieurs suivants :

M. le maire de Québec, Messire Jérôme Demers, MM. le col. Bouchette, Clouet, Faribault, Fisher, Glakemayer,

H.-S. Huot, Joseph Légaré, fils, W. B. Lindsay, Massue, Dr. Morin, Dr. Parant, P. Pelletier et M. le shérif Sewell.

Sur motion de M. le Dr. Morrin, secondé par M. le col. Bouchette :

Qu'une souscription soit maintenant ouverte pour subvenir aux dépenses qui seront encourues pour l'objet susdit ; et que W. B. Lindsay, écuyer, soit nommé trésorier.

Sur motion de M. Glackmeyer, secondé par M. Clouet :

Résolu, Que les remercîmens de cette assemblée sont dus à MM. Faribault et Fisher, pour avoir suggéré l'idée de l'établissement d'un monument pour perpétuer la mémoire du célèbre Jacques Quartier, qui fait l'objet de la présente réunion.

Sur motion de M. W. B. Lindsay, secondé par M. Massue :

Résolu, Que les remercîmens de cette assemblée sont dus aux Commissaires de l'Hôpital de Marine, qui ont permis si obligeamment à cette assemblée de se réunir dans cet édifice.

M. le maire ayant quitté le fauteuil, M. le colonel Bouchette y a été appelé.

Sur motion de M. le Dr. Fisher, secondé par M. Deguise :

Résolu, Que les remercîmens de cette assemblée soient donnés à Son Honneur le Maire de Québec, pour l'intérêt qu'il a montré relativement à l'objet de cette assemblée, pour son empressement à prendre le fauteuil, et pour la manière habile et affable avec laquelle il a présidé dans cette circonstance.

G. B. Faribault,
Secrétaire.

Québec, 29 septembre 1835.

Malheureusement, on s'en tint aux résolutions pompeuses de la séance du 26 septembre 1835, et l'on ne donna pas de suite à ce projet que, cinquante ans plus tard, le Cercle Catholique de Québec a repris avec une patriotique ardeur et su mener à bonne fin.

CHAPITRE TROISIÈME.

(Voir page 184).

Commentaire sur cette parole du charpentier Séquart :

Et vous croyez que notre capitaine-général, notre Jacques Cartier, le hardi gars de Bretagne, aura sa statue à Stadaconé ?.... Jacques Cartier n'aura pas plus de monument à Stadaconé que de statue à St-Malo, etc.

Qu'ont-ils fait, là-bas, les Français d'Europe ? oui, qu'ont-ils fait sur la terre de Bretagne pour garder immortelle la mémoire de Jacques Cartier ? Où est le monument de leur découvreur par excellence ? Et sur laquelle de leurs places publiques, la grande et forte race de leurs paysans, de leurs marins, de leurs soldats va-t-elle, aux anniversaires historiques, saluer sa statue, acclamer son nom écrit en bronze sur un flamboyant piédestal ? La parole est à la ville de St-Malo, à la Bretagne, à la France elle-même.

Il y a vingt ans, le 19 février 1868, le romancier Emile Chevalier, publiait un livre qu'il signait d'un beau titre : JACQUES CARTIER.

" Saluez avec moi, s'écriait-il, dans la dédicace de son roman historique, saluez avec moi.... le premier découvreur français, un Breton, homme de forte souche, de cœur haut et droit, le premier qui ait baisé cette terre d'Amérique !

" Jacques Cartier ! l'une de nos illustrations. Ah ! le mot " est chétif : un de nos génies, devrais-je dire. Et pas une " statue ne lui a été érigée chez nous ! A lui pas un monu- " ment, pas une inscription, pas un symbole de la recon- " naissance générale ! O Athéniens ! Athéniens ! En France, " il ne se trouve peut-être pas cent mille personnes sachant " qu'il a existé un Jacques Cartier.

" Eh ! bien, ce que je demande pour Jacques Cartier, " notre Christophe Colomb à nous Français, l'un de ceux " qui devraient faire marque dans nos annales historiques, " l'un des plus ignorés pourtant, ce que je demande, c'est " un monument élevé soit à Saint-Malo, soit à Rennes, soit " même à Paris,—pourquoi non ?—qui transmette désor- " mais à la postérité le souvenir de ce grand homme. Ce " que je demande, pour l'honneur de mes compatriotes, et

" *au nom d'un million de Français reconnaissants qui, de* " *l'autre côté de l'Atlantique, béniront notre œuvre,* c'est que " l'on se mette à la tête d'un mouvement ayant pour but de " rendre à l'un de nos plus illustres, de nos plus vertueux " citoyens, à Jacques Cartier, l'hommage que la légèreté, " plus encore que l'ingratitude, a négligé de lui rendre jus- " qu'à ce jour.

" Une statue à Jacques Cartier, au découvreur du " Canada ! "

Hélas ! trois fois hélas ! comme pleure la tragédie grecque, le roman patriotique du patriote Emile Chevalier n'a pas eu l'honneur de la centième édition. Cette gloire appartient exclusivement aujourd'hui aux ouvrages scandaleux et obscènes. Vingt années ont passé sur le livre du courageux écrivain qui a réédité *Sagard* et son *Histoire du Canada*, vingt ans d'oubli, d'indifférence, et de silence fatal. Le livre est perdu, l'enthousiasme éteint, le rêve évanoui. Nulle part il n'y a de monument ! Pas de statue à Saint-Malo, pas de statue à Rennes, pas de statue à Paris !

Cartier subira-t-il donc, et tout entier, le sort effroyable des marins pleurés par le poète :

Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire ?

Il n'aurait point sa part de souvenirs dans l'immortalité promise par l'Histoire à la mémoire de ses héros ?

Cela ne sera pas ! ici du moins, au Canada.

En effet, le nom de *Jacques Cartier* n'a pas été oublié dans la province de Québec.

Ainsi, nous avons un collège électoral qui porte le nom de *Jacques Cartier.* Il y a, Montréal, une place *Jacques-Cartier.* Il existe encore, dans notre métropole commerciale, un carré *Jacques-Cartier*, une banque *Jacques-Cartier*, une rue *Jacques-Cartier.* [1]

1. Montréal aurait eu tort d'oublier Jacques Cartier car elle lui doit son nom.

" Après que nous feusmes yssus *(sortis)* de la dicte ville, *(Hochelaga)* " plusieurs hommes et femmes nous vinrent conduyre sur la mon- " tagne cy-devant dicte, qui est par nous nommée, *Mont royal,* dis- " tant du dict lieu d'ung long quart de lieue. Et nous estant sur " icelle montaigne eusmes veue et congnaissance de plus de trente " lieues à l'environ *(à l'entour)* d'icelle.

Relation du Second Voyage de Jacques Cartier, verso du feuillet 26 et *recto* du feuillet 27.

A Québec, nous avons une division municipale qui porte le nom de quartier *Jacques-Cartier*, un marché *Jacques-Cartier*, une rue *Jacques-Cartier*, très bien nommée celle-là, parce qu'elle traverse dans toute sa longueur la presqu'île de la *Pointe-aux-Lièvres* et nous mène, par le pont Bickell, droit au site de l'hivernage des vaisseaux du découvreur en 1535-36.

Nous avons encore dans le collège électoral de *Québec* une paroisse qui porte le nom de St. Gabriel de Val-*Cartier*. Puis encore, dans le même comté, le grand lac et le petit lac *Jacques-Cartier*. Enfin la belle et pittoresque rivière *Jacques-Cartier* qui donne son nom à la vallée qu'elle arrose ; elle coule dans trois comtés, Montmorency, Québec, Portneuf, avant de se jeter dans le St-Laurent qu'elle atteint près de la paroisse du Cap Santé.

Mais toute cette nomenclature géographique et cadastrale ne suffit pas à la renommée historique du célèbre marin.

Aussi, sur la façade du Palais Législatif, dans une des ouvertures du campanile dédié à Jacques Cartier, le gouvernement de la province de Québec va-t-il placer la statue, grandeur héroïque, de l'illustre découvreur. Certes, le piédestal sera digne de l'œuvre de notre éminent artiste sculpteur Hébert, car elle dominera à cette hauteur, près de quatre cents pieds, l'estuaire de la rivière St-Charles, de cette historique rivière Cabir-Coubat qui vit entrer dans ses eaux, le matin du 14 septembre 1535, trois petits navires pavoisés aux couleurs de France, qui portaient l'Evangile et l'avenir du Canada !

A Québec donc, et très probablement avant l'an de grâce 1892, nous aurons cette statue que le patriotique écrivain Emile Chevalier cherchait vainement sur les boulevards de Saint-Malo, de Rennes et de Paris.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES.

Préface 3
Argument analytique 17

PROLOGUE

Un causeur d'autrefois 19

CHAPITRE PREMIER

La *Grande Hermine* 57

CHAPITRE DEUXIÈME

La *Petite Hermine* 115

CHAPITRE TROISIÈME

L'*Emérillon* 155

CHAPITRE QUATRIÈME

Un Noël breton 193

ÉPILOGUE 225

Prose de Noël 231
Critiques 233
APPENDICE 269

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
RENEWALS ONLY—TEL. NO. 642-3405
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

NOV 27 1968 8 7
RECEIVED
NOV 20 '68 -1 PM
LOAN DEPT.

LD 21A-38m-5,'68
(J401s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

YU179668